



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

8675
5
Ker. Berni

OE U V R E S

COMPLETES

DE J. J. ROUSSEAU.

NOUVELLE ÉDITION,

CLASSÉE PAR ORDRE DE MATIÈRES, ET ORNÉE
DE QUATRE-VINGT-DIX GRAVURES.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

1 7 9 3.

438636
11.9.45

74-98
7.

PQ
2030
1788
L.25



C. c. Munnet, Del.

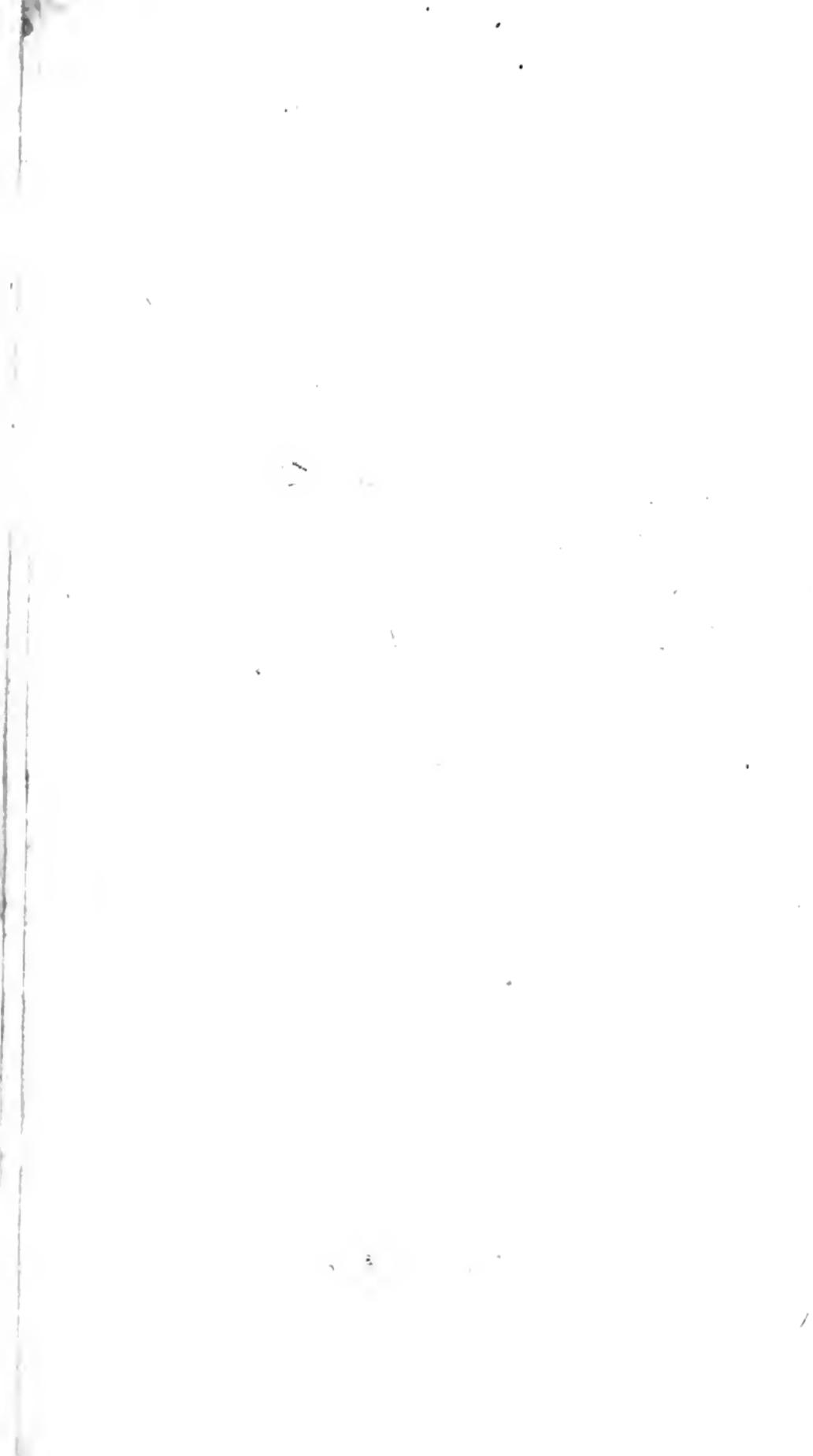
Deghendt, Sculp.



LES
CONFESIONS

DE
J. J. ROUSSEAU.

TOME TROISIEME.



L E S
C O N F E S S I O N S

D E

J. J. R O U S S E A U.

L I V R E N E U V I E M E.

L'IMPATIENCE d'habiter l'Hermitage ne me permit pas d'attendre le retour de la belle saison ; et , sitôt que mon logement fut prêt, je me hâtai de m'y rendre, aux grandes huées de la coterie *bolbachique*, qui prédisoit hautement que je ne supporterois pas trois mois de solitude, et qu'on me verroit dans peu revenir, avec ma courte honte, vivre comme eux à Paris. Pour moi, qui, depuis quinze ans hors de mon élément, me voyois près d'y rentrer, je ne faisois pas même attention à leurs plaisanteries. Depuis que je m'étois, malgré moi, jeté dans le monde, je n'avois cessé de regretter mes cheres Char-

mettes et la douce vie que j'y avois menée. Je me sentois fait pour la retraite et la campagne; il m'étoit impossible de vivre heureux ailleurs : à Venise, dans le train des affaires publiques, dans la dignité d'une espece de représentation, dans l'orgueil des projets d'avancement; à Paris, dans le tourbillon de la grande société, dans la sensualité des soupers, dans l'éclat des spectacles, dans la fumée de la gloriole toujours mes bosquets, mes ruisseaux, mes promenades solitaires, venoient, par leur souvenir, me distraire, me contrister, m'arracher des soupirs et des desirs. Tous les travaux auxquels j'avois pu m'assujettir, tous les projets d'ambition qui, par accès, avoient animé mon zele, n'avoient d'autre but que d'arriver un jour à ces bienheureux loisirs champêtres auxquels en ce moment je me flattois de toucher. Sans m'être mis dans l'honnête aisance que j'avois cru seule pouvoir m'y conduire, je jugeois, par ma situation particulière, être en état de m'en passer, et pouvoir arriver au même but par un chemin tout contraire. Je n'avois pas un sou c

rente ; mais j'avois un nom, des talens ; j'étois sobre, et je m'étois ôté les besoins les plus dispendieux, tous ceux de l'opinion. Outre cela, quoique paresseux, j'étois laborieux cependant quand je voulois l'être ; et ma paresse étoit moins celle d'un fainéant, que celle d'un homme indépendant qui n'aime à travailler qu'à son heure. Mon métier de copiste de musique n'étoit ni brillant ni lucratif, mais il étoit sûr. On me savoit gré dans le monde d'avoir eu le courage de le choisir. Je pouvois compter que l'ouvrage ne me manqueroit pas, et il pouvoit me suffire pour vivre, en bien travaillant. Deux mille francs qui me restoient du produit du *Devin du village* et de mes autres écrits me faisoient une avance pour n'être pas à l'étroit ; et plusieurs ouvrages que j'avois sur le métier me promettoient, sans rançonner les libraires, des supplémens suffisans pour travailler à mon aise, sans m'excéder, et même en mettant à profit les loisirs de la promenade. Mon petit ménage, composé de trois personnes, qui toutes s'occupaient utilement, n'étoit pas d'un entretien fort

coûteux. Enfin mes ressources, proportionnées à mes besoins et à mes desirs pouvoient raisonnablement me promettre une vie heureuse et durable, dans celle que mon inclination m'avoit fait choisir.

J'aurois pu me jeter tout-à-fait du côté le plus lucratif; et, au lieu d'asservir ma plume à la copie, la dévouer entière à des écrits qui, du vol que j'avois pris et que je me sentois en état de soutenir, pouvoient me faire vivre dans l'abondance et même dans l'opulence, pour peu que j'eusse voulu joindre des manœuvres d'auteur au soin de publier de bons livres. Mais je sentois qu'écrire pour avoir du pain eût bientôt étouffé mon génie et tué mon talent, qui étoit moins dans ma plume que dans mon cœur, et ne uniquement d'une façon de penser élevée et fière, qui seule pouvoit le nourrir. Rien de vigoureux, rien de grand ne peut partir d'une plume toute vénale. La nécessité, l'avidité peut-être m'eût fait faire plus vite que bien. Si le besoin du succès ne m'eût pas plongé dans les cabales, il m'eût fait chercher à dire moins des choses utiles et vraies, que de

choses qui plussent à la multitude; et d'un auteur distingué que je pouvois être, je n'aurois été qu'un barbouilleur de papier. Non, non : j'ai toujours senti que l'état d'auteur n'étoit, ne pouvoit être illustre et respectable, qu'autant qu'il n'étoit pas un métier. Il est trop difficile de penser noblement, quand on ne pense que pour vivre. Pour pouvoir, pour oser dire de grandes vérités, il ne faut pas dépendre de son succès. Je jetois mes livres dans le public avec la certitude d'avoir parlé pour le bien commun, sans aucun souci du reste. Si l'ouvrage étoit rebuté; tant pis pour ceux qui n'en vouloient pas profiter. Pour moi, je n'avois pas besoin de leur approbation pour vivre. Mon métier pouvoit me nourrir, si mes livres ne se vendoient pas; et voilà précisément ce qui les faisoit vendre.

Ce fut le 9 avril 1756 que je quittai la ville pour n'y plus habiter; car je ne compte pas pour habitation quelques courts séjours que j'ai faits depuis, tant à Paris qu'à Londres et dans d'autres villes, mais toujours de passage, ou toujours mal-

gré moi. M^{me} D'.....y vint nous prendre tous trois dans son carrosse; son fermier vint charger mon petit bagage, et je fus installé dès le même jour. Je trouvai ma petite retraite arrangée et meublée simplement, mais proprement, et même avec goût. La main qui avoit donné ses soins à cet ameublement le rendoit à mes yeux d'un prix inestimable, et je trouvois délicieux d'être l'hôte de mon amie, dans une maison de mon choix, qu'elle avoit bâtie exprès pour moi.

Quoiqu'il fit froid et qu'il y eût même encore de la neige, la terre commençoit à végéter; on voyoit des violettes et des primes-venes, les bourgeons des arbres commençoient à poindre; et la nuit même de mon arrivée fut marquée par le premier chant du rossignol, qui se fit entendre presque à ma fenêtre, dans un bois qui touchoit la maison. Après un léger sommeil, oubliant à mon réveil ma transplantation, je me croyois encore dans la rue Grenelle, quand tout-à-coup ce ramage me fit tressaillir, et je m'écriai dans mon transport : Enfin tous mes vœux sont accomplis.

Mon premier soin fut de me livrer à l'impression des objets champêtres dont j'étois entouré. Au lieu de commencer à m'arranger dans mon logement, je commençai par m'arranger pour mes promenades, et il n'y eut pas un sentier, pas un taillis ; pas un bosquet, pas un réduit autour de ma demeure, que je n'eusse parcouru dès le lendemain. Plus j'examinois cette charmante retraite, plus je la sentoís faite pour moi. Ce lieu, plutôt sauvage que solitaire, me transportoit en idée au bout du monde. Il avoit de ces beautés touchantes qu'on ne trouve guere auprès des villes ; et jamais, en s'y trouvant transporté tout d'un coup, on n'eût pu se croire à quatre lieues de Paris.

Après quelques jours livrés à mon délire champêtre, je songeai à ranger mes paperasses et à régler mes occupations. Je destinai, comme j'avois toujours fait, mes matinées à la copie, mes après-dinées à la promenade, muni de mon petit livret blanc et de mon crayon : car n'ayant jamais pu écrire et penser à mon aise que *sub dio*, je n'étois pas tenté de changer de métho

de, et je comptois bien que la forêt de Montmorency, qui étoit presque à ma porte, seroit désormais mon cabinet de travail. J'avois plusieurs écrits commencés : j'en fis la revue. J'étois assez magnifique en projets; mais, dans les tracas de la ville l'exécution jusqu'alors avoit marché lentement. J'y comptois mettre un peu plus de diligence, quand j'aurois moins de distraction. Je crois avoir assez bien rempli cette attente; et pour un homme souvent malade, souvent à la *Chevrette*, à *Epinay* à *Eaubonne*, au château de Montmorency, souvent obsédé chez lui de curieux désœuvrés, et toujours occupé la moitié de la journée à la copie, si l'on compte et mesure les écrits que j'ai faits dans les six ans que j'ai passés, tant à l'Hermitage qu'à Montmorency, l'on trouvera, je m'assure, que si j'ai perdu mon temps durant cet intervalle, ce n'a pas été du moins dans l'oisiveté.

Dés divers ouvrages que j'avois sur le chantier, celui que je méditois depuis long temps, dont je m'occupois avec le plus de goût, auquel je voulois travailler toute ma

vie, et qui devoit, selon moi, mettre le sceau à ma réputation, étoit mes *Institutions politiques*. Il y avoit treize à quatorze ans que j'en avois conçu la première idée, lorsqu'étant à Venise j'avois eu quelque occasion de remarquer les défauts de ce gouvernement si vanté. Depuis lors, mes vues s'étoient beaucoup étendues par l'étude historique de la morale. J'avois vu que tout tenoit radicalement à la politique, et que, de quelque façon qu'on s'y prit, aucun peuple ne seroit que ce que la nature de son gouvernement le feroit être; ainsi cette grande question du meilleur gouvernement possible me paroissoit se réduire à celle-ci : Quelle est la nature du gouvernement propre à former un peuple le plus vertueux, le plus éclairé, le plus sage, le meilleur enfin, à prendre ce mot dans son plus grand sens? J'avois cru voir que cette question tenoit de bien près à cette autre-ci, si même elle en étoit différente : Quel est le gouvernement qui, par sa nature, se tient toujours le plus près de la loi? De là, qu'est-ce que la loi? et une chaîne de questions de cette im-

portance. Je voyois que tout cela me menoit à de grandes vérités, utiles au bonheur du genre humain, mais sur-tout à celui de ma patrie, où je n'avois pas trouvé, dans le voyage que je venois d'y faire, les notions des lois et de la liberté assez justes, ni assez nettes à mon gré; et j'avois cru cette maniere indirecte de les leur donner, la plus propre à ménager l'amour propre de ses membres, et à me faire pardonner d'avoir pu voir là-dessus un peu plus loin qu'eux.

Quoiqu'il y eût déjà cinq ou six ans que je travaillois à cet ouvrage, il n'étoit guere avancé. Les livres de cette espece demandent de la méditation, du loisir, de la tranquillité. De plus, je faisois celui-là, comme on dit, en bonne fortune, et je n'avois pas voulu communiquer mon projet à personne, pas même à *Didere*. Je craignois qu'il ne parût trop hardi pour le siecle et le pays où j'écrivois, et que l'effroi de mes amis (*) ne me gênât dans

(*) C'étoit sur-tout la sage sévérité de *Duclos* et

l'exécution. J'ignorois encore s'il seroit fait à temps et de maniere à pouvoir paroître de mon vivant. Je voulois pouvoir, sans contrainte, donner à mon sujet tout ce qu'il me demandoit; bien sûr que, n'ayant point l'humeur satyrique, et ne voulant jamais chercher d'application, je serois irrépréhensible en toute équité. Je voulois user pleinement; sans doute, du droit de penser, que j'avois par ma naissance, mais toujours en respectant le gouvernement sous lequel j'avois à vivre, sans jamais désobéir à ses lois; et très attentif à ne pas violer le droit des gens, je ne voulois pas non plus renoncer par crainte à ses avantages.

m'inspiroit cette crainte; car, pour *Diderot*, je ne sais comment toutes mes conférences avec lui tendoient toujours à me rendre satyrique et mordant plus que mon naturel ne me portoit à l'être. Ce fut cela même qui me détourna de le consulter sur une entreprise où je voulois mettre uniquement toute la force du raisonnement, sans aucun vestige d'humeur et de partialité. On peut juger du ton que j'avois pris dans cet ouvrage, par celui du *Contrat-Social* qui en est tiré.

J'avoue même qu'étranger et vivant en France, je trouvois ma position très favorable pour oser dire la vérité; sachant bien que, continuant, comme je voulois faire, à ne rien imprimer dans l'état sans permission, je n'y devois compte à personne de mes maximes et de leur publication par-tout ailleurs. J'aurois été bien moins libre à Geneve même, où, dans quelque lieu que mes livres fussent imprimés, le magistrat avoit droit d'épiloguer sur leur contenu. Cette considération avoit beaucoup contribué à me faire céder aux instancés de madame d'*Epinay*, et renoncer au projet d'aller m'établir à Geneve. Je sentoís, comme je l'ai dit dans l'*Emile*, qu'à moins d'être homme d'intrigues, quand on veut consacrer des livres au vrai bien de la patrie, il ne faut point les composer dans son sein.

Ce qui me faisoit trouver ma position plus heureuse, étoit la persuasion où j'étois que le gouvernement de France, sans peut-être me voir de fort bon œil, seroit fait un honneur, sinon de me protéger, au moins de me laisser tranquille.

C'étoit

C'étoit, ce me sembloit, un trait de politique très simple et cependant très adroite, de se faire un mérite de tolérer ce qu'on ne pouvoit empêcher; puisque si l'on m'eût chassé de France, ce qui étoit tout ce qu'on avoit droit de faire, mes livres n'auroient pas moins été faits, et peut-être avec moins de retenue; au lieu qu'en me laissant en repos, on gardoit l'auteur pour caution de ses ouvrages; et, de plus, on effaçoit des préjugés bien enracinés dans le reste de l'Europe, en se donnant la réputation d'avoir un respect éclairé pour le droit des gens.

Ceux qui jugeront sur l'évènement que ma confiance m'a trompé, pourroient bien se tromper eux-mêmes. Dans l'orage qui m'a submergé, mes livres ont servi de prétexte; mais c'étoit à ma personne qu'on en vouloit. On se soucioit très peu de l'auteur, mais on vouloit perdre *Jean-Jacques*; et le plus grand mal qu'on ait trouvé dans mes écrits étoit l'honneur qu'ils pouvoient me faire. N'enjambons point sur l'avenir. J'ignore si ce mystère, qui en est le encore un pour moi, s'éclaircira dans la

suite aux yeux des lecteurs ; je sais seulement que , si mes principes manifestés avoient dû m'attirer les traitemens que j'ai soufferts , j'aurois tardé moins long-temps à en être la victime , puisque celui de tous mes écrits où ces principes sont manifestés avec le plus de hardiesse , pour ne pas dire d'audace , avoit paru avoir fait son effet , même avant ma retraite à l'Hermitage , sans que personne eût songé , je ne dis pas à me chercher querelle , mais à empêcher seulement la publication de l'ouvrage en France , où il se vendoit aussi publiquement qu'en Hollande. Depuis lors la *nouvelle Héloïse* parut encore avec la même facilité , j'ose dire avec le même applaudissement ; et , ce qui semble presque incroyable , la profession de foi de cette même Héloïse mourante est exactement la même que celle du vicaire savoyard. Tout ce qu'il y a de hardi dans le *Contrat Social* étoit auparavant dans le *Discours sur l'Inégalité* ; tout ce qu'il y a de hardi dans l'*Emile* étoit auparavant dans la *Julie*. Or ces choses hardies n'exciterent auoune rumeur contre les deux premiers ouvrages ;

donc ce ne furent pas elles qui l'exciterent contre les derniers.

Une autre entreprise à-peu-près du même genre, mais dont le projet étoit plus récent, m'occupoit davantage en ce moment; c'étoit l'extrait des ouvrages de l'abbé de *S.-Pierre*, dont, entraîné par le fil de sa narration, je n'ai pu parler jusqu'ici. L'idée m'en avoit été suggérée, depuis mon retour de Geneve, par l'abbé de *Mably*, non pas immédiatement, mais par l'entremise de *M^{me} Dupin*, qui avoit une sorte d'intérêt à me la faire adopter. Elle étoit l'une des trois ou quatre jolies femmes de Paris dont le vieux abbé de *S.-Pierre* avoit été l'enfant gâté; et si elle n'avoit pas eu décidément la préférence, elle l'avoit partagée au moins avec madame d'*Aiguillon*. Elle conservoit pour la mémoire du bonhomme un respect et une affection qui faisoient honneur à tous deux, et son amour-propre eût été flatté de voir ressusciter par son secrétaire les ouvrages morts-nés de son ami. Ces mêmes ouvrages ne laissoient pas de contenir d'excellentes choses, mais si mal'dites, que la lecture en étoit diffi-

cile à soutenir; et il est étonnant que l'abbé de *S. - Pierre*, qui regardoit ses lecteurs comme de grands enfans, leur parlât cependant comme à des hommes, par le peu de soin qu'il prenoit de s'en faire écouter. C'étoit pour cela qu'on m'avoit proposé ce travail comme utile en lui-même et comme très convenable à un homme laborieux en manœuvre, mais paresseux comme auteur, qui, trouvant la peine de penser très fatigante, aimoit mieux, en choses de son goût, éclaircir et pousser les idées d'un autre, que d'en créer. D'ailleurs, en ne me bornant pas à la fonction de traducteur, il ne m'étoit pas défendu de penser quelquefois par moi-même, et je pouvois donner telle forme à mon ouvrage, que bien des importantes vérités y passeroient sous le manteau de l'abbé de *S.-Pierre*, encore plus heureusement que sous le mien. L'entreprise, au reste, n'étoit pas légère; il ne s'agissoit de rien moins que de lire, de méditer, d'extraire vingt-trois volumes, diffus, confus, pleins de longueurs, de redites, de petites vues courtes ou fausses, parmi lesquelles il en falloit pêcher quelques unes, grandes,

belles, et qui donnoient le courage de supporter ce pénible travail. Je l'aurois moi-même souvent abandonné, si j'eusse honnêtement pu m'en dédire; mais en recevant les manuscrits de l'abbé, qui me furent donnés par son neveu le comte de *S.-Pierre*, à la sollicitation de *S.-Lambert*, je m'étois en quelque sorte engagé d'en faire usage, et il falloit ou les rendre, ou tâcher d'en tirer parti. C'étoit dans cette dernière intention que j'avois apporté ces manuscrits à l'Hermitage, et c'étoit là le premier ouvrage auquel je comptois donner mes loisirs.

J'en méditois un troisième, dont je devois l'idée à des observations faites sur moi-même; et je me sentois d'autant plus de courage à l'entreprendre, que j'avois lieu d'espérer de faire un jour un livre vraiment utile aux hommes, et même un des plus utiles qu'on pût leur offrir, si l'exécution répondoit dignement au plan que je m'étois tracé. L'on a remarqué que la plupart des hommes sont, dans le cours de leur vie, souvent dissemblables à eux-mêmes, et semblent se transformer en des hommes tout différens. Ce n'étoit pas pour établir

une chose aussi connue que je voulois faire un livre, j'avois un objet plus neuf et même plus important; c'étoit de chercher les causes de ces variations, et de m'attacher à celles qui dépendoient de nous, pour montrer comment elles pouvoient être dirigées par nous-mêmes pour nous rendre meilleurs et plus sûrs de nous. Car il est, sans contredit, plus pénible à l'honnête homme de résister à des desirs déjà tout formés qu'il doit vaincre, que de prévenir, changer ou modifier ces mêmes desirs dans leur source, s'il étoit en état d'y remonter. Un homme tenté résiste une fois, parcequ'il est fort, et succombe une autre fois, parcequ'il est foible : s'il eût été le même qu'au paravant, il n'auroit pas succombé.

En sondant en moi-même, et en recherchant dans les autres à quoi tenoient ces diverses manieres d'être, je trouvai qu'elles dépendoient en grande partie de l'impression antérieure des objets extérieurs, et que, modifiés continuellement par nos sens et par nos organes, nous portions sans nous en appercevoir, dans nos idées, dans nos sentimens, dans nos actions même, l'effet

de ces modifications. Les frappantes et nombreuses observations que j'avois recueillies étoient au-dessus de toute dispute, et par leurs principes physiques elles me paroissent propres à fournir un régime extérieur qui, varié selon les circonstances, pouvoit mettre ou maintenir l'ame dans l'état le plus favorable à la vertu. Que d'écarts on sauroit à la raison, que de vices on empêcheroit de naître, si on savoit forcer l'économie animale à favoriser l'ordre moral qu'elle trouble si souvent ! Les climats, les saisons, les sons, les couleurs, l'obscurité, la lumière, les élémens, les alimens, le bruit, le silence, le mouvement, le repos, tout agit sur notre machine, et sur notre ame par conséquent ; tout nous offre mille prises presque assurées pour gouverner, dans leur origine, les sentimens dont nous nous laissons dominer. Telle étoit l'idée fondamentale dont j'avois déjà jeté l'esquisse sur le papier, et dont j'espérois un effet d'autant plus sûr pour les gens bien nés, qui, aimant sincèrement la vertu, se défient de leur foiblesse, qu'il me paroissoit aisé d'en faire un livre agréable à lire, comme il

l'étoit à composer. J'ai cependant bien peu travaillé à cet ouvrage, dont le titre étoit : *La Morale sensitive, ou le Matérialisme du sage*. Des distractions dont on apprendra bientôt la cause m'empêcherent de m'en occuper, et l'on saura aussi quel fut le sort de mon esquisse, qui tient au mien de plus près qu'il ne sembleroit.

Outre tout cela, je méditois depuis quelque temps un système d'éducation, dont M^{me} de *Chenonceaux*, que celle de son mari faisoit trembler pour son fils, m'avoit prié de m'occuper. L'autorité de l'amitié faisoit que cet objet, quoique moins de mon goût en lui-même, me tenoit au cœur plus que tous les autres. Aussi, de tous les sujets dont je viens de parler, celui-là est-il le seul que j'aie conduit à sa fin. Celle que je m'étois proposée, en y travaillant, méritoit, ce semble, à l'auteur une autre destinée. Mais n'anticipons pas ici sur ce triste sujet : je ne serai que trop forcé d'en parler dans la suite de cet écrit.

Tous ces divers projets m'offroient des sujets de méditation pour mes promenades : car, comme je crois l'avoir dit, je ne

puis méditer qu'en marchant; sitôt que je m'arrête, je ne pense plus, et ma tête ne va qu'avec mes pieds. J'avois cependant eu la précaution de me pourvoir aussi d'un travail de cabinet pour les jours de pluie; c'étoit mon *Dictionnaire de musique*, dont les matériaux épars, mutilés, informes, rendoient l'ouvrage nécessaire à reprendre presque à neuf. J'apportoïis quelques livres dont j'avois besoin pour cela; j'avois passé deux mois à faire l'extrait de beaucoup d'autres, qu'on me prêtoit à la bibliothèque du roi, et dont on me permit même d'emporter quelques uns à l'Hermitage. Voilà mes provisions pour compiler au logis, quand le temps ne me permettoit pas de sortir, et que je m'ennuyois de ma copie. Cet arrangement me convenoit si bien, que j'en tirai parti, tant à l'Hermitage qu'à Montmorency, et même ensuite à Motier, où j'achevai ce travail tout en en faisant d'autres, et trouvant toujours qu'un changement d'ouvrage est un véritable délassement.

Je suivis assez exactement, pendant quelque temps, la distribution que je m'étois

prescrite, et je m'en trouvois très bien; mais quand la belle saison ramena plus fréquemment M^{me} d'*Epinay* à *Epinay* ou à la *Chevrette*, je trouvai que des soins, qui d'abord ne me coûtoient pas, mais que je n'avois pas mis en ligne de compte, dérangeoient beaucoup mes autres projets. J'ai déjà dit que M^{me} d'*Epinay* avoit des qualités très aimables; elle aimoit bien ses amis, elle les servoit avec beaucoup de zèle, et, n'épargnant pour eux ni son temps ni ses soins, elle méritoit assurément bien qu'en retour ils eussent des attentions pour elle. Jusqu'alors j'avois rempli ce devoir sans songer que c'en étoit un; mais enfin je compris que je m'étois chargé d'une chaîne, dont l'amitié seule m'empêchoit de sentir le poids: j'avois aggravé ce poids par ma répugnance pour les sociétés nombreuses. M^{me} d'*Epinay* s'en prévalut pour me faire une proposition qui paroissoit m'engager, et qui l'arrangeoit davantage; c'étoit de me faire avertir toutes les fois qu'elle seroit seule, ou à-peu-près. J'y consentis, sans voir à quoi je m'engageois. Il s'ensuivit de là que je ne lui faisois plus de visite à

mon heure, mais à la sienne, et que je n'étois jamais sûr de pouvoir disposer de moi-même un seul jour. Cette gêne altéra beaucoup le plaisir que j'avois pris jusqu'alors à l'aller voir. Je trouvai que cette liberté qu'elle m'avoit tant promise ne m'étoit donnée qu'à condition de ne m'en prévaloir jamais; et, pour une fois ou deux que j'en voulus essayer, il y eut tant de messages, tant de billets, tant d'alarmes sur ma santé, que je vis bien qu'il n'y avoit que l'excuse d'être à plat de lit qui pût me dispenser de courir à son premier mot. Il falloit me soumettre à ce joug : je le fis, et même assez volontiers pour un aussi grand ennemi de la dépendance, l'attachement sincère que j'avois pour elle m'empêchant en grande partie de sentir le lien qui s'y joignoit. Elle remplissoit ainsi tant bien que mal les vuides que l'absence de sa cour ordinaire laissoit dans ses amusemens. C'étoit pour elle un supplément bien mince, mais qui valoit encore mieux qu'une solitude absolue, qu'elle ne pouvoit supporter. Elle avoit cependant de quoi la remplir bien plus aisément, depuis qu'elle

avoit voulu tâter de la littérature, et qu'elle s'étoit fourré dans la tête de faire, bon gré, mal-gré, des lettres, des comédies, des contes, et d'autres fadaises comme cela. Mais ce qui l'amusoit n'étoit pas tant de les écrire que de les lire; et s'il lui arrivoit de barbouiller de suite deux ou trois pages, il falloit qu'elle fût sûre au moins de deux ou trois auditeurs bénévoles au bout de cet immense travail. Je n'avois guere l'honneur d'être au nombre des élus qu'à la faveur de quelque autre. Seul, j'étois presque toujours pour rien en toute chose; et cela non seulement dans la société de M^{me} d'*Epinay*, mais dans celle de M. d'*Holbach*, et partout où M. *Grimm* donnoit le ton. Cette nullité m'accommodoit fort par-tout ailleurs que dans le tête-à-tête, où je ne savois quelle contenance tenir, n'osant parler de littérature, dont il ne m'appartenoit pas de juger, ni de galanterie, étant trop timide, et craignant plus que la mort le ridicule d'un-vieux galant; outre que cette idée ne me vint jamais près de M^{me} d'*Epinay*, et ne m'y seroit peut-être pas venue une seule fois en ma vie, quand je l'aurois pas.

sée entière auprès d'elle : non que j'eusse pour sa personne aucune répugnance ; au contraire, je l'aimois peut-être trop comme ami pour pouvoir l'aimer comme amant. Je sentoïis du plaisir à la voir, à causer avec elle. Sa conversation, quoiqu'assez agréable en cercle, étoit aride en particulier ; la mienne, qui n'étoit pas plus fleurie, n'étoit pas pour elle d'un grand secours. Honteux d'un trop long silence, je m'évertuoïis pour relever l'entretien ; et quoiqu'il me fatiguât souvent, il ne m'ennuyoïit jamais. J'étois fort aise de lui rendre de petits soins, de lui donner de petits baisers bien fraternels, qui ne me paroïssent pas plus sensuels pour elle : c'étoit là tout. Elle étoit fort maigre, fort blanche, de la gorge comme sur ma main. Ce défaut seul eût suffi pour me glacer : jamais mon cœur ni mes sens n'ont su voir une femme dans quelqu'un qui n'eût pas des tettons ; et d'autres causes inutiles à dire m'ont toujours fait oublier son sexe auprès d'elle.

Ayant ainsi pris mon parti sur un assujettissement nécessaire, je m'y livrai sans résistance, et le trouvai, du moins la pre-

mière année, moins onéreux que je ne m'y serois attendu. M^{me} d'*Epinay*, qui d'ordinaire passoit l'été presque entier à la campagne, n'y passa qu'une partie de celui-ci, soit que ses affaires la retinssent davantage à Paris, soit que l'absence de *Grimm* lui rendit moins agréable le séjour de la *Chevette*. Je profitai des intervalles qu'elle n'y passoit pas, ou durant lesquels elle y avoit beaucoup de monde, pour jouir de ma solitude avec ma bonne *Thérèse* et sa mere de maniere à m'en bien faire sentir le prix. Quoique depuis quelques années j'allasse assez fréquemment à la campagne, c'étoit presque sans la goûter; et ces voyages, toujours faits avec des gens à prétentions, toujours gâtés par la gêne, ne faisoient qu'aiguïser en moi le goût des plaisirs rustiques, dont je n'entrevoïois de plus près l'image que pour mieux sentir leur privation. J'étois si ennuyé de salons, de jets-d'eau, de bosquets, de parterres, et des plus ennuyeux montreurs de tout cela; j'étois si excédé de brochures, de clavecin, de trio, de nœuds, de sots bons mots, de fades minauderies, de petis conteurs et de grands soupers, que,

quand je lorgnois du coin de l'œil un simple pauvre buisson d'épines, une haie, une grange, un pré, quand je humois, en traversant un hameau, la vapeur d'une bonne omelette au cerfeuil, quand j'entendois de loin le rustique refrain de la chanson des bisquieres, je donnois au diable et le rouge, et les salbalas, et l'ambre; et, regrettant le dîner de la ménagere et le vin du crû, j'aurois de bon cœur paumé la gueule à monsieur le chef et à monsieur le maître, qui me faisoient dîner à l'heure où je soupe, souper à l'heure où je dors, mais sur-tout à messieurs les laquais, qui dévoroient des yeux mes morceaux, et, sous peine de mourir de soif, me vendoient le vin drogué de leur maître dix fois plus cher que je n'en aurois payé de meilleur au cabaret.

Me voilà donc enfin chez moi, dans un asyle agréable et solitaire; maître d'y couler mes jours dans cette vie indépendante, égale et paisible, pour laquelle je me sentois né. Avant de dire l'effet que cet état, si nouveau pour moi, fit sur mon cœur, il convient d'en récapituler les affections secretes, afin qu'on suive mieux dans ses

ses le progrès de ces nouvelles modifications.

J'ai toujours regardé le jour qui m'unifia à ma *Thérèse* comme celui qui fixa mon être moral. J'avois besoin d'un attachement, puisqu'enfin celui qui devoit me suffire avoit été si cruellement rompu. La soif du bonheur ne s'éteint point dans le cœur de l'homme. Maman vieillissoit et s'avoilissoit. Il m'étoit prouvé qu'elle ne pouvoit plus être heureuse ici bas. Restoit à chercher un bonheur qui me fût propre, ayant perdu tout espoir de jamais partager le sien. Je flottai quelque temps d'idée en idée et de projet en projet. Mon voyage de Venise m'eût jeté dans les affaires publiques si l'homme avec qui j'allai me fourrer avoit eu le sens commun. Je suis facile à décourager, sur-tout dans les entreprises pénibles et de longue haleine. Le mauvais succès de celle-ci me dégoûta de toute autre; et regardant, selon mon ancienne maxime, les objets lointains comme des leurres de dupe; je me déterminai à vivre désormais au jour la journée, ne voyant plus rien dans la vie qui me tentât de m'évertuer.

Ce fut précisément alors que se fit notre connoissance. Le doux caractere de cette bonne fille me parut si bien convenir au mien, que je m'unis à elle d'un attachement à l'épreuve du temps et des torts, et que tout ce qui l'auroit dû rompre n'a jamais fait qu'augmenter. On connoîtra la force de cet attachement dans la suite, quand je découvrirai les plaies, les déchirures dont elle a navré mon cœur dans le fort de mes miseres, sans que, jusqu'au moment où j'écris ceci, il m'en soit échappé jamais un seul mot de plainte à personne.

Quand on saura qu'après avoir tout fait, tout bravé pour ne m'en point séparer, qu'après vingt-cinq ans passés avec elle, en dépit du sort et des hommes, j'ai fini sur mes vieux jours par l'épouser, sans attente et sans sollicitation de sa part, sans engagement ni promesse de la mienne, on croira qu'un amour forcené, m'ayant dès le premier jour tourné la tête, n'a fait que m'amener par degrés à la dernière extravagance; et on le croira bien plus encore quand on saura les raisons particulieres et fortes qui devoient m'empêcher d'en jamais

venir là. Que pensera donc le lecteur, quand je lui dirai, dans toute la vérité qu'il doit maintenant me connoître, que du premier moment que je la vis jusqu'à ce jour je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle; que je n'ai pas plus désiré de la posséder que M^{me} de *Warens*, et que les besoins des sens, que j'ai satisfaits auprès d'elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe sans avoir rien de propre à l'individu? Il croira qu'autrement constitué qu'un autre homme, je fus incapable de sentir l'amour, puisqu'il n'entroit point dans les sentimens qui m'attachoient aux femmes qui m'ont été les plus chères. Patience, ô mon lecteur! le moment funeste approche où vous ne serez que trop bien désabusé.

Je me répète, on le sait; il le faut. Le premier de mes besoins, le plus grand, le plus fort, le plus inextinguible, étoit tout entier dans mon cœur; c'étoit le besoin d'une société intime, et aussi intime qu'elle pouvoit l'être; c'étoit sur-tout pour cela qu'il me falloit une femme plutôt qu'un homme, une amie plutôt qu'un ami. Ce

besoin singulier étoit tel , que la plus étroite union des corps ne pouvoit encore suffire : il m'auroit fallu deux ames dans le même corps ; sans cela , je sentois toujours du vuide. Je m'é crus au moment de l'en plus sentir. Cette jeune personne , aimable par mille excellentes qualités, et même alors par la figure , sans ombre d'artifice de coquetterie , eût borné dans elle seule mon existence , si j'avois pu borner la sienne en moi , comme je l'avois espéré. Je n'avois rien à craindre de la part des hommes ; je suis sûr d'être le seul qu'elle ait véritablement aimé , et ses tranquilles sens ne lui en ont guere demandé d'autres, même quand j'ai cessé d'en être un pour elle à cet égard. Je n'avois point de famille ; elle en avoit une ; et cette famille , dont tous les naturels différoient trop du mien , ne se trouva pas telle que j'en pusse faire la mienne. Là fut la première cause de mon malheur. Que n'aurois - je point donné pour me faire l'enfant de sa mere ! Je fis tout pour y parvenir , et n'en pus venir à bout. J'eus beau vouloir unir tous nos intérêts ; cela me fut impossible. Elle

s'en fit toujours un différent du mien , contraire au mien , et même à celui de sa fille , qui déjà n'en étoit plus séparé. Elle et ses autres enfans et petits-enfans devinrent autant de sang-sues , dont le moindre mal qu'ils fissent à *Thérese* étoit de la voler. La pauvre fille , accoutumée à fléchir , même sous ses nieces , se laissoit dévaliser et gouverner sans mot dire ; et je voyois avec douleur qu'épuisant ma bourse et mes leçons , je ne faisais rien pour elle dont elle pût profiter. J'essayai de la détacher de sa mere ; elle y résista toujours. Je respectai sa résistance , et l'en estimois davantage : mais son refus n'en tourna pas moins à son préjudice et au mien. Livrée à sa mere et aux siens , elle fut à eux plus qu'à moi , plus qu'à elle-même. Leur avidité lui fut moins ruineuse que leurs conseils ne lui furent pernicioeux : enfin si , grace à son amour pour moi , si , grace à son bon naturel , elle ne fut pas tout-à-fait subjuguée , c'en fut assez du moins pour empêcher en grande partie l'effet des bonnes maximes que je m'efforçois de lui inspirer ; c'en fut assez pour

que, de quelque façon que je m'y sois pu prendre, nous ayons toujours continué l'être deux.

Voilà comment, dans un attachement incere et réciproque, où j'avois mis toute la tendresse de mon cœur, le vuide de ce cœur ne fut pourtant jamais bien rempli. Les enfans, par lesquels il l'eût été, vinrent: ce fut encore pis. Je frémis de les livrer à cette famille mal élevée, pour en être élevés encore plus mal. Les risques de l'éducation des enfans-trouvés étoient beaucoup moindres. Cette raison du parti que je pris, plus forte que toutes celles que j'énonçai dans ma lettre à mad. de *Francueil*, ne fut pourtant pas là la seule que je n'osai lui dire. J'aimai mieux être moins dispulé d'un blâme aussi grave, et ménager la famille d'une personne que j'aimois. Mais on peut juger par les mœurs de son malheureux frere, si jamais, quoi qu'on en pût dire, je devois exposer mes enfans à recevoir une éducation semblable à la sienne.

Ne pouvant goûter dans sa plénitude cette intime société dont je sentois le be-

soin, j'y cherchois des supplémens qui n'en remplissoient pas le vuide, mais qui me le laissoient moins sentir. Faute d'un ami qui fût à moi tout entier, il me falloit des amis dont l'impulsion surmontât mon inertie : c'est ainsi que je cultivai, que je resserrai mes liaisons avec *Diderot*, avec l'abbé de *Condillac*; que j'en fis avec *Grimm* une nouvelle plus étroite encore; et qu'enfin je me trouvai, par ce malheureux discours dont j'ai raconté l'histoire, rejeté sans y songer dans la littérature, dont je me croyois sorti pour toujours.

Mon début me mena par une route nouvelle dans un autre monde intellectuel dont je ne pus sans enthousiasme envisager la simple et fiere économie. Bientôt, à force de m'en occuper, je ne vis plus qu'erreur et folie dans la doctrine de nos sages, qu'oppression et misere dans notre ordre social. Dans l'illusion de mon sot orgueil, je me crus fait pour dissiper tous ces prestiges; et, jugeant que pour me faire écouter il falloit mettre ma conduite d'accord avec mes principes, je pris l'allure singuliere qu'on ne m'a pas permis de

suivre , dont mes prétendus amis ne m'ont pu pardonner l'exemple , qui d'abord me rendit ridicule , et qui m'eût enfin rendu respectable , s'il m'eût été possible d'y persévérer.

Jusques-là j'avois été bon : dès lors je devins vertueux , ou du moins enivré de la vertu. Cette ivresse avoit commencé dans ma tête , mais elle avoit passé dans mon cœur. Le plus noble orgueil y germa sur les débris de la vanité déracinée. Je ne jouai rien : je devins en effet tel que je parus ; et pendant quatre ans au moins que dura cette effervescence dans toute sa force , rien de grand et de beau ne peut entrer dans un cœur d'homme dont je ne fusse capable entre le ciel et moi. Voilà d'où naquit ma subite éloquence ; voilà d'où se répandit dans mes premiers livres ce feu vraiment céleste qui m'embrasoit , et dont pendant quarante ans il ne s'étoit pas échappé la moindre étincelle , parcequ'il n'étoit pas encore allumé.

J'étois vraiment transformé ; mes amis , mes connoissances ne me reconnoissoient plus. Je n'étois plus cet homme timide , et plutôt honteux que modeste , qui n'osoit

ni se présenter ni parler, qu'un mot badin déconcertoit, qu'un regard de femme faisoit rougir; audacieux, fier, intrépide, je portois par-tout une assurance d'autant plus ferme, qu'elle étoit simple et résidoit dans mon ame plus que dans mon maintien. Le mépris que mes profondes méditations m'avoient inspiré pour les mœurs, les maximes et les préjugés de mon siècle, me rendoit insensible aux railleries de ceux qui les avoient, et j'écrasois leurs petits bons mots avec mes sentences comme j'écraserois un insecte entre mes doigts. Quel changement! tout Paris répétoit les âpres et mordans sarcasmes de ce même homme qui, deux ans auparavant et dix ans après, n'a jamais su trouver la chose qu'il avoit à dire ni le mot qu'il devoit employer. Qu'on cherche l'état du monde le plus contraire à mon naturel; on trouvera celui-là. Qu'on se rappelle un de ces courts momens de ma vie où je devenois un autre et cessois d'être moi; on le trouve encore dans le temps dont j'é parle: mais, au lieu de durer six jours, six semaines, il dura près de six ans, et du-

reroit peut-être encore , sans les circonstances particulieres qui le firent cesser , et me rendirent à la nature , au-dessus de laquelle j'avois voulu m'élever.

Ce changement commença sitôt que j'eus quitté Paris et que le spectacle des vices de cette grande ville cessa de nourrir l'indignation qu'il m'avoit inspirée. Quand je ne vis plus les hommes je cessai de les mépriser ; quand je ne vis plus les méchans je cessai de les haïr. Mon cœur, peu fait pour la haine , ne fit plus que déplorer leur misere , et n'en distinguoit pas leur méchanceté. Cet état plus doux , mais bien moins sublime , amortit bientôt l'ardent enthousiasme qui m'avoit transporté si long-temps ; et, sans qu'on s'en apperçût , sans presque m'en appercevoir moi-même , je redevins craintif , complaisant , timide , en un mot le même *Jean-Jacques* que j'avois été auparavant.

Si la révolution n'eût fait que me rendre à moi-même et s'arrêter là , tout étoit bien ; mais malheureusement elle alla plus loin , et m'emporta rapidement à l'autre extrême. Dès lors mon ame en branle n'a plus

fait que passer par la ligne du repos , et ses oscillations toujours renouvelées ne lui ont jamais permis d'y rester. Entrons dans le détail de cette seconde révolution : époque terrible et fatale d'un sort qui n'a point d'exemple chez les mortels.

N'étant que trois dans notre retraite , le loisir et la solitude devoient naturellement resserrer notre intimité. C'est aussi ce qu'ils firent entre *Thérese* et moi. Nous passions tête-à-tête sous les ombrages des heures charmantes , dont je n'avois jamais si bien senti la douceur. Elle me parut la goûter elle-même encore plus qu'elle n'avoit fait jusqu'alors. Elle m'ouvrit son cœur sans réserve , et m'apprit de sa mere et de sa famille des choses qu'elle avoit eu la force de me taire pendant long-temps. L'une et l'autre avoient reçu de mad. *Dupin* des multitudes de présens faits à mon intention , mais que la vieille madrée , pour ne pas me fâcher , s'étoit appropriés pour elle et pour ses autres enfans , sans en rien laisser à *Thérese* , et avec très sévères défenses de m'en parler ; ordre que la pauvre fille avoit suivi avec une obéissance incroyable.

Mais une chose qui me surprit beaucoup davantage , fut d'apprendre qu'outre les entretiens particuliers que *Diderot* et *Grimm* avoient eus souvent avec l'une et l'autre pour les détacher de moi , et qui n'avoient pas réussi par la résistance de *Thérèse* , tous deux avoient eu depuis lors de fréquens et secrets colloques avec sa mere , sans qu'elle eût pu rien savoir de ce qui se brassoit entre eux. Elle savoit seulement que les petits présens s'en étoient mêlés , et qu'il y avoit de petites allées et venues , dont on tâchoit de lui faire mystere , et dont elle ignoroit absolument le motif. Quand nous partîmes de Paris , il y avoit déjà long-temps que mad. le *Vasseur* étoit dans l'usage d'aller voir M. *Grimm* deux ou trois fois par mois , et d'y passer quelques heures à des conversations si secretes , que le laquais de *Grimm* étoit toujours renvoyé.

Je jugeai que ce motif n'étoit autre que le même projet dans lequel on avoit tâché de faire entrer la fille , en promettant de leur procurer par mad. d'*Epinay* un regret de sel , un bureau à tabac , et les ten-

tant , en un mot , par l'appât du gain. On leur avoit représenté qu'étant hors d'état de rien faire pour elles , je ne pouvois pas même , à cause d'elles , parvenir à rien faire pour moi. Comme je ne voyois à tout cela que la bonne intention , je ne leur en savois pas absolument mauvais gré. Il n'y avoit que le mystere qui me révoltât , surtout de la part de la vieille , qui de plus devenoit de jour en jour plus flagorneuse et plus pateline avec moi : ce qui ne l'empêchoit pas de reprocher sans cesse en secret à sa fille , qu'elle m'aimoit trop , qu'elle me disoit tout , qu'elle n'étoit qu'une bête , et qu'elle en seroit la dupe.

Cette femme possédoit au suprême degré l'art de tirer d'un sac dix moutures , de cacher à l'un ce qu'elle recevoit de l'autre , et à moi ce qu'elle recevoit de tous. J'aurois pu lui pardonner son avidité , mais je ne pouvois lui pardonner sa dissimulation. Que pouvoit-elle avoir à me cacher , à moi qu'elle savoit si bien qui faisois mon bonheur presque unique de celui de sa fille et du sien ? Ce que j'avois fait pour sa fille je l'avois fait pour moi ;

mais ce que j'avois fait pour elle méritoit de sa part quelque reconnoissance ; elle en auroit dû savoir gré du moins à sa fille et m'aimer pour l'amour d'elle , qui m'aimoit. Je l'avois tirée de la plus complete misere ; elle tenoit de moi sa subsistance , elle me devoit toutes ces connoissances dont elle tiroit si bon parti. *Thérese* l'avoit long - temps nourrie de son travail , et la nourrissoit maintenant de mon pain. Elle tenoit tout de cette fille , pour laquelle elle n'avoit rien fait ; et ses autres enfans , qu'elle avoit dotés , pour lesquels elle s'étoit ruinée , loin de lui aider à subsister , dévoroient encore sa subsistance et la mienne. Je trouvois que , dans une pareille situation , elle devoit me regarder comme son unique ami , son plus sûr protecteur , et loin de me faire un secret de mes propres affaires , loin de comploter contre moi dans ma propre maison , m'avertir fidèlement de tout ce qui pouvoit m'intéresser , quand elle l'apprenoit plutôt que moi. De quel œil pouvois - je donc voir sa conduite fausse et mystérieuse ? Que devois - je penser sur-tout des sentimens qu'elle

s'efforçoit de donner à sa fille? Quelle monstrueuse ingratitude devoit être la sienne quand elle cherchoit à lui en inspirer!

Toutes ces réflexions aliénèrent enfin mon cœur de cette femme au point de ne pouvoir plus la voir sans dédain. Cependant je ne cessai jamais de traiter avec respect la mere de ma compagne, et de lui marquer en toutes choses presque les égards et la considération d'un fils; mais il est vrai que je n'aimois pas à rester longtemps avec elle, et il n'est guere en moi de savoir me gêner.

C'est encore ici un de ces courts momens de ma vie où j'ai vu le bonheur de bien près sans pouvoir l'atteindre et sans qu'il y ait eu de ma faute à l'avoir manqué. Si cette femme se fût trouvée d'un bon caractere, nous étions heureux tous les trois jusqu'à la fin de nos jours; le dernier vivant seul fût resté à plaindre. Au lieu de cela, vous allez voir la marche des choses, et vous jugerez si j'ai pu la changer.

Mad. le *Vasseur*, qui vit que j'avois gagné du terrain sur le cœur de sa fille

et qu'elle en avoit perdu, s'efforça de le reprendre, et, au lieu de revenir à moi par elle, tenta de me l'aliéner tout-à-fait. Un des moyens qu'elle employa fut d'appeler sa famille à son aide. J'avois prié *Thérese* de n'en faire venir personne à l'Hermitage elle me le promit: on les fit venir en mon absence, sans la consulter, et puis on lui fit promettre de ne m'en rien dire. Le premier pas fait, tout le reste fut facile; quand une fois on fait à quelqu'un qu'on aime un secret de quelque chose, on ne se fait bientôt plus guere de scrupule de lui en faire sur tout. Sitôt que j'étois à la *Chevrette*, l'Hermitage étoit plein de monde qui s'y réjouissoit assez bien. Une mere est toujours bien forte sur une fille d'un bon naturel: cependant, de quelque façon que s'y prit la vieille, elle ne put jamais faire entrer *Thérese* dans ses vues et l'engager à se liguier contre moi. Pour elle, elle se décida sans retour: et voyant d'un côté sa fille et moi, chez qui l'on pouvoit vivre, et puis c'étoit tout, de l'autre, *Diderot*, *Grimm*, d'*Holbach*, mad. d'*Epinay*, qui promettoient beau-

coup et donnoient quelque chose , elle n'estima pas qu'on pût jamais avoir tort dans le parti d'une fermiere-générale et d'un baron. Si j'eusse eu de meilleurs yeux, j'aurois vu dès lors que je nourrissois un serpent dans mon sein ; mais mon aveugle confiance , que rien encore n'avoit altérée , étoit telle , que je n'imaginóis pas même qu'on pût vouloir nuire à quelqu'un qu'on devoit aimer. En voyant ourdir autour de moi mille trames , je ne savois me plaindre que de la tyrannie de ceux que j'appelois mes amis , et qui vouloient , selon moi , me forcer d'être heureux à leur mode plutôt qu'à la mienne.

Quoique *Thérese* refusât d'entrer dans la ligne avec sa mere , elle lui garda de-rechef le secret : son motif étoit louable ; je ne dirai pas si elle fit bien ou mal. Deux femmes qui ont des secrets aiment à babiller ensemble : cela les rapprochoit ; et *Thérese* , en se partageant , me laissoit sentir quelquefois que j'étois seul ; car je ne pouvois plus compter pour société celle que nous avions tous trois ensemble. Ce fut alors que je sentis vivement le tort que j'avois

J'avois eu , durant nos premières liaisons , le ne pas profiter de la docilité que lui donnoit son amour pour l'orner de talens et de connoissances qui , nous tenant plus rapprochés dans notre retraite , auroient agréablement rempli son temps et le mien sans jamais nous laisser sentir la longueur du tête-à-tête. Ce n'étoit pas que l'entretien tarît entre nous et qu'elle parût s'enfuyr dans nos promenades ; mais enfin nous n'avions pas assez d'idées communes pour nous faire un grand magasin ; nous ne pouvions plus parler sans cesse de nos projets , bornés désormais à celui de jouir. Les objets qui se présentoient m'inspiroient des réflexions qui n'étoient pas à la portée. Un attachement de douze ans n'avoit plus besoin de paroles ; nous nous connoissions trop pour avoir plus rien à nous apprendre. Restoit la ressource des saillies , médire , et dire des quolibets. C'est sur-tout dans la solitude qu'on sent l'avantage de vivre avec quelqu'un qui sait penser. Je n'avois pas besoin de cette ressource pour me plaire avec elle ; mais elle en auroit eu besoin pour se plaire tou-

jours avec moi. Le pis étoit qu'il falloit avec cela prendre nos tête-à-tête en bonne fortune : sa mere , qui m'étoit devenue importune , me forçoit à les épier. J'étois gêné chez moi , c'est tout dire ; l'air de l'amour gâtoit la bonne amitié. Nous avions un commerce intime , sans vivre dans l'intimité.

Dès que je crus voir que *Thérese* cherchoit quelquefois des prétextes pour éluder les promenades que je lui proposois , je cessai de lui en proposer , sans lui savoir mauvais gré de ne pas s'y plaire autant que moi. Le plaisir n'est point une chose qui dépende de la volonté. J'étois sûr de son cœur ; ce m'étoit assez. Tant que mes plaisirs étoient les siens , je les goûtois avec elle ; quand cela n'étoit pas , je préférois son contentement au mien.

Voilà comment , à demi trompé dans mon attente , menant une vie de mon goût , dans un séjour de mon choix , avec une personne qui m'étoit chère , je parvins pourtant à me sentir presque isolé. Ce qui me manquait m'empêchoit de goûter ce que j'avois. En fait de bonheur et de jouis-

sances , il me falloit tout ou rien. On verra pourquoi ce détail m'a paru nécessaire. Je reprends à présent le fil de mon récit.

Je croyois avoir des trésors dans les manuscrits que m'avoit donnés le comte de S. - Pierre. En les examinant , je vis que ce n'étoit presque que le recueil des ouvrages imprimés de son oncle , annotés et corrigés de sa main , avec quelques autres petites pieces qui n'avoient pas vu le jour. Je me confirmai , par ses écrits de morale , dans l'idée que m'avoient donnée quelques lettres de lui , que mad. de Créquî m'avoit montrées , qu'il avoit beaucoup plus d'esprit que je n'avois cru : mais l'examen approfondi de ses ouvrages de politique ne me montra que des vues superficielles , des projets utiles , mais impraticables , par l'idée dont l'auteur n'a jamais pu sortir que les hommes se conduisoient par leurs lumieres plutôt que par leurs passions. La haute opinion qu'il avoit des connoissances modernes lui avoit fait adopter ce faux principe de la raison perfectionnée , base de tous les établissemens qu'il proposoit , et source de

tous ses sophismes politiques. Cet homme rare, l'honneur de son siècle et de son espèce, et le seul peut-être, depuis l'existence du genre humain, qui n'eut d'autre passion que celle de la raison, ne fit cependant que marcher d'erreur en erreur dans tous ses systèmes, pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont, et qu'ils continueront d'être. Il n'a travaillé que pour des êtres imaginaires, en pensant travailler pour ses contemporains.

Tout cela vu, je me trouvai dans quelque embarras sur la forme à donner à mon ouvrage. Passer à l'auteur ses visions, c'étoit ne rien faire d'utile; les réfuter à la rigueur, étoit faire une chose mal-honnête, puisque le dépôt de ses manuscrits, que j'avois accepté et même demandé, m'imposoit l'obligation d'en traiter honorablement l'auteur. Je pris enfin le parti qui me parut le plus décent, le plus judicieux et le plus utile; ce fut de donner séparément les idées de l'auteur et les miennes, et, pour cela, d'entrer dans ses vues, de les éclaircir, de les étendre, et de ne rien épargner pour leur faire valoir tout leur prix.

Mon ouvrage devoit donc être composé de deux parties absolument séparées : l'une destinée à exposer de la façon que je viens de dire les divers projets de l'auteur : dans l'autre , qui ne devoit paroître qu'après que la première auroit fait son effet , j'aurois porté mon jugement sur ces mêmes projets ; ce qui , je l'avoue , eût pu les exposer quelquefois au sort du sonnet du *Misanthrope*. A la tête de tout l'ouvrage devoit être une vie de l'auteur , pour laquelle j'avois ramassé d'assez bons matériaux , que je me flattois de ne pas gâter en les employant. J'avois un peu vu l'abbé de S. - Pierre dans sa vieillesse , et la vénération que j'avois pour sa mémoire m'étoit garant qu'à tout prendre M. le comte ne seroit pas mécontent de la manière dont j'aurois traité son parent.

Je fis mon *Essai sur la paix perpétuelle* , le plus considérable et le plus travaillé de tous les ouvrages qui composoient ce recueil ; et , avant de me livrer à mes réflexions , j'eus le courage de lire absolument tout ce que l'abbé avoit écrit sur ce beau sujet , sans jamais me rebuter par ses lon-

guez et par ses redites. Le public a vu cet extrait, ainsi je n'ai rien à en dire. Quant au jugement que j'en ai porté, il n'a point été imprimé, et j'ignore s'il le sera jamais; mais il fut fait en même temps que l'extrait. Je passai de là à la *Polysynodie, ou Pluralité des conseils*; ouvrage fait sous le régent, pour favoriser l'administration qu'il avoit choisie, et qui fit chasser de l'académie françoise l'abbé de *S. - Pierre*, pour quelques traits cõtre l'administration précédente, dont la duchesse du *Maine* et le cardinal de *Folignac* furent fâchés. J'achevai ce travail comme le précédent, tant le jugement que l'extrait : mais je m'en tins là, sans vouloir continuer cette entreprise, que je n'aurois pas dû commencer.

La réflexion qui m'y fit renoncer se présente d'elle-même, et il étoit étonnant qu'elle ne me fût pas venue plutôt. La plupart des écrits de l'abbé de *S. - Pierre* étoient ou contenoient des observations critiques sur quelques parties du gouvernement de France; et il y en avoit même de si libres, qu'il étoit heureux pour lui de les avoir faites impunément. Mais, dans

les bureaux des ministres , on avoit de tout temps regardé l'abbé de *S.-Pierre* comme une espece de prédicateur plutôt que comme un vrai politique ; et on le laissoit dire tout à son aise , parcequ'on voyoit bien que personne ne l'écoutoit. Si j'étois parvenu à le faire écouter , le cas eût été différent. Il étoit François , je ne l'étois pas ; et en m'avisant de répéter ses censures , quoique sous son nom , je m'exposois à me faire demander un peu rudement , mais sans injustice , de quoi je me mêlois. Heureusement , avant d'aller plus loin , je vis la prise que j'allois donner sur moi , et me retirai bien vite. Je savois que , vivant seul au milieu des hommes , et d'hommes tous plus puissans que moi , je ne pouvois jamais , de quelque façon que je m'y prisse , me mettre à l'abri du mal qu'ils voudroient me faire. Il n'y avoit qu'une chose en cela qui dépendoit de moi ; c'étoit de faire en sorte au moins que quand ils m'en voudroient faire , ils ne le pussent qu'injustement. Cette maxime , qui me fit abandonner l'abbé de *S. - Pierre* , m'a fait souvent renoncer à des projets beaucoup plus chéris.

Ces gens toujours prompts à faire un crime de l'adversité seroient bien surpris s'ils savoient tous les soins que j'ai pris en ma vie pour qu'on ne pût jamais me dire avec vérité dans mes malheurs, *Tu les as mérités.*

Le sort qui m'abandonné me laissa quelque temps à l'incertitude sur celui que j'y ferois. Je me voyois en un instant aller de désœuvrement à désœuvrement, en ne laissant tourner la roue de la fortune sur moi-même, faute d'occupation, et je m'occupât. Je n'avois plus d'occupation pour l'avenir qui pût amuser mon imagination ; il ne m'étoit pas même permis de s'en faire, puisque la situation où je me voyois étoit précisément celle où s'étoient réalisés tous mes desirs : je n'en avois plus à former, et j'avois encore le cœur vuide. Cet état étoit d'autant plus cruel, que je n'en voyois point à lui préférer. J'avois rassemblé mes plus tendres affections dans une personne selon mon cœur, qui me les rendoit. Je vivois avec elle sans gêne, et pour ainsi dire à discrétion. Cependant un secret serrement de cœur ne me quittoit ni près ni loin d'elle. En la possédant,

je sentoïis qu'elle me manquoit encore ; et la seule idée que je n'étois pas tout pour elle faisoit qu'elle n'étoit presque rien pour moi.

J'avois des amis des deux sexes , auxquels j'étois attaché par la plus pure amitié , par la plus parfaite estime ; je comptois sur le plus vrai retour de leur part, et il ne m'étoit pas même venu dans l'esprit de douter une seule fois de leur sincérité : cependant cette amitié m'étoit plus tourmentante que douce , par leur obstination , par leur affectation même à contrarier tous mes goûts , mes penchans , ma manière de vivre ; tellement qu'il me suffisoit de paroître désirer une chose qui n'intéressoit que moi seul , et qui ne dépendoit pas d'eux , pour les voir tous se liguier à l'instant même pour me contraindre d'y renoncer. Cette obstination de me contrôler en tout dans mes fantaisies , d'autant plus injuste que , loin de contrôler les leurs , je ne m'en informois pas même , me devint si cruellement onéreuse , qu'enfin je ne recevois pas une de leurs lettres sans sentir , en l'ouvrant , un

certain effroi qui n'étoit que trop justifié par sa lecture. Je trouvois que, pour des gens tous plus jeunes que moi, et qui tous auroient eu grand besoin pour eux-mêmes des leçons qu'ils me prodignoient, c'étoit aussi trop me traiter en enfant. Aimez-moi, leur disois-je, comme je vous aime; et du reste ne vous mêlez pas plus de mes affaires que je ne me mêle des vôtres : voilà tout ce que je vous demande. Si de ces deux choses ils m'en ont accordé une, ce n'a pas été du moins la dernière.

J'avois une demeure isolée, dans une solitude charmante : maître chez moi, j'y pouvois vivre à ma mode, sans que personne eût à m'y contrôler. Mais cette habitation m'imposoit des devoirs doux à remplir, mais indispensables. Toute ma liberté n'étoit que précaire; plus asservi que par des ordres, je devois l'être par ma volonté : je n'avois pas un seul jour dont en me levant je pusse dire : J'emploierai ce jour comme il me plaira. Bien plus : outre ma dépendance des arrangemens de mad. d'*Epinay*, j'en avois une autre bien importune du public et des suryenaus. La

distance où j'étois de Paris n'empêchoit pas qu'il ne me vint journellement des tas de désœuvrés qui, ne sachant que faire de leur temps, prodiguoient le mien sans aucun scrupule. Quand j'y pensois le moins, j'étois impitoyablement assailli, et rarement j'ai fait un joli projet pour ma journée sans le voir renverser par quelque arrivant.

Bref, au milieu des biens que j'avois le plus convoités, ne trouvant point de pure jouissance, je revenois par élans aux jours sereins de ma jeunesse, et je m'écriois quelquefois en soupirant, Ah ! ce ne sont pas encore ici les Charmettes !

Les souvenirs des divers temps de ma vie m'amenerent à réfléchir sur le point où j'étois parvenu ; et je me vis déjà, sur le déclin de l'âge, en proie à des maux douloureux, et croyant approcher du terme de ma carrière, sans avoir goûté dans sa plénitude presque aucun des plaisirs dont mon cœur étoit avide, sans avoir donné l'essor aux vifs sentimens que j'y sentois en réserve, sans avoir savouré, sans avoir effleuré du moins cette enivrante

volupté que je sentois dans mon ame en puissance, et qui, faute d'objet, s'y trouvoit toujours comprimée, sans pouvoir s'exhaler autrement que par mes soupirs.

Comment se pouvoit-il qu'avec une ame naturellement expansive, pour qui vivre c'étoit aimer, je n'eusse pas trouvé jusqu'alors un ami tout à moi, un véritable ami, moi qui me sentois si bien fait pour l'être? Comment se pouvoit-il qu'avec des sens si combustibles, avec un cœur tout pétri d'amour, je n'eusse pas du moins une fois brûlé de sa flamme pour un objet déterminé? Dévoré du besoin d'aimer, sans jamais l'avoir pu bien satisfaire, je me voyois atteindre aux portes de la vieillesse, et mourir sans avoir vécu.

Ces réflexions, tristes mais attendrissantes, me faisoient replier sur moi-même avec un regret qui n'étoit pas sans douceur. Il me sembloit que la destinée me devoit quelque chose qu'elle ne m'avoit pas donné. A quoi bon m'avoir fait naître avec des facultés exquises, pour les laisser jusqu'à la fin sans emploi? Le sentiment de mon prix interne, en me donnant

celui de cette injustice, m'en dédommageoit en quelque sorte, et me faisoit verser des larmes que j'aimois à laisser couler.

Je faisois ces méditations dans la plus belle saison de l'année, au mois de juin, sous des bocages frais, au chant du rossignol, au gazouillement des ruisseaux. Tout concourut à me replonger dans cette mollesse trop séduisante pour laquelle j'étois né, mais dont le ton dur et sévère où venoit de me monter une longue effervescence m'auroit dû délivrer pour toujours. J'allai malheureusement me rappeler le dîner du château de *Toune*, et ma rencontre avec ces deux charmantes filles, dans la même saison et dans des lieux à-peu-près semblables à ceux où j'étois dans ce moment. Ce souvenir, que l'innocence qui s'y joignoit me rendoit plus doux encore, m'en rappela d'autres de la même espèce. Bientôt je vis rassemblés autour de moi tous les objets qui m'avoient donné de l'émotion dans ma jeunesse. M^{lle} *Galley*, M^{lle} de *G. d*, M^{lle} de *Breil*, M^{me} *Bazile*, M^{me} de *Larnage*, mes jolies écolières, et jusqu'à la

piquante *Zulietta*, que mon cœur ne peut oublier. Je me vis entouré d'un serrail de houris, de mes anciennes connoissances, pour qui le goût le plus vif ne m'étoit pas un sentiment nouveau. Mon sang s'allume et pétille, la tête me tourne malgré mes cheveux déjà grisonnans, et voilà le grave citoyen de Geneve, voilà l'austere *Jean Jacques*, à près de quarante-cinq ans, redevenu tout-à-coup le berger extravagant. L'ivresse dont je fus saisi, quoique si prompte et si folle, fut si durable et si forte, qu'il n'a pas moins fallu, pour m'en guérir, que la crise imprévue et terrible des malheurs où elle m'a précipité.

Cette ivresse, à quelque point qu'elle fût portée, n'alla pourtant pas jusqu'à me faire oublier mon âge et ma situation, jusqu'à me flatter de pouvoir inspirer de l'amour encore, jusqu'à tenter de communiquer enfin ce feu dévorant, mais stérile, dont depuis mon enfance je sentois en vain consumer mon cœur. Je ne l'espérai point, je ne le desirai pas même. Je savois que le temps d'aimer étoit passé; je sentois

trop le ridicule des galans surannés pour y tomber , et je n'étois pas homme à devenir avantageux et confiant sur mon déclin , après l'avoir été si peu durant mes belles années. D'ailleurs , ami de la paix , j'aurois craint les orages domestiques ; et j'aurois trop sincèrement ma *Thérese* pour l'exposer au chagrin de me voir porter à d'autres des sentimens plus vifs que ceux qu'elle m'inspiroit.

Que fis-je en cette occasion ? Déjà mon lecteur l'a deviné , pour peu qu'il m'ait suivi jusqu'ici. L'impossibilité d'atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères , et , ne voyant rien d'existant qui fût digne de mon délire , je le nourris dans un monde idéal , que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d'êtres selon mon cœur. Jamais cette ressource ne vint plus à propos et ne se trouva si féconde. Dans mes continuelles extases je m'enivrois à torrens des plus délicieux sentimens qui jamais soient entrés dans un cœur d'homme. Oubliant tout - à - fait la race humaine , je me fis des sociétés de créatures parfaites , aussi célestes par leurs

vertus que par leurs beautés, d'amis sûrs ; tendres, fideles , tels que je n'en trouvai jamais ici bas. Je pris un tel goût à planer ainsi dans l'empyrée , au milieu des objets charmans dont je m'étois entouré , que j'y passois les heures , les jours , sans compter ; et , perdant le souvenir de toute autre chose , à peine avois - je mangé un morceau à la hâte , que je brûlois de m'échapper pour courir retrouver mes bosquets. Quand , prêt à partir pour le monde enchanté , je voyois arriver de malheureux mortels , qui venoient me retenir sur la terre , je ne pouvois modérer ni cacher mon dépit ; et n'étant plus maître de moi , je leur faisois un accueil si brusque , qu'il pouvoit porter le nom de brutal. Cela ne fit qu'augmenter ma réputation de misanthropie , par tout ce qui m'en eût acquis une bien contraire , si l'on eût mieux lu dans mon cœur.

Au fort de ma plus grande exaltation , je fus retiré tout d'un coup par le cordon comme un cerf-volant , et remis à ma place par la nature à l'aide d'une attaque assez vive de mon mal. J'employai le seul remede
qui

qui m'eût soulagé, savoir, les bougies ; et cela fit treve à mes angéliques amours ; car, outre qu'on n'est guere amoureux quand on souffre, mon imagination, qui s'anime à la campagne et sous les arbres, languit et meurt dans la chambre et sous les solives d'un plancher. J'ai souvent regretté qu'il n'existât pas des Dryades ; c'eût infailliblement été parmi elles que j'aurois fixé mon attachement.

D'autres tracas domestiques vinrent en même temps augmenter mes chagrins. M^{me} le Vasseur, en me faisant les plus beaux complimens du monde, aliénoit de moi sa fille tant qu'elle pouvoit. Je reçus des lettres de mon ancien voisinage, qui m'apprirent que la bonne vieille avoit fait à mon insu plusieurs dettes au nom de *Thérese*, qui le savoit, et qui ne m'en avoit rien dit. Les dettes à payer me fâchoient beaucoup moins que le secret qu'on m'en avoit fait. Eh ! comment celle pour qui je n'eus jamais aucun secret pouvoit-elle en avoir pour moi ? Peut-on dissimuler quelque chose aux gens qu'on aime ? La coterie *holbachique*, qui ne me voyoit faire aucun voyage à Paris, com-

ménçoit à craindre tout de bon que je ne me plusse à la campagne, et que je ne fusse assez fou pour y demeurer. Là commencerent les tracasseries par lesquelles on cherchoit à me rappeler indirectement à la ville. *Diderot*, qui ne vouloit pas se montrer sitôt lui-même, commença par me détacher *Deleyre*, à qui j'avois procuré sa connoissance, lequel recevoit et me transmettoit les impressions que vouloit lui donner *Diderot*, sans que lui *Deleyre* en vit le vrai but.

Tout sembloit concourir à me tirer de ma douce et folle rêverie. Je n'étois pas guéri de mon attaque quand je reçus un exemplaire du poëme sur la ruine de *Lisbonne*, que je supposai m'être envoyé par l'auteur. Cela me mit dans l'obligation de lui écrire, et de lui parler de sa piece. Je le fis par une lettre qui a été imprimée longtemps après sans mon aveu, comme il sera dit ci-après.

Frappé de voir ce pauvre homme, accablé, pour ainsi dire, de prospérités et de gloire, déclamer toutefois amèrement contre les miseres de cette vie et trouver tou-

jours que tout étoit mal, je formai l'insensé projet de le faire rentrer en lui-même, et de lui prouver que tout étoit bien. *Voltaire*, en paroissant toujours croire en Dieu, n'a réellement jamais cru qu'au Diable, puisque son dieu prétendu n'est qu'un être mal-faisant qui, selon lui, ne prend plaisir qu'à nuire. L'absurdité de cette doctrine, qui saute aux yeux, est sur-tout révoltante dans un homme comblé de biens de toute es-pece, qui, du sein du bonheur, cherche à désespérer ses semblables par l'image affreuse et cruelle de toutes les calamités dont il est exempt. Autorisé plus que lui à compter et peser les maux de la vie humaine, j'en fis l'équitable examen, et je lui prouvai que de tous ces maux il n'y en avoit pas un dont la providence ne fût disculpée, et qui n'eût sa source dans l'abus que l'homme a fait de ses facultés, plus que dans la nature elle-même. Je le traitai dans cette lettre avec tous les égards, toute la considération, tout le ménagement, et je puis dire avec tout le respect possibles. Cependant, lui connoissant un amour-propre extrêmement irritable, je ne lui envoyai pas

cette lettre à lui-même, mais au docteur *Tronchin* son médecin et son ami, avec plein pouvoir de la donner ou supprimer selon qu'il le trouveroit le plus convenable. *Tronchin* donna la lettre. *Voltaire* me répondit en peu de lignes, qu'étant malade et garde-malade lui-même, il remettoit à un autre temps sa réponse, et ne dit pas un mot sur la question. *Tronchin*, en m'envoyant cette lettre, en joignit une où il marquoit peu d'estime pour celui qui la lui avoit remise.

Je n'ai jamais publié ni même montré ces deux lettres, n'aimant point à faire parade de ces sortes de petits triomphes; mais elles sont en originaux dans mes recueils, liasse A, n°. 20 et 21. Depuis lois, *Voltaire* a publié cette réponse qu'il m'avoit promise, mais qu'il ne m'a pas envoyée. Elle n'est autre que le roman de *Candide*, dont je ne puis parler parceque je ne l'ai pas lu.

Toutes ces distractions m'auroient dû guérir radicalement de mes fantasques amours, et c'étoit peut-être un moyen que le ciel m'offroit d'en prévenir les suites funestes : mais ma mauvaise étoile fut la plus

forte, et à peine recommençai-je à sortir, que mon cœur, ma tête et mes pieds reprirent les mêmes routes. Je dis les mêmes, à certains égards; car mes idées, un peu moins exaltées, restèrent cette fois sur la terre, mais avec un choix si exquis de tout ce qui pouvoit s'y trouver d'aimable en tout genre, que cette élite n'étoit guere moins chimérique que le monde imaginaire que j'avois abandonné.

Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je m'en plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avois toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parceque si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caracteres analogues, mais différens; de deux figures, non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animoient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une brune et l'autre blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre foible, mais d'une si touchante foiblesse, que la vertu sembloit y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fût la tendre

amie, et même quelque chose de plus; mais je n'admis ni rivalité, ni querelles, ni jalousie, parceque tout sentiment pénible me coûte à imaginer, et que je ne voulois terminer ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Épris de mes deux charmans modèles, je m'identifiois avec l'amant et l'ami autant qu'il m'étoit possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentoís.

Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages. Mais je ne trouvai point de bocage assez frais, point de paysage assez touchant à mon gré. Les vallées de la Thessalie m'auroient pu contenter, si je les avois vues; mais mon imagination, fatiguée à inventer, vouloit quelque lieu réel qui pût lui servir de point d'appui, et me faire illusion sur la réalité des habitans que j'y voulois mettre. Je songeai long-temps aux isles Borromées, dont l'aspect délicieux m'avoit transporté; mais j'y trouvai trop d'ornement et d'art pour mes personnages. Il me falloît cependant

un lac , et je finis par choisir celui autour duquel mon cœur n'a jamais cessé d'errer. Je me fixai sur la partie des bords de ce lac à laquelle depuis long-temps mes vœux ont placé ma résidence dans le bonheur imaginaire auquel le sort m'a borné. Le lieu natal de ma pauvre maman avoit encore pour moi un attrait de prédilection. Le contraste des positions, la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur , élève l'ame, acheverent de me déterminer, et j'établis à Vevey mes jeunes pupiles. Voilà tout ce que j'imaginai du premier bond; le resten'y fut ajouté que dans la suite.

Je me bornai long-temps à un plan si vague , parcequ'il suffisoit pour remplir mon imagination d'objets agréables , et mon cœur de sentimens dont il aime à se nourrir. Ces fictions, à force de revenir, prirent enfin plus de consistance, et se fixèrent dans mon cerveau sous une forme déterminée. Ce fut alors que la fantaisie me prit d'exprimer sur le papier quelques unes des situations qu'elles m'offroient, et, rap-

pelant tout ce que j'avois senti dans ma jeunesse, de donner ainsi l'essor en quelque sorte au desir d'aimer, que je n'avois pu satisfaire, et dont je me sentoís dévoré.

Je jetai d'abord sur le papier quelques lettres éparses, sans suite et sans liaison; et lorsque je m'avisai de les vouloir coudre j'y fus souvent fort embarrassé. Ce qu'il y a de peu croyable et de très vrai, est que les deux premières parties ont été écrites presque en entier de cette manière, sans que j'eusse aucun plan bien formé, et même sans prévoir qu'un jour je serois tenté d'en faire un ouvrage en règle. Aussi voit-on que ces deux parties, formées après coup de matériaux qui n'ont pas été taillés pour la place qu'ils occupent, sont pleines d'un remplissage verbeux, qu'on ne trouve pas dans les autres.

Au plus fort de mes rêveries, j'eus une visite de M^{me} d'*Houdetot*, la première qu'elle m'eût faite en sa vie, mais qui malheureusement ne fut pas la dernière, comme on verra ci-après. La comtesse d'*Houdetot* étoit fille de feu M. de *Blainville*, fermier-général, sœur de M. d'*Epinay* et de MM. de

Lamoignon et de la *B.*, qui depuis ont été tous deux introducteurs des ambassadeurs. J'ai parlé de la connoissance que je fis avec elle étant fille. Depuis son mariage je ne la vis qu'aux fêtes de la *Chevrette*, chez M^{me} d'*Epinay* sa belle-sœur. Ayant souvent passé plusieurs jours avec elle, tant à la *Chevrette* qu'à *Epinay*, non seulement je la trouvai toujours très aimable, mais je crus lui voir aussi pour moi de la bienveillance. Elle aimoit assez à se promener avec moi; nous étions marcheurs l'un et l'autre, et l'entretien ne tarissoit pas entre nous. Cependant je n'allai jamais la voir à Paris, quoiqu'elle m'en eût prié et même sollicité plusieurs fois. Ses liaisons avec M. de *S.-Lambert*, avec qui je commençois d'en avoir, me la rendirent encore plus intéressante; et c'étoit pour m'apporter des nouvelles de cet ami, qui pour lors étoit, je crois, à *Mahon*, qu'elle vint me voir à l'*Hermitage*.

Cette visite eut un peu l'air d'un début de roman. Elle s'égara dans la route; son cocher, quittant le chemin qui tournoit, voulut traverser en droiture du moulin de *Clairvaux* à l'*Hermitage*; son carrosse s'em-

bourba dans le fond du vallon : elle voulut descendre et faire le reste du trajet à pied. Sa mignonne chaussure fut bientôt percée ; elle enfonçoit dans la crotte ; ses gens eurent toutes les peines du monde à la dégager, et enfin elle arriva à l'Hermitage en bottes, et perçant l'air d'éclats de rire, auxquels je mêlai les miens en la voyant arriver. Il fallut changer de tout ; *Thérèse* y pourvut, et je l'engageai d'oublier la dignité, pour faire une collation rustique, dont elle se trouva fort bien. Il étoit tard, elle resta peu ; mais l'entrevue fut si gaie, qu'elle y prit goût, et parut disposée à revenir. Elle n'exécuta pourtant ce projet que l'année suivante ; mais, hélas ! ce retard ne me garantit de rien.

Je passai l'automne à une occupation dont on ne se douteroit pas, à la garde du fruit de M. d'*Epinay*. L'Hermitage étoit le réservoir des eaux du parc de la *Chevrette* : il y avoit un jardin clos de murs, et garni d'espaliers et d'autres arbres, qui donnoient plus de fruits à M. d'*Epinay* que son potager de la *Chevrette*, quoiqu'on lui en volât les trois quarts. Pour n'être pas un hôte

absolument inutile, je me chargeai de la direction du jardin et de l'inspection du jardinier. Tout alla bien jusqu'au temps des fruits; mais, à mesure qu'ils mûrissoient, je les voyois disparoître sans savoir ce qu'ils étoient devenus. Le jardinier m'assura que c'étoient les loirs qui mangeoient tout. Je fis la guerre aux loirs, j'en détruisis beaucoup, et le fruit n'en disparoissoit pas moins. Je guettai si bien, qu'enfin je trouvai que le jardinier lui-même étoit le grand loir. Il logeoit à Montmorency, d'où il venoit les nuits avec sa femme et ses enfans enlever les dépôts de fruits qu'il avoit faits pendant la journée, et qu'il faisoit vendre à la halle à Paris aussi publiquement que s'il eût eu un jardin à lui. Ce misérable, que je comblois de bienfaits, dont *Thérese* habilloit les enfans, et dont je nourrissois presque le pere qui étoit mendiant, nous dévalisoit aussi aisément qu'effrontément, aucun des trois n'étant assez vigilant pour y mettre ordre; et dans une seule nuit il parvint à vuidier ma cave, où je ne trouvai rien le lendemain. Tant qu'il ne parut s'adresser qu'à moi j'endurai tout; mais vou-

lant rendre compte du fruit , je fus obligé d'en dénoncer le voleur. M^{me} d'*Epinay* me pria de le payer, de le mettre dehors, et d'en chercher un autre; ce que je fis. Comme ce grand coquin rodoit toutes les nuits autour de l'Hermitage, armé d'un gros bâton ferré qui avoit l'air d'une massue, et suivi d'autres vauriens de son espece, pour rassurer les gouverneuses que cet homme effrayoit terriblement, je fis coucher son successeur toutes les nuits à l'Hermitage; et cela ne les tranquillisant pas encore, je fis demander à M^{me} d'*Epinay* un fusil que je tins dans la chambre du jardinier, avec charge à lui de ne s'en servir qu'au besoin, si l'on tentoit de forcer la porte ou d'escalader le jardin, et de ne tirer qu'à poudre, uniquement pour effrayer les voleurs. C'étoit assurément la moindre précaution que pût prendre pour la sûreté commune un homme incommodé, ayant à passer l'hiver au milieu des bois, seul avec deux femmes timides. Enfin je fis l'acquisition d'un petit chien pour servir de sentinelle. *Deleyre* m'étant venu voir dans ce temps-là, je lui contai mon cas, et ris avec lui de mon appareil

militaire. De retour à Paris il en voulut amuser *Diderot* à son tour; et voilà comment la coterie *holbachique* apprit que je voulois tout de bon passer l'hiver à l'Hermitage. Cette constance, qu'ils n'avoient pu se figurer, les désorienta; et en attendant qu'ils imaginassent quelque autre tracasserie pour me rendre mon séjour déplaisant; ils me détachèrent par *Diderot* le même *Deleyre* qui d'abord ayant trouvé mes précautions toutes simples, finit par les trouver inconséquentes à mes principes et pis que ridicules, dans des lettres où il m'accabloit de plaisanteries ameres; et assez piquantes pour m'offenser, si mon humeur eût été tournée de ce côté-là. Mais alors saturé de sentimens affectueux et tendres, et n'étant susceptible d'aucun autre, je ne voyois dans ses aigres sarcasmes que le mot pour rire, et ne le trouvois que folâtre où tout autre l'eût trouvé extravagant.

A force de vigilance et de soins je parvins si bien à garder le jardin, que quoique la récolte du fruit eût presque manqué cette année, le produit fut triple de celui des années précédentes: et il est vrai que je ne

m'épargnois point pour le préserver, jusqu'à escorter les envois que je faisois à la *Chevrette* et à *Epinay*, jusqu'à porte dres paniers moi-même; et je me souviens que nous en portâmes un si lourd, la tante et moi, que, prêts à succomber sous le faix, nous fîmes contraints de nous reposer de dix en dix pas, et n'arrivâmes que tout en nage.

Quand la mauvaise saison commença de me renfermer au logis, je voulus reprendre mes occupations casanieres; il ne me fut pas possible. Je ne voyois par-tout que les deux charmantes amies, que leur ami, leurs entours, le pays qu'elles habitoient, qu'objets créés ou embellis pour elles par mon imagination. Je n'étois plus un moment à moi-même, le délire ne me quittoit plus. Après beaucoup d'efforts inutiles pour écarter de moi toutes ces fictions, je fus enfin tout-à-fait séduit par elles, et je ne m'occupai plus qu'à tâcher d'y mettre quelque ordre et quelque suite pour en faire une espece de roman.

Mon grand embarras étoit la honte de me démentir ainsi moi-même si nettement et si hautement. Après les principes sévères

que je venois d'établir avec tant de fracas, après les maximes austeres que j'avois si fortement prêchées, après tant d'invectives mordantes contre les livres efféminés qui respiroient l'amour et la mollesse, pouvoit-on rien imaginer de plus inattendu, de plus choquant, que de me voir tout d'un coup m'inscrire de ma propre main parmi les auteurs de ces livres que j'avois si durement censurés? Je sentoie cette inconséquence dans toute sa force, je me la reprochois, j'en rougissois, je m'en dépitais : mais tout cela ne pût suffire pour me ramener à la raison. Subjugué complètement, il fallut me soumettre à tout risque, et me résoudre à braver le qu'en dira-t-on ; sauf à délibérer dans la suite si je me résoudrois à montrer mon ouvrage ou non, car je ne supposois pas encore que j'en vinsse à le publier.

Ce parti pris, je me jette à plein collier dans mes rêveries, et, à force de les tourner et retourner dans ma tête, j'en forme enfin l'espece de plan dont on a vu l'exécution. C'étoit assurément le meilleur parti qui se pût tirer de mes folies : l'amour du

bien , qui n'est jamais sorti de mon cœur , les tourna vers des objets utiles , et dont la morale eût pu faire son profit. Mes tableaux voluptueux auroient perdu toutes leurs graces si le doux coloris de l'innocence y eût manqué. Une fille foible est un objet de pitié , que l'amour peut rendre intéressant , et qui souvent n'est pas moins aimable. Mais qui peut supporter sans indignation le spectacle des mœurs à la mode ? et qu'y a-t-il de plus révoltant que l'orgueil d'une femme infidèle , qui , foulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs , prétend que son mari soit pénétré de reconnoissance de la grace qu'elle lui accorda de vouloir bien ne pas se laisser prendre sur le fait ? Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature , et leurs leçons ne sont pas assez près de nous. Mais qu'une jeune personne , née avec un cœur aussi tendre qu'honnête , se laisse vaincre à l'amour étant fille , et retrouve étant femme des forces pour le vaincre à son tour et redevenir vertueuse : quiconque vous dira que ce tableau dans sa totalité est scandaleux et n'est pas utile , est un menteur et un hypocrite ; ne l'écoutez pas.

Outre

Outre cet objet de mœurs et d'honnêteté conjugale , qui tient radicalement à tout l'ordre social , je m'en fis un plus secret de concorde et de paix publique ; objet plus grand , plus important peut-être en lui-même , et du moins pour le moment où l'on se trouvoit. L'orage excité par l'*Encyclopédie* , loin de se calmer , étoit alors dans sa plus grande force. Les deux partis , déchaînés l'un contre l'autre avec la dernière fureur , ressembloient plutôt à des loups enragés , acharnés à s'entre-déchirer , qu'à des chrétiens et des philosophes qui veulent réciproquement s'éclairer , se convaincre , et se ramener dans la voie de la vérité. Il ne manquoit peut-être à l'un et à l'autre que des chefs remuans qui eussent du crédit , pour dégénérer en guerre civile : et Dieu sait ce qu'eût produit une guerre civile de religion , où l'intolérance la plus cruelle étoit au fond la même des deux côtés. Ennemi né de tout esprit de parti , j'avois dit franchement aux uns et aux autres des vérités dures qu'ils n'avoient pas écoutées. Je m'avisai d'un autre expédient , qui dans ma simplicité me parut admirable ;

c'étoit d'adoucir leur haine réciproque en détruisant leurs préjugés, et de montrer à chaque parti le mérite et la vertu dans l'autre, dignes de l'estime publique et du respect de tous les mortels. Ce projet peu sensé, qui supposoit de la bonne foi dans les hommes, et par lequel je tombois dans le défaut que je reprochois à l'abbé de *S.-Pierre*, eut le succès qu'il devoit avoir; il ne rapprocha point les partis, et ne les réunit que pour m'accabler. En attendant que l'expérience m'eût fait sentir ma folie, je m'y livrai, j'ose le dire, avec un zèle digne du motif qui me l'inspiroit, et je dessinai les deux caracteres de *Wolmar* et de *Julie* dans un ravissement qui me faisoit espérer de les rendre aimables tous les deux, et, qui plus est, l'un par l'autre.

Content d'avoir grossièrement esquissé mon plan, je revins aux situations de détail que j'avois tracées; et de l'arrangement que je leur donnai résulterent les deux premières parties de la *Julie*, que je fis et mis au net durant cet hiver avec un plaisir inexprimable, employant pour cela le plus beau papier doré, de la poudre d'azur et d'argent pour sécher l'écriture, de la nom-

pareille bleue pour coudre mes cahiers, enfin ne trouvant rien d'assez galant, rien d'assez mignon pour les charmantes filles dont je raffolois comme un autre Pigmalion. Tous les soirs au coin de mon feu je lisois et relisois ces deux parties aux gouverneuses. La fille, sans rien dire, sanglottoit avec moi d'attendrissement; la mere, qui, ne trouvant point là de complimens, n'y comprenoit rien, restoit tranquille, et se contentoit, dans les momens de silence, de me répéter toujours : *Monsieur, cela est bien beau.*

Mad. d'*Epinay*, inquiète de me savoir seul en hiver au milieu des bois, dans une maison isolée, envoyoit très souvent savoir de mes nouvelles. Jamais je n'eus de si vrais témoignages de son amitié pour moi, et jamais la mienne n'y répondit plus vivement. J'aurois tort de ne pas spécifier parmi ces témoignages qu'elle m'envoya son portrait, et qu'elle me demanda des instructions pour avoir le mien, peint par *Latour*, et qui avoit été exposé au salon. Je ne dois pas non plus omettre une autre de ses attentions, qui paroitra risible, mais

qui fait trait à l'histoire de mon caractère par l'impression qu'elle fit sur moi. Un jour qu'il geloit très fort, en ouvrant un paquet qu'elle m'envoyoit de plusieurs commissions dont elle s'étoit chargée, j'y trouvai un petit jupon de dessous, de flanelle d'Angleterre, qu'elle me marquoit avoir porté, et dont elle vouloit que je me fisse un gilet. Le tour de son billet étoit charmant, plein de caresses et de naïveté. Ce soin, plus qu'amical, me parut si tendre, comme si elle se fût dépourvue pour me vêtir, que, dans mon émotion, je baisai vingt fois en pleurant le billet et le jupon. *Thérèse* me croyoit devenu fou. Il est singulier que, de toutes les marques d'amitié que M^{me} d'Épinay, m'a prodiguées, aucune ne m'a jamais touché comme celle-là, et que, même depuis notre rupture, je n'y ai jamais repensé sans attendrissement. J'ai long-temps conservé son petit billet; et je l'aurois encore s'il n'eût eu le sort de mes autres lettres du même temps.

Quoique mes rétentions me laissassent alors peu de relâche en hiver, et qu'une partie de celui-ci je fusse réduit à l'usage

des sondes, ce fut pourtant, à tout prendre, la saison que, depuis ma demeurée en France, j'ai passée avec le plus de douceur et de tranquillité. Durant quatre ou cinq mois que le mauvais temps me tint davantage à l'abri des survenans, je savourai plus que je n'ai fait avant et depuis cette vie indépendante, égale et simple, dont la jouissance ne faisoit pour moi qu'augmenter le prix, sans autre compagnie que celle des deux gouverneuses en réalité, et celle des deux cousines en idée. C'est alors surtout que je me félicitois chaque jour davantage du parti que j'avois eu le bon sens de prendre, sans égard aux clameurs de mes amis, fâchés de me voir affranchi de leur tyrannie; et quand j'appris l'attentat d'un forcené, quand *Deleyre* et *M^{me} d'Épinay* me parloient dans leurs lettres du trouble et de l'agitation qui régnoient dans Paris, combien je remerciai le ciel de m'avoir éloigné de ces spectacles d'horreurs et de crimes, qui n'eussent fait que nourrir, qu'aggraver l'humeur bilieuse que l'aspect des désordres publics m'avoit donnée; tandis que, ne voyant plus autour de ma retraite que

des objets rians et doux , mon cœur ne se livroit qu'à des sentimens aimables. Je note ici avec complaisance le cours des derniers momens paisibles qui m'ont été laissés. Le printemps qui suivit cet hiver si calme vit éclore le germe des malheurs qui me restent à décrire , et dans le tissu desquels on ne verra plus d'intervalle semblable où j'aie eu le loisir de respirer.

Je crois pourtant me rappeler que durant cet intervalle de paix , et jusqu'au fond de ma solitude , je ne restai pas tout-à-fait tranquille de la part des *holbachiques*. *Diderot* me suscita quelque tracasserie ; et je suis fort trompé si ce n'est durant cet hiver qu'é parut le *Fils naturel* , dont j'aurai bientôt à parler. Outre que , par des causes qu'on saura dans la suite , il m'est resté peu de monumens sûrs de cette époque , ceux même qu'on m'a laissés sont très peu précis quant aux dates. *Diderot* ne datoit jamais ses lettres. *M^{me} d'Épinay* , *M^{me} d'Houdetot* ne datoient guere les leurs que du jour de la semaine , et *Deleyre* faisoit comme elles le plus souvent. Quand j'ai voulu ranger ces lettres dans leur ordre , il a fallu sup-

pléer en tâtonnant des dates incertaines, sur lesquelles je ne puis compter. Ainsi, ne pouvant fixer avec certitude le commencement de ces brouilleries, j'aime mieux rapporter ci-après dans un seul article tout ce que je m'en puis rappeler.

Le retour du printemps avoit redoublé mon tendre délire, et, dans mes érotiques transports, j'avois composé pour les dernières parties de la *Julie* plusieurs lettres qui se sentent du ravissement dans lequel je les écrivis. Je puis citer entre autres celle de l'Elysée, et de la promenade sur le lac, qui, si je m'en souviens bien, sont à la fin de la quatrième partie. Quiconque, en lisant ces deux lettres, ne sent pas amollir et fondre son cœur dans l'attendrissement qui me les dicta, doit fermer le livre; il n'est pas fait pour juger des choses de sentiment.

Précisément dans le même temps j'eus de M^{me} d'*Houdetot* une seconde visite imprévue. En l'absence de son mari qui étoit capitaine de gendarmerie, et de son amant qui servoit aussi, elle étoit venue à Eau-bonne, au milieu de la vallée de Montmorency, où elle avoit loué une assez jolie

maison. Ce fut de là qu'elle vint faire à l'Hermitage une nouvelle excursion. A ce voyage elle étoit à cheval et en homme. Quoique je n'aime guere ces sortes de mascarades , je fus pris à l'air romanesque de celle-là , et pour cette fois ce fut de l'amour. Comme il fut le premier et l'unique en toute ma vie , et que ses suites le rendront à jamais mémorable et terrible à mon souvenir , qu'il me soit permis d'entrer dans quelque détail sur cet article.

M^{me} la comtesse d'*Houdetot* approchoit de la trentaine et n'étoit point belle , son visage étoit marqué de petite-vérole , son teint manquoit de finesse , elle avoit la vue basse et les yeux un peu ronds ; mais elle avoit l'air jeune avec tout cela , et sa physionomie , à la fois vive et douce , étoit caressante ; elle avoit une forêt de grands cheveux noirs , naturellement bouclés , qui lui tomboient au jarret ; sa taille étoit mignonne , et elle mettoit dans tous ses mouvemens de la gaucherie et de la grace tout à-la-fois. Elle avoit l'esprit très naturel et très agréable ; la gaieté , l'étourderie et la naïveté s'y marioient heureusement elle

abondoit en saillies charmantes, qu'elle ne recherchoit point et qui partoient quelquefois malgré elle. Elle avoit plusieurs talens agréables, jouoit du clavecin, dansoit bien, faisoit d'assez jolis vers. Pour son caractere, il étoit angélique; la douceur d'ame en faisoit le fonds; mais hors la prudence et la force il rassembloit toutes les vertus. Elle étoit sur-tout d'une telle sùreté dans le commerce, d'une telle fidélité dans la société, que ses ennemis mêmes n'avoient pas besoin de se cacher d'elle. J'entends par ses ennemis, ceux ou plutôt celles qui la haïssoient; car pour elle, elle n'avoit pas un cœur qui pût haïr; et je crois que cette conformité contribua beaucoup à me passionner pour elle. Dans les confidences de la plus intime amitié, je ne lui ai jamais ouï parler mal des absens, pas même de sa belle-sœur. Elle ne pouvoit ni déguiser ce qu'elle pensoit à personne, ni même contraindre aucun de ses sentimens; et je suis persuadé qu'elle parloit de son amant à son mari même, comme elle en parloit à ses amis, à ses connoissances et à tout le monde indifféremment. Enfin ce qui prouve sans ré-

plique la pureté et la sincérité de son excellent naturel, c'est qu'étant sujette aux plus énormes distractions et aux plus risibles étourderies, il lui en échappoit souvent de très imprudentes pour elle-même, mais jamais d'offensantes pour qui que ce fût.

On l'avoit mariée très jeune et malgré elle au comte d'*Houdetot*, homme de condition, bon militaire, mais joueur, chicaneur, très peu aimable, et qu'elle n'a jamais aimé. Elle trouva dans M. de *S.-Lambert* tous les mérites de son mari, avec des qualités plus agréables, de l'esprit, des vertus, des talens. S'il faut pardonner quelque chose aux mœurs du siècle, c'est sans doute un attachement que sa durée épure, que ses effets honorent, et qui ne s'est cimenté que par une estime réciproque.

C'étoit un peu par goût, à ce que j'ai pu croire, mais beaucoup pour complaire à *S.-Lambert*, qu'elle venoit me voir. Il l'y avoit exhortée; et il avoit raison de croire que l'amitié qui commençoit à s'établir entre nous rendoit cette société agréable à tous les trois. Elle savoit que j'étois in-

struit de leurs liaisons , et, pouvant me parler de lui sans gêne, il étoit naturel qu'elle se plût avec moi. Elle vint ; je la vis. J'étois ivre d'amour sans objet ; cette ivresse fascina mes yeux, cet objet se fixa sur elle ; je vis ma *Julie* en M^{me} d'*Houdetot* et bientôt je ne vis plus que M^{me} d'*Houdetot*, mais revêtue de toutes les perfections dont je venois d'orner l'idole de mon cœur. Pour m'achever, elle me parla de *S.-Lambert* en amante passionnée. Force contagiense de l'amour ! en l'écoutant, en me sentant auprès d'elle, j'étois saisi d'un frémissement délicieux, que je n'avois éprouvé jamais auprès de personne. Elle parloit et je me sentois ému ; je croyois ne faire que m'intéresser à ses sentimens, quand j'en prenois des semblables ; j'avalois à longs traits la coupe empoisonnée, dont je ne sentois encore que la douceur. Enfin, sans que je m'en apperçusse et sans qu'elle s'en apperçût, elle m'inspira pour elle-même tout ce qu'elle exprimoit pour son amant. Hélas ! ce fut bien tard, ce fut bien cruellement brûler d'une passion non moins vive que malheureuse, pour une femme dont le cœur étoit plein d'un autre amour !

Malgré les mouvemens extraordinaires que j'avois éprouvés auprès d'elle , je ne m'apperçus pas d'abord de ce qui m'étoit arrivé : ce ne fut qu'après son départ que , voulant penser à *Julie* , je fus frappé de ne pouvoir plus penser qu'à M^{me} d'*Houdetot*. Alors mes yeux se décillèrent ; je sentis mon malheur , j'en gémis , mais je n'en prévis pas les suites.

J'hésitai long-temps sur la maniere dont je me conduirois avec elle ; comme si l'amour véritable laissoit assez de raison pour suivre des délibérations ! Je n'étois pas déterminé quand elle revint me prendre au dépourvu. Pour lors j'étois instruit. La honte , compagne du mal , me rendit muet , tremblant devant elle ; je n'osois ouvrir la bouche ni lever les yeux ; j'étois dans un trouble inexprimable , qu'il étoit impossible qu'elle ne vît pas. Je pris le parti de le lui avouer , et de lui en laisser deviner la cause : c'étoit la lui dire assez clairement.

Si j'eusse été jeune et aimable , et que dans la suite M^{me} d'*Houdetot* eût été foible , je blâmerois ici sa conduite : mais tout cela n'étoit pas ; je ne puis que l'applaudir et

l'admirer. Le parti qu'elle prit étoit également celui de la générosité et de la prudence. Elle ne pouvoit s'éloigner brusquement de moi sans en dire la cause à *S.-Lambert*, qui l'avoit lui-même engagée à me voir ; c'étoit exposer deux amis à une rupture, et peut-être à un éclat qu'elle vouloit éviter. Elle avoit pour moi de l'estime et de la bienveillance. Elle eut pitié de ma folie ; sans la flatter elle la plaignit et tâcha de m'en guérir. Elle étoit bien aise de conserver à son amant, et à elle-même un ami dont elle faisoit cas : elle ne me parloit de rien avec plus de plaisir que de l'intime et douce société que nous pourrions former entre nous trois quand je serois devenu raisonnable ; elle ne se bornoit pas toujours à ces exhortations amicales, et ne m'épargnoit pas au besoin les reproches plus durs que j'avois bien mérités.

Je me les épargnois encore moins moi-même. Sitôt que je fus seul, je revins à moi ; j'étois plus calme après avoir parlé : l'amour connu de celle qui l'inspire en devient plus supportable. La force avec laquelle je me reprochois le mien m'en

eût dû guérir, si la chose eût été possible. Quels puissans motifs n'appelai-je point à mon aide pour l'étouffer ! mes mœurs, mes sentimens, mes principes, la honte, l'infidélité, le crime, l'abus d'un dépôt confié par l'amitié, le ridicule enfin de brûler à mon âge de la passion la plus extravagante pour un objet dont le cœur préoccupé ne pouvoit ni me rendre aucun retour ni me laisser aucun espoir ; passion de plus, qui, loin d'avoir rien à gagner par la constance, devenoit moins souffrable de jour en jour.

Qui croiroit que cette dernière considération, qui devoit ajouter du poids à toutes les autres, fut celle qui les éluda ? Quel scrupule, pensai-je, puis-je me faire d'une folie nuisible à moi seul ? Suis-je donc un jeune cavalier fort à craindre pour M^{me} d'*Houdetot* ? Ne diroit-on pas, à mes présomptueux remords, que ma galanterie, mon air, ma parure, vont la séduire ? Eh ! pauvre *Jean-Jacques*, aime à ton aise, en sûreté de conscience, et ne crains pas que tes soupirs nuisent à *S. Lambert*.

On a vu que jamais je ne fus avantageux, même dans ma jeunesse. Cette façon de penser étoit dans mon tour d'esprit, elle flattoit ma passion : c'en fut assez pour m'y livrer sans réserve, et rire même de l'impertinent scrupule que je croyois m'être fait par vanité plus que par raison. Grande leçon pour les âmes honnêtes, que le vice n'attaque jamais à découvert, mais qu'il trouve le moyen de surprendre en se masquant toujours de quelque sophisme, et souvent de quelque vertu !

Coupable sans remords, je le fus bientôt sans mesure. Et de grace qu'on voie comment ma passion suivit la trace de mon naturel pour m'entraîner enfin dans l'abyme. D'abord elle prit un air humble pour me rassurer, et, pour me rendre entreprenant, elle poussa cette humilité jusqu'à la défiance. M^{me} d'Houdetot, sans cesser de me rappeler à mon devoir, à la raison, sans jamais flatter un moment ma folie, me traitoit au reste avec la plus grande douceur, et prit avec moi le ton de l'amitié la plus tendre. Cette amitié m'eût suffi, je le proteste, si je l'avois crüe sincère ;

mais la trouvant trop vive pour être vraie, n'allai-je pas me fourrer dans la tête que l'amour, désormais si peu convenable à mon âge, à mon maintien, m'avoit avili aux yeux de M^{me} d'*Houdetot* ; que cette jeune folle ne vouloit que se divertir de moi et de mes douceurs surannées ; qu'elle en avoit fait confidence à S.-*Lambert*, et que l'indignation de mon infidélité ayant fait entrer son amant dans ses vues, ils s'entendoient tous les deux pour achever de me faire tourner la tête et me persiffler ? Cette bêtise, qui m'avoit fait extravaguer à vingt-six ans auprès de M^{me} de *Larnage*, que je ne connoissois pas, m'eût été pardonnable à quarante-cinq, auprès de M^{me} d'*Houdetot*, si j'eusse ignoré qu'elle et son amant étoient trop honnêtes gens l'un et l'autre pour se faire un aussi barbare amusement.

M^{me} d'*Houdetot* continuoit à me faire des visites que je ne tardai pas à lui rendre. Elle aimoit à marcher ainsi que moi : nous faisons de longues promenades dans un pays enchanté. Content d'aimer et de l'oser dire, j'aurois été dans la plus douce situation,

situation , si mon extravagance n'en eût détruit tout le charme. Elle ne comprit rien d'abord à la sotte humeur avec laquelle je recevois ses caresses ; mais mon cœur, incapable de savoir jamais rien cacher de ce qui s'y passe , ne lui laissa pas long-temps ignorer mes soupçons. Elle en voulut rire ; cet expédient ne réussit pas ; des transports de rage en auroient été l'effet : elle changea de ton. Sa compatissante douceur fut invincible ; elle me fit des reproches qui me pénétrèrent ; elle me témoigna , sur mes injustes craintes , des inquiétudes dont j'abusai. J'exigeai des preuves qu'elle ne se moquoit pas de moi. Elle vit qu'il n'y avoit nul autre moyen de me rassurer. Je devins pressant ; le pas étoit délicat. Il est étonnant, il est unique peut-être qu'une femme , ayant pu venir jusqu'à marchander , s'en soit tiré à si bon compte. Elle ne me refusa rien de ce que la plus tendre amitié pouvoit accorder. Elle ne m'accorda rien qui pût la rendre infidèle , et j'eus l'humiliation de voir que l'embrasement dont ses légères faveurs allumoient mes sens n'en porta

jamais aux siens la moindre étincelle.

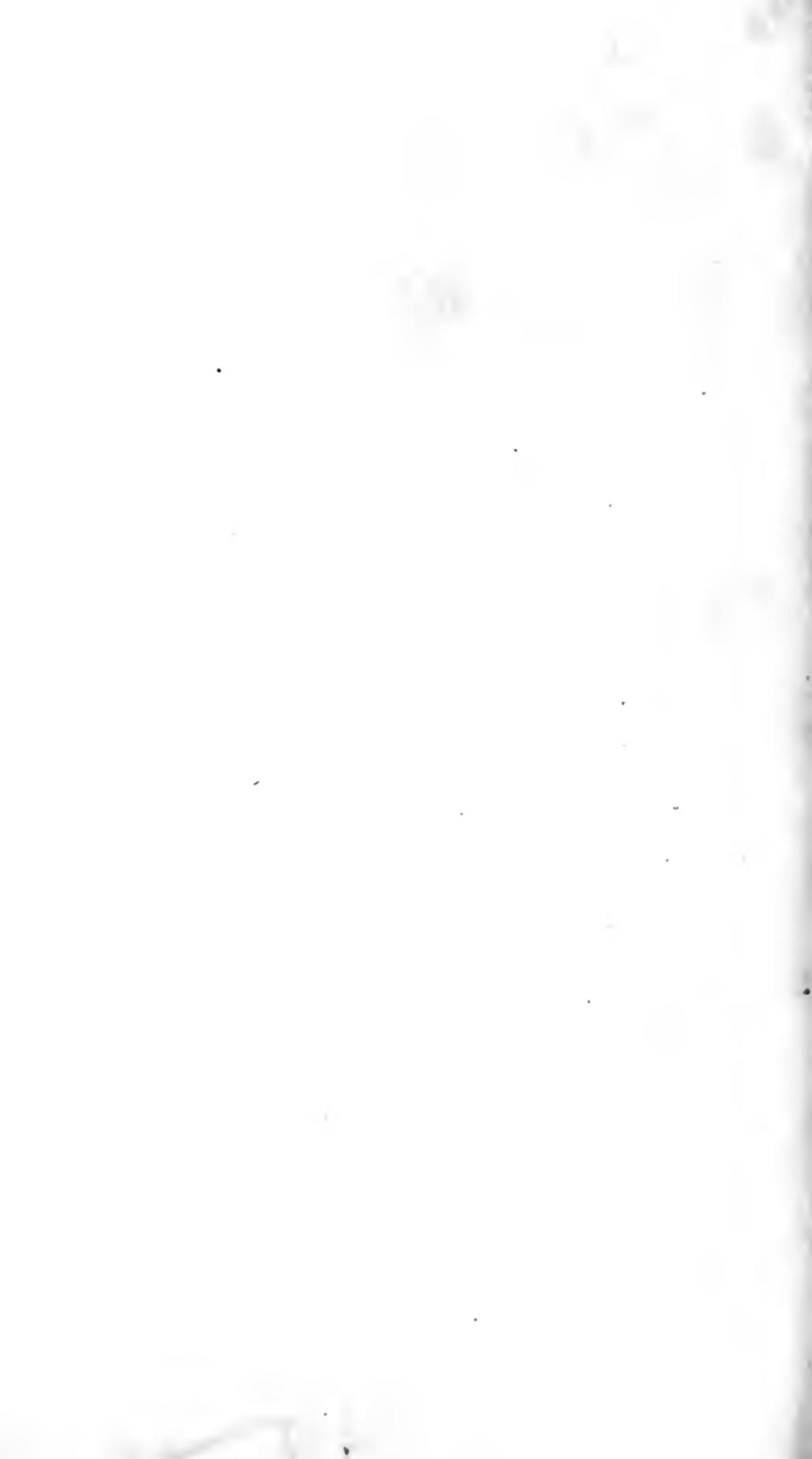
J'ai dit quelque part qu'il ne faut rien accorder aux sens quand on veut leur refuser quelque chose. Pour connoître combien cette maxime se trouva fausse avec M^{me} d'*Houdetot*, et combien elle eut raison de compter sur elle-même, il faudroit entrer dans les détails de nos longs et fréquens tête-à-tête, et les suivre dans toute leur vivacité durant quatre mois que nous passâmes ensemble dans une intimité presque sans exemple entre deux amis de différens sexes, qui se renferment dans les bornes dont nous ne sortimes jamais. Ah ! si j'avois tardé si long-temps à sentir le véritable amour, qu'alors mon cœur et mes sens lui payerent bien l'arrérage ! Et quels sont donc les transports qu'on doit éprouver auprès d'un objet aimé qui nous aime, si même un amour non partagé peut en inspirer de pareils !

Mais j'ai tort de dire un amour non partagé : le mien l'étoit en quelque sorte ; il étoit égal des deux côtés, quoiqu'il ne fût pas réciproque. Nous étions ivres d'amour l'un et l'autre, elle pour son amant,

moi pour elle ; nos soupirs , nos délicieuses larmes se confondoient. Tendres confidens l'un de l'autre , nos sentimens avoient tant de rapport , qu'il étoit impossible qu'ils ne se mêlassent pas en quelque chose ; et toutefois , au milieu de cette dangereuse ivresse , jamais elle ne s'est oubliée un moment ; et moi , je proteste , je jure , que si , quelquefois égaré par mes sens , j'ai tenté de la rendre infidèle , jamais je ne l'ai véritablement désiré. La véhémence de ma passion la contenoit par elle-même. Le devoir des privations avoit exalté mon ame. L'éclat de toutes les vertus ornoit à mes yeux l'idole de mon cœur ; en souiller la divine image eût été l'anéantir. J'aurois pu commettre le crime ; il a cent fois été commis dans mon cœur : mais avilir ma *Sophie* ! Ah ! cela se pouvoit-il jamais ? Non , non ; je le lui ai cent fois dit à elle-même , eussé-je été le maître de me satisfaire , sa propre volonté l'eût-elle mise à ma discrétion , hors quelques courts momens de délire , j'aurois refusé d'être heureux à ce prix. Je l'aimois trop pour vouloir la posséder.

Il y a près d'une lieue de l'Hermitage à Faubonne ; dans mes fréquens voyages il m'est arrivé quelquefois d'y coucher : un soir, après avoir soupé tête-à-tête, nous allâmes nous promener au jardin par un très beau clair de lune. Au fond de ce jardin étoit un assez grand taillis, par où nous fûmes chercher un joli bosquet, orné d'une cascade dont je lui avois donné l'idée, et qu'elle avoit fait exécuter. Souvenir immortel d'innocence et de jouissance ! Ce fut dans ce bosquet qu'assis avec elle sur un banc de gazon, sous un acacia tout chargé de fleurs, je trouvai, pour rendre les mouvemens de mon cœur, un langage vraiment digne d'eux. Ce fut la première et l'unique fois de ma vie ; mais je fus sublime, si l'on peut nommer ainsi tout ce que l'amour le plus tendre et le plus ardent peut porter d'aimable et de séduisant dans un cœur d'homme. Que d'enivrantes larmes je versai sur ses genoux ! que je lui en fis verser malgré elle ! Enfin, dans un transport involontaire, elle s'écria : Non, jamais homme ne fut si aimable, et jamais aimant n'ai-





ma comme vous ! Mais votre ami *S.-Lambert* nous écoute , et mon cœur ne sauroit aimer deux fois. Je me tus en soupirant ; je l'embrassai... Quel embrasement ! Mais ce fut tout. Il y avoit six mois qu'elle vivoit seule , c'est-à-dire loin de son amant et de son mari ; il y en avoit trois que je la voyois presque tous les jours , et toujours l'amour en tiers entre elle et moi. Nous avions soupé tête-à-tête, nous étions seuls , dans un bosquet , au clair de la lune ; et après l'entretien le plus vif et le plus tendre , elle sortit , au milieu de la nuit , de ce bosquet et des bras de son ami , aussi intacte , aussi pure de corps et de cœur qu'elle y étoit entrée. Lecteur , pesez toutes ces circonstances ; je n'ajouterai rien de plus.

Et qu'on n'aille pas s'imaginer qu'ici mes sens me laissoient tranquille comme auprès de *Thérèse* et de maman. Je l'ai déjà dit , c'étoit l'amour cette fois , et l'amour dans toute son énergie et dans toutes ses fureurs. Je ne décrirai ni les agitations , ni les frémissemens , ni les palpitations , ni les mouvemens convulsifs ,

ni les défaillances de cœur, que j'éprouvois continuellement : on en pourra juger par l'effet que sa seule image faisoit sur moi. J'ai dit qu'il y avoit loin de l'Hermitage à Eaubonne : je passois par les côteaux d'Andilly , qui sont charmans. Je rêvois en marchant à celle que j'allois voir , à l'accueil caressant qu'elle me feroit , au baiser qui m'attendoit à mon arrivée. Ce seul baiser , ce baiser funeste avant même de le recevoir , m'embrasoit le sang à tel point , que ma tête se troubloit , un éblouissement m'aveugloit , mes genoux tremblans ne pouvoient me soutenir ; j'étois forcé de m'arrêter , de m'asseoir , toute ma machine étoit dans un désordre inconcevable ; j'étois prêt à m'évanouir. Instruit du danger , je tâchois en partant de me distraire et de penser à autre chose. Je n'avois pas fait vingt pas que les mêmes souvenirs et tous les accidens qui en étoient la suite , revenoient m'assaillir sans qu'il me fût possible de m'en délivrer ; et de quelque façon que je m'y sois pu prendre , je ne crois pas qu'il me soit jamais arrivé de faire seul ce trajet impunément.

J'arrivois à Eaubonne, foible, épuisé, rendu, me soutenant à peine. A l'instant que je la voyois tout étoit réparé; je ne sentoiss plus auprès d'elle que l'importunité d'une vigueur inépuissable et toujours inutile. Il y avoit sur ma route, à la vue d'Eaubonne, une terrasse agréable, appelée le mont Olympe, où nous nous rendions quelquefois, chacun de notre côté. J'arrivois le premier: j'étois fait pour l'attendre; mais que cette attente me coûtoit cher! Pour me distraire, j'essayoiss d'écrire avec mon crayon des billets que j'auroiss pu tracer du plus pur de mon sang: je n'en ai jamais pu achever un qui fût lisible. Quand elle en trouvoit quelqu'un dans la niche dont nous étions convenus, elle n'y pouvoit voir autre chose que l'état vraiment déplorable où j'étoiss en l'écrivant. Cet état, et sur-tout sa durée pendant trois mois d'irritation continuelle et de privation, me jeta dans un épuisement dont je n'ai pu me tirer de plusieurs années, et finit par me donner une descente que j'emporterai ou qui m'emportera au tombeau. Telle a été la seule jouissance amoureuse.

de l'homme du tempérament le plus combustible, mais le plus timide en même temps, que peut-être la nature ait jamais produit. Tels ont été les derniers beaux jours qui m'aient été comptés sur la terre. Ici commence le long tissu des malheurs de ma vie, où l'on verra peu d'interruption.

On a vu dans tout le cours de ma vie que mon cœur, transparent comme le cristal, n'a jamais su cacher durant une minute entière un sentiment un peu vif qui s'y fût réfugié. Qu'on juge s'il me fut possible de cacher long-temps mon amour pour M^{me} d'Houdetot. Notre intimité frappoit tous les yeux, nous n'y mettions ni secret ni mystère. Elle n'étoit pas de nature à en avoir besoin : et comme M^{me} d'Houdetot avoit pour moi l'amitié la plus tendre, qu'elle ne se reprochoit point ; que j'avois pour elle une estime dont personne ne connoissoit mieux que moi toute la justice ; elle, franche, distraite, étourdie ; moi, vrai, mal-adroît, fier, impatient, emporté ; nous donnions encore sur nous, dans notre trompeuse sécurité, beaucoup plus de prise que nous n'aurions

fait si nous eussions été coupables. Nous allions l'un et l'autre à la Chevette; nous nous y trouvions souvent ensemble, quelquefois même par rendez-vous. Nous y vivions à notre ordinaire, nous promenant tous les jours tête-à-tête, en parlant de nos amours, de nos devoirs, de notre ami, de nos innocens projets, dans le parc, vis-à-vis l'appartement de M^{me} d'*Epinay*, sous ses fenêtres, d'où, ne cessant de nous examiner, et se croyant bravée, elle assouvissoit son cœur par ses yeux de rage et d'indignation.

Les femmes ont toutes l'art de cacher leur fureur, sur-tout quand elle est vive; M^{me} d'*Epinay*, violente, mais réfléchie, possède sur-tout cet art éminemment. Elle feignit de ne rien voir, de ne rien soupçonner; et dans le même temps qu'elle redoubloit avec moi d'attentions, de soins, et presque d'agaceries, elle affectoit d'accabler sa belle-sœur de procédés malhonnêtes et de marques d'un dédain qu'elle sembloit vouloir me communiquer. On juge bien qu'elle ne réussissoit pas: mais j'étois au supplice. Déchiré de sentimens

contraires , en même temps que j'étois touché de ses caresses , j'avois peine à contenir ma colere quand je la voyois manquer à M^{me} d'*Houdetot*. La douceur angélique de celle-ci lui faisoit tout endurer sans se plaindre, et même sans lui en savoir mauvais gré. Elle étoit d'ailleurs souvent si distraite , et toujours si peu sensible à ces choses-là , que la moitié du temps elle ne s'en appercevoit pas.

J'étois si préoccupé de ma passion, que , ne voyant rien que *Sophie* (c'étoit un des noms de M^{me} d'*Houdetot*), je ne remarquois pas même que j'étois devenu la fable de toute la maison et des survenans. Le baron d'*Holbach* , qui n'étoit jamais venu , que je sache , à la Chevette, fut au nombre de ces derniers. Si j'eusse été aussi déliant que je le suis devenu dans la suite, j'aurois fort soupçonné M^{me} d'*Epinay* d'avoir arrangé ce voyage, pour lui donner l'amusant cadeau de voir le citoyen amoureux. Mais j'étois alors si bête, que je ne voyois pas même ce qui crevoit les yeux à tout le monde. Toute ma stupidité ne m'empêcha pourtant pas de trouver au

baron l'air plus content , plus jovial qu'à son ordinaire. Au lieu de me regarder en noir , selon sa coutume , il me lâchoit cent propos goguenards auxquels je ne comprenois rien. J'ouvris de grands yeux sans rien répondre : M^{me} d'*Epinay* se tenoit les côtés de rire ; je ne savois sur quelle herbe ils avoient marché. Comme rien ne passoit encore les bornes de la plaisanterie , tout ce que j'aurois eu de mieux à faire , si je m'en étois apperçu , eût été de m'y prêter. Mais il est vrai qu'à travers la railleuse gaieté du baron l'on voyoit briller dans ses yeux une maligne joie , qui m'auroit peut-être inquiété , si je l'eusse aussi bien remarquée alors , que je me la rappelai dans la suite.

Un jour que j'allai voir M^{me} d'*Houdetot* à *Eaubonne* , au retour d'un de ses voyages à Paris , je la trouvai triste , et je vis qu'elle avoit pleuré. Je fus obligé de me contraindre , parceque M^{me} de *Blainville* , sœur de son mari , étoit là ; mais sitôt que je pus trouver un moment , je lui marquai mon inquiétude. Ah ! me dit elle en soupirant , je crains bien que vos folies

ne me coûtent le repos de mes jours. *S.-Lambert* est instruit et mal instruit. Il me rend justice ; mais il a de l'humeur, dont, qui pis est, il me cache une partie. Heureusement je ne lui ai rien tû de nos liaisons, qui se sont faites sous ses auspices. Mes lettres étoient pleines de vous ainsi que mon cœur : je ne lui ai caché que votre amour insensé, dont j'espérois vous guérir, et dont, sans m'en parler, je vois qu'il me fait un crime. On nous a desservis ; on m'a fait tort : mais n'importe. Ou rompons tout-à-fait, ou soyez tel que vous devez être. Je ne veux plus rien avoir à cacher à mon amant.

Ce fut là le premier moment où je fus sensible à la honte de me voir humilié par le sentiment de ma faute devant une jeune femme dont j'éprouvois les justes reproches, et dont j'aurois dû être le Mentor. L'indignation que j'en ressentis contre moi-même eût suffi peut-être pour surmonter ma foiblesse, si la tendre compassion que m'inspiroit la victime n'eût encore amolli mon cœur. Hélas ! étoit-ce le moment de pouvoir l'endurcir lorsqu'il

étoit inondé par des larmes qui le pénétraient de toutes parts ? Cet attendrissement se changea bientôt en colere contre les vils délateurs, qui n'avoient vu que le mal d'un sentiment criminel, mais involontaire, sans croire, sans imaginer même la sincere honnêteté de cœur qui le rachetoit. Nous ne restâmes pas longtemps en doute sur la main dont partoît le coup.

Nous savions l'un et l'autre que M^{me} d'*Epinay* étoit en commerce de lettres avec *S.-Lambert*. Ce n'étoit pas le premier orage qu'elle avoit suscité à M^{me} d'*Houdetot*, dont elle avoit fait mille efforts pour le détacher, et que les succès de quelques uns de ces efforts faisoient trembler pour la suite. D'ailleurs, *Grimm*, qui, ce me semble ; avoit suivi M. de *Castries* à l'armée, étoit en Westphalie aussi bien que *S.-Lambert* : ils se voyoient quelquefois. *Grimm* avoit fait auprès de M^{me} d'*Houdetot* quelques tentatives qui n'avoient pas réussi. *Grimm*, très piqué, cessa tout-à-fait de la voir. Qu'on juge du sang froid avec lequel, modeste comme on sait qu'il l'est, il lui supposoit

des préférences pour un homme plus âgé que lui, et dont lui *Grimm*, depuis qu'il fréquentoit les grands, ne parloit plus que comme de son protégé.

Mes soupçons sur M^{me} d'*Epinay* se changèrent en certitude quand j'appris ce qui s'étoit passé chez moi. Quand j'étois à la Chevette, *Thérèse* y venoit souvent, soit pour m'apporter mes lettres, soit pour me rendre des soins nécessaires à ma mauvaise santé. M^{me} d'*Epinay* lui avoit demandé si nous ne nous écrivions pas M^{me} d'*Houdetot* et moi. Sur son aveu, M^{me} d'*Epinay* la pressa de lui remettre les lettres de M^{me} d'*Houdetot*, l'assurant qu'elle les recacheteroit si bien qu'il n'y paroîtroit pas. *Thérèse*, sans montrer combien cette proposition la scandalisoit, et même sans m'avertir, se contenta de mieux cacher les lettres qu'elle m'apportoit : précaution très heureuse ; car M^{me} d'*Epinay* la faisoit guetter à son arrivée, et, l'attendant au passage, poussa plusieurs fois l'audace jusqu'à chercher dans sa bavette. Elle fit plus ; s'étant un jour invitée à venir avec M. de *Margency* dîner à l'Hermitage, pour la première fois

depuis que j'y demeurois , elle prit le temps que je me promenois avec *Margency* , pour entrer dans mon cabinet avec la mere et la fille , et les presser de lui montrer les lettres de M^{me} d'*Houdetot* Si la mere eût su où elles étoient , les lettres étoient livrées ; mais heureusement la fille seule le savoit , et nia que j'en eusse conservé aucune. Mensonge assurément plein d'honnêteté , de fidélité , de générosité , tandis que la vérité n'eût été qu'une perfidie. M^{me} d'*Epinay* , voyant qu'elle ne pouvoit la séduire , s'efforça de l'irriter par la jalousie , en lui reprochant sa facilité et son aveuglement. Comment pouvez-vous , lui dit-elle , ne pas voir qu'ils ont entre eux un commerce criminel ? Si , malgré tout ce qui frappe vos yeux , vous avez besoin d'autres preuves , prêtez-vous donc à ce qu'il faut faire pour les avoir. Vous dites qu'il déchire les lettres de M^{me} d'*Houdetot* aussitôt qu'il les a lues. Hé bien recueillez avec soin les pieces et donnez-les moi ; je me charge de les rassembler. Telles étoient les leçons que mon amie donnoit à ma compagne.

Thérèse eut la discrétion de me taire assez long-temps toutes ces tentatives ; mais , voyant mes perplexités , elle se crut obligée à me tout dire , afin que , sachant à qui j'avois affaire , je prisse mes mesures pour me garantir des trahisons qu'on me préparoit. Mon indignation , ma fureur ne peut se décrire. Au lieu de dissimuler avec M^{me} d'*Epinay* à son exemple , et de me servir de contre-ruses , je me livrai sans mesure à l'impétuosité de mon naturel , et avec mon étourderie ordinaire j'éclatai tout ouvertement. On peut juger de mon imprudence par les lettres suivantes , qui montrent suffisamment la manière de procéder de l'un et de l'autre en cette occasion.

Billet de Mad. d'Epinay , liasse A , n^o. 44.

« Pourquoi donc ne vous vois-je pas ,
 « mon cher ami ? Je suis inquiète de vous :
 « Vous m'aviez tant promis de ne faire
 « qu'aller et venir de l'Hermitage ici ! Sur
 « cela , je vous ai laissé libre ; et , point
 « du tout , vous laissez passer huit jours.
 « Si l'on ne m'avoit pas dit que vous étiez
 « en bonne santé , je vous croirois ma-
 « lade.

« lade. Je vous attendois avant-hier ou
 « hier, et je ne vous vois point arriver.
 « Mon dieu ! qu'avez-vous donc ? Vous
 « n'avez point d'affaires : vous n'avez pas
 « non plus de chagrins ; car je me flatte
 « que vous seriez venu sur-le-champ me
 « les confier. Vous êtes donc malade ! Ti-
 « rez-moi d'inquiétude bien vite, je vous
 « en prie. Adieu, mon cher ami ; que cet
 « adieu me donne un bonjour de vous. »

Réponse.

« Ce mercredi matin.

« Je ne puis rien vous dire encore. J'at-
 « tends d'être mieux instruit, et je le serai
 « tôt ou tard. En attendant soyez sûre
 « que l'innocence accusée trouvera un dé-
 « fenseur assez ardent pour donner quel-
 « que repentir aux calomniateurs, quels
 « qu'ils soient. »

Second billet de la même, liasse A, n°. 44.

« Savez-vous que votre lettre m'effraie ?
 « Qu'est-ce qu'elle veut donc dire ? Je
 « l'ai relue plus de vingt-cinq fois. En vé-
 « rité je n'y comprends rien. J'y vois
 « seulement que vous êtes inquiet et tour-
 « menté, et que vous attendez que vous

« ne le soyez plus pour m'en parler. Mon
« cher ami, est-ce là ce dont nous étions
« convenus ? Qu'est donc devenue cette
« amitié, cette confiance ? et comment
« l'ai-je perdue ? Est-ce contre moi, ou
« pour moi, que vous êtes fâché ? Quoi
« qu'il en soit, venez dès ce soir, je vous
« en conjure ; souvenez-vous que vous
« m'avez promis, il n'y a pas huit jours,
« de ne rien garder sur le cœur, et de
« me parler sur-le-champ. Mon cher ami,
« je vis dans cette confiance... Tenez,
« je viens encore de lire votre lettre, je
« n'y conçois pas davantage ; mais elle
« me fait trembler. Il me semble que vous
« êtes cruellement agité. Je voudrois vous
« calmer ; mais comme j'ignore le sujet
« de vos inquiétudes, je ne sais que vous
« dire, sinon que me voilà tout aussi mal-
« heureuse que vous jusqu'à ce que je
« vous aie vu. Si vous n'êtes pas ici ce
« soir à six heures, je pars demain pour
« l'Hermitage, quelque temps qu'il fasse
« et dans quelque état que je sois ; car je
« ne saurois tenir à cette inquiétude. Bon
« jour, mon cher ami. A tout hasard je

« risque de vous dire, sans savoir si vous
« en avez besoin ou non, de tâcher de
« prendre garde, et d'arrêter les progrès que
« fait l'inquiétude dans la solitude. Une
« mouche devient un monstre, je l'ai sou-
« vent éprouvé. »

Réponse.

« Ce mercredi soir.

« Je ne puis vous aller voir ni rece-
« voir votre visite tant que durera l'in-
« quiétude où je suis. La confiance dont
« vous parlez n'est plus, et il ne vous
« sera pas aisé de la recouvrer. Je ne vois
« à présent dans votre empressement que
« le desir de tirer des aveux d'autrui quel-
« que avantage qui convienne à vos vues ;
« et mon cœur, si prompt à s'épancher
« dans un cœur qui s'ouvre pour le rece-
« voir, se ferme à la ruse et à la finesse.
« Je reconnois votre adresse ordinaire dans
« la difficulté que vous trouvez à compren-
« dre mon billet. Me croyez-vous assez
« dupe pour penser que vous ne l'ayez
« pas compris ? Non : mais je saurai vain-
« cre vos subtilités à force de franchise.
« Je vais m'expliquer plus clairement, afin

« que vous m'entendiez encore moins.

« Deux amans bien unis et dignes de
 « s'aimer me sont chers : je m'attends
 « bien que vous ne saurez pas qui je veux
 « dire à moins que je ne vous les nomme.
 « Je présume qu'on a tenté de les désu-
 « nir, et que c'est de moi qu'on s'est servi
 « pour donner de la jalousie à l'un des
 « deux. Le choix n'est pas fort adroit,
 « mais il a paru commode à la méchance-
 « té ; et cette méchanceté c'est vous que
 « j'en soupçonne. J'espere que ceci de-
 « vient plus clair.

« Ainsi donc la femme que j'estime le
 « plus auroit, de mon su, l'infamie de
 « partager son cœur et sa personne entre
 « deux amans, et moi celle d'être un de
 « ces deux lâches. Si je savois qu'un seul
 « moment de la vie vous eussiez pu penser
 « ainsi d'elle et de moi, je vous haïrois
 « jusqu'à la mort. Mais c'est de l'avoir
 « dit et non de l'avoir cru que je vous
 « taxe. Je ne comprends pas, en pareil
 « cas, auquel c'est des trois que vous avez
 « voulu nuire ; mais si vous aimez le re-
 « pos, craignez d'avoir eu le malheur de

« réussir. Je n'ai caché ni à vous ni à
« elle tout le mal que je pense de certai-
« nes liaisons ; mais je veux qu'elles finis-
« sent par un moyen aussi honnête que
« sa cause , et qu'un amour illégitime se
« change en une éternelle amitié. Moi,
« qui ne fis jamais de mal à personne , ser-
« virois - je innocemment à en faire à mes
« amis ? Non ; je ne vous le pardonnerois
« jamais , je deviendrois votre irréconcilia-
« ble ennemi. Vos secrets seuls seroient res-
« pectés ; car je ne serai jamais un homme
« sans foi.

« Je n'imagine pas que les perplexités
« où je suis puissent durer bien long-
« temps. Je ne tarderai pas à savoir si je
« me suis trompé. Alors j'aurai peut-être
« de grands torts à réparer , et je n'aurai
« rien fait en ma vie de si bon cœur. Mais
« savez-vous comment je racheterai mes
« fautes durant le peu de temps qui me
« reste à passer près de vous ? En faisant
« ce que nul autre ne fera que moi, en
« vous disant franchement ce qu'on pense
« de vous dans le monde, et les breches
« que vous avez à réparer à votre réputa-

« tion. Malgré tous les prétendus amis qui
 « vous entourent , quand vous m'aurez
 « vu partir , vous pourrez dire adieu à la
 « vérité ; vous ne trouverez plus personne
 « qui vous la dise. »

Troisième billet de la même, liasse A, n°. 46.

« Je n'entendois pas votre lettre de ce
 « matin : je vous l'ai dit parceque cela
 « étoit. J'entends celle de ce soir : n'ayez
 « pas peur que j'y réponde jamais ; je suis
 « trop pressée de l'oublier ; et , quoique
 « vous me fassiez pitié , je n'ai pu me dé-
 « fendre de l'amertume dont elle me rem-
 « plit l'ame. Moi , user de ruses , de finesses
 « avec vous ! Moi , accusée de la plus noire
 « des infamies ! Adieu : je regrette que
 « vous ayez la... Adieu : je ne sais ce que
 « je dis... Adieu : je serai bien pressée de
 « vous pardonner. Vous viendrez quand
 « vous voudrez ; vous serez mieux reçu
 « que ne l'exigeroient vos soupçons. Dis-
 « pensez-vous seulement de vous mettre
 « en peine de ma réputation. Peu m'im-
 « porte celle qu'on me donne. Ma con-
 « duite est bonne , et cela me suffit. Au
 « surplus , j'ignorois absolument ce qui

« est arrivé aux deux personnes qui me
« sont aussi chères qu'à vous. »

Cette dernière lettre me tira d'un terrible embarras, et me replongea dans un autre qui n'étoit guere moindre. Quoique toutes ces lettres et réponses fussent allées et venues dans l'espace d'un jour avec une extrême rapidité, cet intervalle avoit suffi pour en mettre entre mes transports de fureur, et pour me laisser réfléchir sur l'énormité de mon imprudence. M^{me} d'*Houdetot* ne m'avoit rien tant recommandé que de rester tranquille, de lui laisser le soin de se tirer seule de cette affaire, et d'éviter, sur-tout dans le moment même, toute rupture et tout éclat; et moi, par les insultes les plus ouvertes et les plus atroces, j'allois achever de porter la rage dans le cœur d'une femme qui n'y étoit déjà que trop disposée. Je ne devois naturellement attendre de sa part qu'une réponse si fiere, si dédaigneuse, si méprisante, que je n'aurois pu, sans la plus indigne lâcheté, m'abstenir de quitter sa maison sur-le-champ. Heureusement, plus adroite encore que je n'étois empor-

té, elle évita, par le tour de sa réponse, de me réduire à cette extrémité. Mais il falloit ou sortir ou l'aller voir sur-le-champ ; l'alternative étoit inévitable. Je pris le dernier parti, fort embarrassé de ma contenance dans l'explication que je prévoyois. Car comment m'en tirer sans compromettre ni M^{me} d'*Houdetot* ni Thérèse ? Et malheur à celle que j'aurois nommée ! Il n'y avoit rien que la vengeance d'une femme implacable et intrigante ne me fit craindre pour celle qui en seroit l'objet. C'étoit pour prévenir ce malheur que je n'avois parlé que de soupçons dans mes lettres, afin d'être dispensé d'énoncer mes preuves. Il est vrai que cela rendoit mes emportemens plus inexcusables, nuls simples soupçons ne pouvant m'autoriser à traiter une femme, et sur-tout une amie, comme je venois de traiter M^{me} d'*Epinay*. Mais ici commence la grande et noble tâche que j'ai dignement remplie, d'expier mes fautes et mes foiblesses cachées en me chargeant de fautes plus graves, dont j'étois incapable, et que je ne commis jamais.

Je n'eus pas à soutenir la prise que j'a-

vois redoutée, et j'en fus quitte pour la peur. A mon abord, M^{me} d'*Epinay* me sauta au cou, en fondant en larmes. Cct accueil inattendu et de la part d'une ancienne amie m'émut extrêmement ; je pleurai beaucoup aussi. Je lui dis quelques mots qui n'avoient pas grand sens ; elle m'en dit quelques uns qui en avoient encore moins, et tout finit là. On avoit servi ; nous allâmes à table, où, dans l'attente de l'explication, que je croyois remise après le souper, je fis mauvaise figure ; car je suis tellement subjugué par la moindre inquiétude qui m'occupe, que je ne saurois la cacher aux moins clairvoyans. Mon air embarrassé devoit lui donner du courage : cependant elle ne risqua point l'aventure ; il n'y eut pas plus d'explication après le souper qu'avant. Il n'y en eut pas plus le lendemain ; et nos silencieux tête-à-tête ne furent remplis que de choses indifférentes, ou de quelques propos honnêtes de ma part, par lesquels, lui témoignant ne pouvoir encore rien prononcer sur le fondement de mes soupçons, je lui protestois avec bien de la vérité que, s'ils se trou-

voient mal fondés, ma vie entière seroit employée à réparer leur injustice. Elle ne marqua pas la moindre curiosité de savoir précisément quels étoient ces soupçons ni comment ils m'étoient venus; et tout notre raccommodement, tant de sa part que de la mienne, consista dans l'embrasement du premier abord. Puisqu'elle étoit seule offensée, au moins dans la forme, il me parut que ce n'étoit pas à moi de chercher un éclaircissement qu'elle ne cherchoit pas elle-même; et je m'en retournai comme j'étois venu. Continuant au reste à vivre avec elle comme auparavant, j'oubliai bientôt presque entièrement cette querelle, et je crus bêtement qu'elle l'oublioit elle-même, parcequ'elle paroissoit ne s'en plus souvenir.

Ce ne fut pas là, comme on verra bientôt, le seul chagrin que m'attira ma faiblesse; mais j'en avois d'autres non moins sensibles, que je ne m'étois point attirés, et qui n'avoient pour cause que le desir de m'arracher de ma solitude (*), à force de

(*) C'est-à-dire d'en arracher la vieillesse, dont on

m'y tourmenter. Ceux-ci me venoient de la part de *Diderot* et des *Holbachiens*. Depuis mon établissement à l'Hermitage, *Diderot* n'avoit cessé de m'y harceler soit par lui-même soit par *Deleyre* ; et je vis bientôt, aux plaisanteries de celui-ci sur mes courses boscaresques, avec quel plaisir ils avoient travesti l'hermite en galant berger. Mais il n'étoit pas question de cela dans mes prises avec *Diderot* ; elles avoient des causes plus graves. Après la publication du *Fils naturel*, il m'en avoit envoyé un exemplaire, que j'avois lu avec l'intérêt et l'attention qu'on donne aux ouvrages d'un ami. En lisant l'espece de poétique en dialogue qu'il y a jointe, je fus surpris et même un peu contristé d'y trouver, parmi plusieurs choses désobligeantes, mais tolérables, contre les solitaires cette âpre et dure sentence, sans

avoit besoin pour arranger le complot. Il est étonnant que, durant ce long orage, ma stupide confiance m'ait empêché de comprendre que ce n'étoit point moi, mais elle, qu'on vouloit ravoir à Paris.

aucun adoucissement, *Il n'y a que le méchant qui soit seul.* Cette sentence est équivoque, et présente deux sens, ce me semble; l'un très vrai, l'autre très faux; puisqu'il est même impossible qu'un homme qui est bon et veut être seul puisse et veuille nuire à personne, et par conséquent qu'il soit un méchant. La sentence en elle-même exigeoit donc une interprétation; elle l'exigeoit bien plus encore de la part d'un auteur qui, lorsqu'il imprimoit cette sentence, avoit un ami retiré dans une solitude. Il me paroissoit choquant et mal-honnête, ou d'avoir oublié en la publiant cet ami solitaire, ou, s'il s'en étoit souvenu, de n'avoir pas fait, du moins en maxime générale, l'honorable et juste exception qu'il devoit, non seulement à cet ami, mais à tant de sages respectés qui dans tous les temps ont cherché le calme et la paix dans la retraite, et dont, pour la première fois depuis que le monde existe, un écrivain s'avise, avec un seul trait de plume, de faire indistinctement autant de scélérats.

J'aimois tendrement *Diderot*, je l'esti-

mois sincèrement , et je comptois avec une entière confiance sur les mêmes sentimens de sa part. Mais, excédé de son infatigable obstination à me contrarier éternellement sur mes goûts, mes penchans, ma maniere de vivre, sur tout ce qui n'intéressoit que moi seul ; révolté de voir un homme plus jeune que moi vouloir à toute force me gouverner comme un enfant ; rebuté de sa facilité à promettre, et de sa négligence à tenir ; ennuyé de tant de rendez-vous donnés et manqués de sa part, et de sa fantaisie d'en donner toujours de nouveaux pour y manquer derechef ; gêné de l'attendre inutilement trois ou quatre fois par mois, les jours marqués par lui-même, et de dîner seul le soir, après être allé au devant de lui jusqu'à *S.-Denys*, et l'avoir attendu toute la journée : j'avois déjà le cœur plein de ses torts multipliés. Ce dernier me parut plus grave et me navra davantage. Je lui écrivis pour m'en plaindre, mais avec une douceur et un attendrissement qui me fit inonder mon papier de mes larmes, et ma lettre étoit assez touchante pour avoir dû lui en tirer. On ne

devineroit jamais quelle fut sa réponse sur cet article ; la voici mot pour mot (liasse A, n°. 55) : « Je suis bien aise que mon ouvrage vous ait plu, qu'il vous ait touché. Vous n'êtes pas de mon avis sur les hermites : dites-en tant de bien qu'il vous plaira, vous serez le seul au monde dont j'en penserai ; encore y auroit-il bien à dire là-dessus si l'on pouvoit vous parler sans vous fâcher. Une femme de quatre-vingts ans ! etc. On m'a dit une phrase d'une lettre du fils de M^{me} d'Épinay, qui a dû vous peiner beaucoup, ou je connois mal le fond de votre ame. »

Il faut expliquer les deux dernières phrases de cette lettre.

Au commencement de mon séjour à l'Hermitage M^{me} le Vasseur parut s'y déplaire et trouver l'habitation trop seule. Ses propos là-dessus m'étant revenus, je lui offris de la renvoyer à Paris si elle s'y plaisoit davantage, d'y payer son loyer, et d'y prendre le même soin d'elle que si elle étoit encore avec moi. Elle rejeta mon offre, me protesta qu'elle se plaisoit fort à l'Hermitage, que l'air de la campagne

lui faisoit du bien ; et l'on voyoit que cela étoit vrai , car elle y rajeunissoit , pour ainsi dire , et s'y portoit beaucoup mieux qu'à Paris. Sa fille m'assura même qu'elle eût été dans le fond très fâchée que nous quittassions l'Hermitage , qui réellement étoit un séjour charmant , aimant fort le petit tripotage du jardin et des fruits , dont elle avoit le maniement ; mais qu'elle avoit dit ce qu'on lui avoit fait dire pour tâcher de m'engager à retourner à Paris.

Cette tentative n'ayant pas réussi , ils tâchèrent d'obtenir par le scrupule l'effet que la complaisance n'avoit pas produit , et me firent un crime de garder là cette vieille femme loin des secours dont elle pouvoit avoir besoin à son âge ; sans songer qu'elle et beaucoup d'autres vieilles gens , dont l'excellent air du pays prolonge la vie , pouvoient tirer ces secours de Montmorency , que j'avois à ma porte ; et comme s'il n'y avoit des vieillards qu'à Paris , et que par-tout ailleurs ils fussent hors d'état de vivre. M^{me} le *Vasseur* , qui mangeoit beaucoup et avec une extrême voracité , étoit sujette à des débordemens

de bile et à de fortes diarrhées, qui lui dureroient quelques jours et lui servoient de remède. A Paris elle n'y faisoit jamais rien et laissoit agir la nature. Elle en usoit de même à l'Hermitage, sachant bien qu'il n'y avoit rien de mieux à faire. N'importe : parcequ'il n'y avoit pas des médecins et des apothicaires à la campagne, c'étoit vouloir sa mort que de l'y laisser, quoiqu'elle s'y portât très bien. *Diderot* auroit dû déterminer à quel âge il n'est plus permis, sous peine d'homicide, de laisser vivre les vieilles gens hors de Paris.

C'étoit là une des deux accusations atroces sur lesquelles il ne m'exceptoit pas de sa sentence, qu'il n'y avoit que le méchant qui fût seul ; et c'étoit ce que signifioit son exclamation pathétique et *l'et cactera* qu'il y avoit bénévolement ajouté : *Une femme de quatre-vingts ans ! etc.*

Je crus ne pouvoir mieux répondre à ce reproche, qu'en m'en rapportant à M^{me} *le Vasseur* elle-même. Je la priai d'écrire naturellement son sentiment à M^{me} d'*Epinay*. Pour la mettre plus à son aise, je ne voulus point voir sa lettre, et je lui montrai celle

celle que je vais transcrire, et que j'écrivois à M^{me} d'Épinay, au sujet d'une réponse que j'avois voulu faire à une autre lettre de *Diderot* encore plus dure, et qu'elle m'avoit empêché d'envoyer.

Le jeudi.

« M^{me} le *Vasseur* doit vous écrire, ma
« bonne amie ; je l'ai priée de vous dire
« sincèrement ce qu'elle pense. Pour la
« mettre bien à son aise, je lui ai dit que
« je ne voulois point voir sa lettre, et je
« vous prie de ne me rien dire de ce qu'elle
« contient.

« Je n'enverrai pas ma lettre, puisque
« vous vous y opposez ; mais, me sentant
« très grièvement offensé, il y auroit à
« convenir que j'ai tort, une bassesse et
« une fausseté que je ne saurois me per-
« mettre. L'évangile ordonne bien à celui
« qui reçoit un soufflet d'offrir l'autre
« joue, mais non pas de demander par-
« don. Vous souvenez-vous de cet homme
« de la comédie qui crie en donnant des
« coups de bâton ? Voilà le rôle du philo-
« sophe.

« Ne vous flattez pas de l'empêcher de

« venir par le mauvais temps qu'il fait.
 « Sa colere lui donnera le temps et les
 « forces que l'amitié lui refuse, et ce sera
 « la premiere fois de sa vie qu'il sera venu
 « le jour qu'il avoit promis. Il s'excédera
 « pour venir me répéter de bouche les in-
 « jures qu'il me dit dans ses lettres : je ne
 « les endurerai rien moins que patiemment.
 « Il s'en retournera être malade à Paris; et
 « moi, je serai, selon l'usage, un homme
 « fort odieux. Que faire ? Il faut souffrir. »

« Mais n'admirez-vous pas la sagesse de
 « cet homme qui vouloit me venir pren-
 « dre à S. - *Denys* en fiacre, y dîner, me
 « ramener en fiacre, et à qui, huit jours
 « après (liasse A, n°. 54) sa fortune
 « ne permet plus d'aller à l'Hermitage au-
 « trement qu'à pied ? Il n'est pas absolu-
 « ment impossible, pour parler son langage,
 « que ce soit là le ton de la bonne foi :
 « mais, en ce cas, il faut qu'en huit jours
 « il soit arrivé d'étranges changemens dans
 « sa fortune.

« Je prends part au chagrin que vous
 « donne la maladie de M^{me} votre mere ;
 « mais vous voyez que votre peine n'ap-

« proche pas de la mienne. On souffre
« moins encore à voir malades les person-
« nes qu'on aime, qu'injustes et cruelles.

« Adieu, ma bonne amie ; voici la der-
« niere fois que je vous parlerai de cette
« malheureuse affaire. Vous me parlez
« d'aller à Paris, avec un sang froid qui
« me réjouiroit dans un autre temps. »

J'écrivis à *Diderot* ce que j'avois fait au sujet de *M^{me} le Vasseur* sur la proposition de *M^{me} d'Epinaÿ* elle-même ; et *M^{me} le Vasseur* ayant choisi, comme on peut bien croire, de rester à l'Hermitage, où elle se portoit très bien, où elle avoit toujours compagnie, et où elle vivoit très agréablement ; *Diderot*, ne sachant plus de quoi me faire un crime, m'en fit un de cette précaution de ma part, et ne laissa pas de m'en faire un autre de la continuation du séjour de *M^{me} le Vasseur* à l'Hermitage, quoique cette continuation fût de son choix, et qu'il n'eût tenu et ne tint toujours qu'à elle de retourner vivre à Paris avec les mêmes secours de ma part qu'elle avoit auprès de moi.

Voilà l'explication du premier reproche

de la lettre de *Diderot*, n°. 33. Celle du second est dans sa lettre, n°. 34. « Le
 « *Lettre* (c'étoit un nom de plaisanterie
 « donné par *Grimm* au fils de M^{me} d'*Epinay*)
 « le *Lettre* a dû vous écrire qu'il y avoit
 « sur le rempart vingt pauvres qui mou-
 « roient de faim et de froid, et qui atten-
 « doient le liard que vous leur donniez.
 « C'est un échantillon de notre petit ba-
 « bil..... ; et si vous entendiez le reste, il
 « vous amuseroit comme cela. »

Voici ma réponse à ce terrible argu-
 ment, dont *Diderot* paroissoit si fier.

« Je crois avoir répondu au *Lettre*, c'est
 à-dire au fils d'un fermier-général, que
 je ne plaingnois pas les pauvres qu'il avoit
 apperçus sur le rempart attendant mon
 liard ; qu'apparemment il les en avoit am-
 plement dédommagés ; que je l'établissois
 mon substitut ; que les pauvres de Paris
 n'auroient pas à se plaindre de cet échange ;
 que je n'en trouverois pas aisément un aussi
 bon pour ceux de Montmorency, qui en
 avoient plus de besoin. Il y a ici un bon vieil-
 lard respectable, qui, après avoir passé
 sa vie à travailler, ne le pouvant plus,

meurt de faim sur ses vieux jours. Ma conscience est plus contente des deux sous que je lui donne tous les lundis, que des cent liards que j'aurois distribués à tous les gueux du rempart. Vous êtes plaisant, vous autres philosophes, quand vous regardez tous les habitans des villes comme les seuls hommes auxquels vos devoirs vous lient. C'est à la campagne qu'on apprend à aimer et servir l'humanité ; on n'apprend qu'à la mépriser dans les villes. »

Tels étoient les singuliers scrupules sur lesquels un homme d'esprit avoit l'imbécillité de me faire sérieusement un crime de mon éloignement de Paris, et prétendoit me prouver par mon propre exemple qu'on ne pouvoit vivre hors de la capitale sans être un méchant homme. Je ne comprends pas aujourd'hui comment j'eus la bêtise de lui répondre et de me fâcher, au lieu de lui rire au nez pour toute réponse. Cependant les décisions de M^{me} d'*Epinay* et les clameurs de la coterie *holbachique* avoient tellement fasciné les esprits en sa faveur, que je passois généralement pour avoir tort dans cette affaire, et que M^m

d'*Houdetot* elle-même , grande enthousiaste de *Diderot* , voulut que j'allasse le voir à Paris , et que je fisse toutes les avances d'un raccommodement qui , tout sincere et entier qu'il fut de ma part , se trouva pourtant peu durable. L'argument victorieux sur mon cœur dont elle se servit , fut qu'en ce moment *Diderot* étoit malheureux. Outre l'orage excité contre l'Encyclopédie , il en essuyoit alors un très violent au sujet de sa piece , que , malgré la petite histoire qu'il avoit mise à la tête , on l'accusoit d'avoir prise en entier de *Goldoni*. *Diderot* , plus sensible encore aux critiques que *Voltaire* , en étoit alors accablé. M^{mo} de *Grafigny* avoit même eu la méchanceté de faire courir le bruit que j'avois rompu avec lui à cette occasion. Je trouvai qu'il y avoit de la justice et de la générosité de prouver publiquement le contraire ; et j'allai passer deux jours , non seulement avec lui , mais chez lui. Ce fut , depuis mon établissement à l'Hermitage , mon second voyage à Paris. J'avois fait le premier pour courir au pauvre *Gauffecourt* , qui eut une attaque d'apoplexie dont il n'a jamais été

bien remis , et durant laquelle je ne quittai pas son chevet qu'il ne fût hors d'affaire.

Diderot me reçut bien. Que l'embrassement d'un ami peut effacer de torts ! Quel ressentiment peut après cela rester dans le cœur ? Nous eûmes peu d'explications : il n'en est pas besoin pour des invectives réciproques ; il n'y a qu'une chose à faire , savoir les oublier. Il n'y avoit point eu de procédés souterrains , du moins qui fussent à ma connoissance : ce n'étoit pas comme avec M^{me} d'*Epinay*. Il me montra le plan du *Pere de famille*. Voilà , lui dis-je , la meilleure défense du *Fils naturel*. Gardez le silence , travaillez cette piece avec soin , et puis jetez-la tout d'un coup au nez de vos ennemis pour toute réponse. Il le fit et s'en trouva bien. Il y avoit près de six mois que je lui avois envoyé les deux premières parties de la *Julié* , pour m'en dire son avis. Il ne les avoit pas encore lues. Nous en lûmes un cahier ensemble. Il trouva tout cela *feuilleton* , ce fut son terme , c'est-à-dire chargé de paroles et redondant. Je l'avois déjà bien senti moi-même ; mais c'étoit le bavardage de la fièvre ; j'e

ne l'ai jamais pu corriger. Les dernières parties ne sont pas comme cela ; la quatrième sur-tout et la sixième sont des chefs-d'œuvre de diction.

Le second jour de mon arrivée il voulut absolument me mener souper chez M. d'*Holbach*. Nous étions loin de compte ; car je voulois même rompre l'accord du manuscrit de chimie, dont je m'indignois d'avoir l'obligation à cet homme-là. *Diderot* l'emporta sur tout. Il me jura que M. d'*Holbach* m'aimoit de tout son cœur, qu'il falloit lui pardonner un ton qu'il prenoit avec tout le monde, et dont ses amis avoient plus à souffrir que personne. Il me représenta que refuser le produit de ce manuscrit après l'avoir accepté deux ans auparavant, étoit un affront au donateur, qu'il n'avoit pas mérité, et que ce refus pourroit même être mésinterprété comme un secret reproche d'avoir attendu si long-temps d'en conclure le marché. Je vois d'*Holbach* tous les jours, ajouta-t-il ; je connois mieux que vous l'état de son ame. Si vous n'aviez pas lieu d'en être content, croyez-vous votre ami capable

de vous conseiller une bassesse ? Bref, avec ma foiblesse ordinaire, je me laissai subjugué, et nous allâmes souper chez le baron, qui me reçut à son ordinaire ; mais sa femme me reçut froidement, et presque mal-honnêtement. Je ne reconnus plus cette aimable *Caroline* qui marquoit avoir pour moi tant de bienveillance étant fille. J'avois cru sentir dès long-temps auparavant que depuis que *Grimm* fréquentoit la maison d'*A..e* on ne m'y voyoit plus d'aussi bon œil.

Tandis que j'étois à Paris, *S.-Lambert* y arriva de l'armée : comme je n'en savois rien, je ne le vis qu'après mon retour en campagne, d'abord à la Chevette, et ensuite à l'Hermitage, où il vint avec *M^{me} d'Houdetot* me demander à dîner. On peut juger si je les reçus avec plaisir : mais j'en pris bien plus encore à voir leur intelligence. Content de n'avoir pas troublé leur bonheur, j'en étois heureux moi-même ; et je puis jurer que durant toute ma folle passion, mais sur-tout en ce moment, quand j'aurois pu lui ôter *M^{me} d'Houdetot*, je ne l'aurois pas voulu faire, et je n'en aurois pas

même été tenté. Je la trouvois si aimable, aimant *S.-Lambert*, que je m'imaginois à peine qu'elle eût pu l'être autant en m'aimant moi-même ; et, sans vouloir troubler leur union, tout ce que j'ai le plus véritablement désiré d'elle dans mon délire, étoit qu'elle se laissât aimer. Enfin, de quelque violente passion que j'aie brûlé pour elle, je trouvois aussi doux d'être le confident que l'objet de ses amours, et je n'ai jamais un moment regardé son amant comme mon rival, mais toujours comme mon ami. On dira que ce n'étoit pas encore là de l'amour : soit ; mais c'étoit donc plus.

Pour *S.-Lambert*, il se conduisit en homme honnête et judicieux : comme j'étois le seul coupable, je fus aussi le seul puni, et même avec indulgence. Il me traita durement, mais amicalement ; et je vis que j'avois perdu quelque chose dans son estime, mais rien dans son amitié. Je m'en consolai, sachant que l'une me seroit bien plus facile à recouvrer que l'autre, et qu'il étoit trop sensé pour confondre une foiblesse involontaire et passagère avec un

vice de caractere. S'il y avoit de ma faute dans tout ce qui s'étoit passé, il y en avoit bien peu. Etoit-ce moi qui avois recherché sa maîtresse ? N'étoit-ce pas lui qui me l'avoit envoyée ? N'étoit-ce pas elle qui m'avoit cherché ? Pouvois-je éviter de la recevoir ? Que pouvois-je faire ? Eux seuls avoient fait le mal , et c'étoit moi qui l'avois souffert. A ma place il en eût fait autant que moi , peut-être pis : car enfin , quelque fidele , quelque estimable que fût M^{me} d'*Houdetot* , elle étoit femme , il étoit absent , les occasions étoient fréquentes , les tentations étoient vives , et il lui eût été bien difficile de se défendre toujours avec le même succès contre un homme plus entreprenant : c'étoit assurément beaucoup pour elle et pour moi , dans une pareille situation , d'avoir pu poser des limites que nous ne nous soyons jamais permis de passer.

Quoique je me rendisse bien au fond de mon cœur un témoignage assez honorable , tant d'apparences étoient contre moi , que l'invincible honte qui me domina toujours me donnoit devant lui tout l'air d'un coupable , et il en abusoit pour m'humilier.

Un seul trait peindra cette position réciproque. Je lui lisois après le dîner la lettre que j'avois écrite l'année précédente à *Voltaire*, et dont lui *S.-Lambert* avoit entendu parler. Il s'endormit, durant la lecture; et moi, jadis si fier, aujourd'hui si sot, je n'osai jamais interrompre ma lecture, et continuai de lire tandis qu'il continuoit de ronfler. Telles étoient mes indignités, et telles étoient ses vengeances; mais sa générosité ne lui permit jamais de les exercer qu'entre nous trois.

Quand il fut reparti, je trouvai M^{me} d'*Houdetot* fort changée à mon égard. J'en fus surpris comme si je n'avois pas dû m'y attendre; j'en fus touché plus que je n'aurois dû l'être, et cela me fit beaucoup de mal. Il sembloit que tout ce dont j'attendois ma guérison ne fit qu'enfoncer dans mon cœur davantage le trait qu'enfin j'ai plutôt brisé qu'arraché.

J'étois déterminé tout-à-fait à me vaincre, et à ne rien épargner pour changer ma folle passion en une amitié pure et durable. J'avois fait pour cela les plus beaux projets du monde, pour l'exécution des-

quels j'avois besoin du concours de M^{me} d'*Houdetot*. Quand je voulus lui parler, je la trouvai distraite, embarrassée. Je sentis qu'elle avoit cessé de se plaire avec moi, et je vis clairement qu'il s'étoit passé quelque chose qu'elle ne vouloit pas me dire, et que je n'ai jamais su. Ce changement, dont il me fut impossible d'obtenir l'explication, me navra. Elle me redemanda ses lettres : je les lui rendis toutes avec une fidélité dont elle me fit l'injure de douter un moment. Ce doute fut encore un déchirement inattendu pour mon cœur, qu'elle devoit si bien connoître. Elle me rendit justice, mais ce ne fut pas sur-le-champ : je compris que l'examen du paquet que je lui avois rendu lui avoit fait sentir son tort ; je vis même qu'elle se le reprochoit, et cela me fit regagner quelque chose. Elle ne pouvoit retirer ses lettres sans me rendre les miennes. Elle me dit qu'elle les avoit brûlées. J'en osai douter à mon tour, et j'avoue que j'en doute encore. Non, l'on ne met point au feu de pareilles lettres. On a trouvé brûlantes celles de la *Julie*. Eh dieu ! qu'auroit-on donc dit de celles-

là? Non, non, jamais celle qui peut inspirer une pareille passion n'aura le courage d'en brûler les preuves. Mais je ne crains pas non plus qu'elle en ait abusé; je ne l'en crois pas capable; et de plus j'y avois mis bon ordre. La sotte mais vive crainte d'être persifflé m'avoit fait commencer cette correspondance sur un ton qui mit mes lettres à l'abri des communications. Je portai jusqu'à la tutoyer la familiarité que j'y pris dans mon ivresse: mais quel tutoiement! elle n'en devoit surement pas être offensée. Cependant elle s'en plaignit plusieurs fois, mais sans succès: ses plaintes ne faisoient que réveiller mes craintes, et d'ailleurs je ne pouvois me résoudre à rétrograder. Si ces lettres sont encore en être et qu'un jour elles soient vues, on connoitra comment j'ai aimé.

La douleur que me causa le refroidissement de M^{me} d'*Houdetot*, et la certitude de ne l'avoir pas mérité, me firent prendre le singulier parti de m'en plaindre à *S.-Lambert* même. En attendant l'effet de la lettre que je lui écrivis à ce sujet, je me jetai dans les distractions que j'aurois dû chercher

plutôt. Il y eut des fêtes à la Chevrette, pour lesquelles je fis de la musique. Le plaisir de me faire honneur auprès de M^{me} d'*Houdetot* d'un talent qu'elle aimoit excita ma verve ; et un autre objet contribuoit encore à l'animer, savoir, le desir de montrer que l'auteur du *Devin du village* savoit la musique ; car je m'appercevois depuis long-temps que quelqu'un travailloit en secret à rendre cela douteux, du moins quant à la composition. Mon début à Paris, les épreuves où j'y avois été mis à diverses fois ; tant chez M. D...n que chez M. de *la Popliniere*, quantité de musique que j'y avois composée pendant quatorze ans au milieu des plus célèbres artistes et sous leurs yeux, enfin l'opéra des *Muses galantes*, celui même du *Devin*, un motet que j'avois fait pour M^{lle} *Fel*, et qu'elle avoit chanté au concert spirituel, tant de conférences que j'avois eues sur ce bel art avec les plus grands maîtres ; tout sembloit devoir prévenir ou dissiper un pareil doute. Il existoit cependant, même à la Chevrette, et je voyois que M. d'*Epinoy* n'en étoit pas exempt. Sans paroître m'appercevoir de cela, je me chargeai de lui

composer un motet pour la dédicace de la chapelle de la Chevrette, et je le priai de me fournir des paroles de son choix. Il chargea *Delinant*, le gouverneur de son fils, de les faire. *Delinant* arrangea des paroles convenables au sujet, et huit jours après qu'elles m'eurent été données le motet fut achevé. Pour cette fois le dépit fut mon Apollon, et jamais musique plus étoffée ne sortit de mes mains. Les paroles commencent par ces mots, *Ecce sedes hic tonantis*(*). La pompe du début répond aux paroles, et toute la suite du motet est d'une beauté de chant qui frappa tout le monde. J'avois travaillé en grand orchestre. D'*Epinay* rassembla les meilleurs symphonistes. M^{me} *Bruna*, chanteuse italienne, chanta le motet, et fut bien accompagnée. Le motet eut un si grand succès, qu'on l'a donné dans la suite au concert spirituel, où, malgré les sourdes cabales et l'indigne exécution, il a eu deux fois les mêmes applaudissemens. Je donnai, pour la fête de M. d'*Epinay*,

(*) J'ai appris depuis que ces paroles étoient de *Santeuil*, et que M. *Delinant* se les étoit doucement appropriées.

l'idée d'une espede de piece, moitié drame, moitié pantomime, que M^{me} d'*Epinay* composa et dont je fis encore la musique. *Grimm*, en arrivant, entendit parler de mes succès harmoniques: une heure après, on n'en parla plus; mais du moins on ne mit plus en question, que je sache, si je savois la composition.

A peine *Grimm* fut-il à la Chevette, où déjà je ne me plaisois pas trop, qu'il acheva de m'en rendre le séjour insupportable, par des airs que je ne vis jamais à personne, et dont je n'avois pas même l'idée. La veille de son arrivée on me délogea de la chambre de faveur que j'occupois, contiguë à celle de M^{me} d'*Epinay*; on la prépara pour M. *Grimm*, et on m'en donna une autre plus éloignée. Voilà, dis-je en riant à M^{me} d'*Epinay*, comment les nouveaux venus déplacent les anciens. Elle parut embarrassée. J'en compris mieux la raison dès le même soir, en apprenant qu'il y avoit entre sa chambre et celle que je quittois une porte masquée de communication, qu'elle avoit jugé inutile de me montrer. Son commerce avec *Grimm* n'étoit ignoré de personne ni chez elle ni dans le public, pas

même de son mari : cependant, loin d'en convenir avec moi, confident de secrets qui lui importoit beaucoup davantage, et dont elle étoit bien sûre, elle s'en défendit toujours très fortement. Je compris que cette réserve venoit de *Grimm*, qui, dépositaire de tous mes secrets, ne vouloit pas que je le fusse d'aucun des siens.

Quelque prévention que mes anciens sentimens, qui n'étoient pas éteints, et le mérite réel de cet homme-là me donnassent en sa faveur, elle ne put tenir contre les soins qu'il prit pour la détruire. Son abord fut celui du comte de *Taffiere*; à peine daigna-t-il me rendre le salut; il ne m'adressa pas une seule fois la parole, et me corrigea bientôt de la lui adresser en ne me répondant point du tout. Il passoit par-tout le premier, prenoit par-tout la première place, sans jamais faire aucune attention à moi. Passe pour cela, s'il n'y eût pas mis une affectation choquante : mais on en jugera par un seul trait pris entre mille. Un soir M^{me} d'*Epinay*, se trouvant un peu incommodée, dit qu'on lui portât un morceau dans sa chambre, et

monta pour souper au coin de son feu. Elle me proposa de monter avec elle ; je le fis. *Grimm* vint ensuite. La petite table étoit déjà mise ; il n'y avoit que deux couverts. On sert. M^{me} d'*Epinay* prend sa place à l'un des coins du feu : M. *Grimm* prend un fauteuil , s'établit à l'autre coin , tire la petite table entre eux deux , déplie sa serviette , et se met en devoir de manger , sans me dire un seul mot. M^{me} d'*Epinay* rougit , et, pour l'engager à réparer sa grossièreté , m'offre sa propre place. Il ne dit rien , ne me regarda pas. Ne pouvant approcher du feu , je pris le parti de me promener par la chambre en attendant qu'on m'apportât un couvert. Il me laissa souper au bout de la table , loin du feu , sans me faire la moindre honnêteté , à moi incommodé , son aîné , son ancien dans la maison , qui l'y avois introduit , et à qui même , comme favori de la dame , il eût dû faire les honneurs. Toutes ses manières avec moi répondoient fort bien à cet échantillon. Il ne me traitoit pas précisément comme son inférieur , il me regardoit comme nul. J'avois peine à reconnoître là l'ancien cuistre

qui chez le prince de *Saxe-Gotha* se tenoit honoré de mes regards. J'en avois encore plus à concilier ce profond silence et cette morgue insultante avec la tendre amitié qu'il se vantoit d'avoir pour moi près de tous ceux qu'il savoit en avoir eux-mêmes. Il est vrai qu'il ne la témoignoit guere que pour me plaindre de ma fortune, dont je ne me plaignois point, pour compatir à mon triste sort, dont j'étois content, et pour se lamenter de me voir me refuser durement aux soins bienfaisans qu'il disoit vouloir me rendre. C'étoit avec cet art qu'il faisoit admirer sa tendre générosité, blâmer mon ingrate misanthropie, et qu'il accoutumoit insensiblement tout le monde à n'imaginer entre un protecteur tel que lui et un malheureux tel que moi que des liaisons de bienfaits d'une part et d'obligations de l'autre, sans y supposer même dans les possibles une amitié d'égal à égal. Pour moi, j'ai cherché vainement en quoi je pouvois être obligé à ce nouveau patron. Je lui avois prêté de l'argent, il ne m'en prêta jamais; je l'avois gardé dans sa maladie, à peine me venoit-il voir dans les

miennes ; je lui avois donné tous mes amis, il ne m'en donna jamais aucun des siens ; je l'avois prôné de tout mon pouvoir, il... ; s'il m'a prôné , c'est moins publiquement et c'est d'une autre maniere. Jamais il ne m'a rendu ni même offert aucun service d'aucune espece. Comment étoit-il donc mon Mécene ? Comment étois-je son protégé ? Cela me passoit, et me passe encore.

Il est vrai que , du plus au moins , il étoit arrogant avec tout le monde , mais avec personne aussi brutalement qu'avec moi. Jeme souviens qu'une fois *S.-Lambert* faillit à lui jeter son assiette à la tête , sur une espece de démenti qu'il lui donna en pleine table , en lui disant grossièrement , *Celan'est pas vrai*. A son ton naturellement tranchant il ajouta la suffisance d'un parvenu , et devint même ridicule à force d'être impertinent. Le commerce des grands l'avoit séduit au point de se donner à lui-même des airs qu'on ne voit qu'aux moins sensés d'entre eux. Il n'appeloit jamais son laquais que par *eh !* comme si , sur le nombre de ses gens , monseigneur n'eût pas su lequel étoit de garde ! Quand il lui donnoit

des commissions, il lui jetoit l'argent par terre, au lieu de le lui donner dans la main ; enfin, oubliant tout-à-fait qu'il étoit homme, il le traitoit avec un mépris si choquant, avec un dédain si dur en toute chose, que ce pauvre garçon, qui étoit un fort bon sujet, que M^{me} d'Epinaÿ lui avoit donné, quitta son service, sans autre grief que l'impossibilité d'endurer de pareils traitemens : c'étoit le *la Fleur* de ce nouveau *Glorieux*.

Aussi fat qu'il étoit vain, avec ses gros yeux troubles et sa figure dégingandée, il avoit des prétentions près des femmes ; et depuis sa farce avec M^{me} Fel il passoit auprès de plusieurs d'entre elles pour un homme à grands sentimens. Cela l'avoit mis à la mode, et lui avoit donné du goût pour la propreté de femme. Il se mit à faire le beau ; sa toilette devint une grande affaire : tout le monde sut qu'il mettoit du blanc ; et moi, qui n'en croyois rien, je commençai de le croire, non seulement par l'embellissement de son teint et pour avoir trouvé des tasses de blanc sur sa toilette, mais sur ce qu'entrant un matin dans

sa chambre , je le trouvai brossant ses ongles avec une petite vergette faite exprès ; ouvrage qu'il continua fièrement devant moi. Je jugeai qu'un homme qui passe deux heures tous les matins à brosser ses ongles peut bien passer quelques instans à remplir de blanc les creux de sa peau. Le bon-homme *Gauffecourt* , qui n'étoit pas sac à diable , l'avoit assez plaisamment surnommé TYRAN-LE-BLANC.

Tout cela n'étoit que des ridicules , mais bien antipathiques à mon caractère. Ils acheverent de me rendre suspect le sien. J'eus peine à croire qu'un homme à qui la tête tournoit de cette façon pût conserver un cœur bien placé. Il ne se piquoit de rien tant que de sensibilité d'âme et d'énergie de sentiment. Comment cela s'accordoit-il avec des défauts qui sont propres aux petites âmes ? Comment les vifs et continuels élans que fait hors de lui-même un cœur sensible peuvent-ils le laisser s'occuper sans cesse de tant de petits soins pour sa petite personne ? Eh mon dieu ! celui qui sent embraser son cœur de ce feu céleste cherche à l'exhaler , et

veut montrer le dedans : il voudroit mettre son cœur sur son visage ; il n'imaginera jamais d'autre fard.

Je me rappelai le sommaire de sa morale , que M^{me} d'*Epinay* m'avoit dit , et qu'elle avoit adopté. Ce sommaire consistoit en un seul article , savoir , que l'unique devoir de l'homme est de suivre en tout les penchans de son cœur. Cette morale , quand je l'appris , me donna terriblement à penser , quoique je ne la prisse alors que pour un jeu d'esprit. Mais je vis bientôt que ce principe étoit réellement la regle de sa conduite , et je n'en eus que trop dans la suite la preuve à mes dépens. C'est la doctrine intérieure dont *Diderot* m'a tant parlé , mais qu'il ne m'a jamais expliquée.

Je me rappelai les fréquens avis qu'on m'avoit donnés , il y avoit plusieurs années , que cet homme étoit faux , qu'il jouoit le sentiment , et sur-tout qu'il ne m'aimoit pas. Je me souvins de plusieurs petites anecdotes que m'avoient là-dessus racontées M. de *Francueil* et M^{me} de *Chenonceaux* , qui ne l'estimoient ni l'un ni l'autre , et qui

devoient le connoître, puisque M^{me} de *Chenonceux* étoit fille de M^{me} de *Rochechouart*, intime amie du feu comte de *Friese*, et que M. de *Francueil*, très lié alors avec le vicomte de *Polignac*, avoit beaucoup vécu au Palais-royal, précisément quand *Grimm* commençoit de s'y introduire. Tout Paris fut instruit de son désespoir après la mort du comte de *Friese*. Il s'agissoit de soutenir la réputation qu'il s'étoit donnée après les rigueurs de M^{lle} *Fel*, et dont j'aurois vu la forfanterie mieux que personne, si j'eusse alors été moins aveuglé. Il fallut l'entraîner à l'hôtel de Castries, où il joua dignement son rôle, livré à la plus mortelle affliction. Là tous les matins il alloit dans le jardin pleurer à son aise, tenant sur ses yeux son mouchoir baigné de larmes, tant qu'il étoit en vue de l'hôtel; mais au détour d'une certaine allée, des gens auxquels il ne songeoit pas le virent mettre à l'instant le mouchoir dans sa poche, et tirer un livre. Cette observation qu'on répéta, fut bientôt publique dans tout Paris, et presque aussitôt oubliée. Je l'avois oubliée moi-même : un fait qui me regar-

doit servir à me la rappeler. J'étois à l'extrémité dans mon lit, rue de Grenelle; il étoit à la campagne : il vint un matin me voir tout essoufflé, disant qu'il venoit d'arriver à l'instant même; je sus, un moment après, qu'il étoit arrivé de la veille, et qu'on l'avoit vu au spectacle le même jour.

Il me revint mille faits de cette espece; mais une observation que je fus surpris de faire si tard me frappa plus que tout cela. J'avois donné à *Grimm* tous mes amis sans exception; ils étoient tous devenus les siens. Je pouvois si peu me séparer de lui, que j'aurois à peine voulu me conserver l'entrée d'une maison où il ne l'auroit par eue. Il n'y eut que M^{me} de *Créqui* qui refusa de l'admettre, et qu'aussi je cessai presque de voir depuis ce temps-là. *Grimm* de son côté se fit d'autres amis, tant de son estoc que de celui du comte de *Friese*. De tous ces amis-là jamais un seul n'est devenu le mien; jamais il ne m'a dit un mot pour m'engager de faire au moins leur connoissance; et de tous ceux que j'ai quelquefois rencontrés chez lui, jamais un seul ne m'a marqué la moindre

bienveillance, pas même le comte de *Fricse*, chez lequel il demeueroit, et avec lequel il m'eût par conséquent été très agréable de former quelque liaison, ni le comte de *Schomberg* son parent avec lequel *Grimm* étoit encore plus familier.

Voici plus : mes propres amis, dont je fis les siens, et qui tous m'étoient tendrement attachés avant cette connoissance, changerent sensiblement pour moi quand elle fut faite. Il ne m'a jamais donné aucun des siens ; je lui ai donné tous les miens, et il a fini par me les tous ôter. Si ce sont là des effets de l'amitié, quels seront donc ceux de la haine ?

Diderot même, au commencement, m'avertit plusieurs fois que *Grimm*, à qui je donnois tant de confiance, n'étoit pas mon ami. Dans la suite il changea de langage, quand lui-même eut cessé d'être le mien.

La maniere dont j'avois disposé de mes enfans n'avoit besoin du concours de personne. J'en instruisis cependant mes amis, uniquement pour les en instruire, pour ne pas paroître à leurs yeux meilleur que je n'étois. Ces amis étoient au nombre de

trois ; *Diderot*, *Grimm*, *M^{me} d'Epinaÿ*. *Duclos*, le plus digne de ma confiance, fut le seul à qui je ne la fis pas. Il la sut cependant ; par qui ? je l'ignore. Il n'est guere probable que cette infidélité soit venue de *M^{me} d'Epinaÿ*, qui savoit qu'en l'imitant, si j'en eusse été capable, j'avois de quoi m'en venger cruellement. Restent *Grimm* et *Diderot*, alors si unis en tant de choses, sur-tout contre moi, qu'il est plus que probable que ce crime leur fut commun. Je parierois que *Duclos*, à qui je n'ai pas dit mon secret, et qui par conséquent en étoit le maître, est le seul qui me l'ait gardé. ✓

Grimm et *Diderot*, dans leur projet de m'ôter les gouverneuses, avoient fait effort pour le faire entrer dans leurs vues : il s'y refusa toujours avec dédain. Ce ne fut que dans la suite que j'appris de lui tout ce qui s'étoit passé entre eux à cet égard ; mais j'en appris dès lors assez par *Thérèse* pour voir qu'il y avoit à tout cela quelque dessein secret, et qu'on vouloit disposer de moi, sinon contre mon gré, du moins à mon insu, ou bien qu'on vouloit faire ser-

vir ces deux personnes d'instrument à quelque dessein caché. Tout cela n'étoit assurément pas de la droiture : l'opposition de *Duclos* le prouve sans réplique. Croira qui voudra que c'étoit de l'amitié.

Cette prétendue amitié m'étoit aussi fatale au dedans qu'au dehors. Les longs et fréquens entretiens avec M^{me} le *Vasseur* depuis plusieurs années avoient changé sensiblement cette femme à mon égard, et ce changement ne m'étoit assurément pas favorable. De quoi traitoient-ils donc dans ces singuliers tête-à-tête? Pourquoi ce profond mystère? La conversation de cette vieille femme étoit-elle donc assez agréable pour la prendre ainsi en bonne fortune, et assez importante pour en faire un si grand secret? Depuis trois ou quatre ans que ces colloques duroient, ils m'avoient paru risibles : en y repensant alors, je commençai de m'en étonner. Cet étonnement eût été jusqu'à l'inquiétude si j'avois su dès lors ce que cette femme me préparoit.

Malgré le prétendu zèle pour moi, dont *Grimm* se targuoit au dehors, et difficile à

concilier avec le ton qu'il prenoit vis-à-vis de moi-même, il ne me revenoit rien de lui d'aucun côté qui fût à mon avantage; et la commisération qu'il feignoit d'avoir pour moi tendoit bien moins à me servir qu'à m'avilir. Il m'ôtoit même, autant qu'il étoit en lui, la ressource du métier que je m'étois choisi, en me décrivant comme un mauvais copiste : et je conviens qu'il disoit en cela la vérité; mais ce n'étoit pas à lui de la dire. Il prouvoit que ce n'étoit pas plaisanterie, en se servant d'un autre copiste, et en ne me laissant aucune des pratiques qu'il pouvoit m'ôter. On eût dit que son projet étoit de me faire dépendre de lui et de son crédit pour ma subsistance, et d'en tarir la source jusqu'à ce que j'en fusse réduit là.

Tout cela résumé, ma raison fit taire enfin mon ancienne prévention, qui parloit encore. Je jugeai son caractère au moins très suspect; et quant à son amitié, je la décidai fausse. Puis, résolu de ne le plus voir, j'en avertis M^{me} d'*Epinay*, appuyant ma résolution de plusieurs faits sans réplique, mais que j'ai maintenant oubliés.

Elle combattit fortement cette résolution, sans savoir trop que dire aux raisons sur lesquelles elle étoit fondée. Elle ne s'étoit pas encore concertée avec lui; mais le lendemain, au lieu de s'expliquer verbalement avec moi, elle me remit une lettre très adroite, qu'ils avoient minutée ensemble, et par laquelle, sans entrer dans aucun détail des faits, elle le justifioit par son caractère concentré, et, me faisant un crime de l'avoir soupçonné de perfidie envers son ami, m'exhortoit à me raccommoder avec lui. Cette lettre m'ébranla. Dans une conversation que nous eûmes ensuite, et où je la trouvai mieux préparée qu'elle n'étoit la première fois, j'achevai de me laisser vaincre: j'en vins à croire que je pouvois avoir mal jugé, et qu'en ce cas j'avois réellement envers un ami des torts graves que je devois réparer.

Bref, comme j'avois déjà fait plusieurs fois avec *Diderot*, avec le baron d'*Holbach*, moitié gré, moitié foiblesse, je fis toutes les avances que j'avois droit d'exiger: j'allai chez *Grimm*, comme un autre *George Dandin*, lui faire des excuses des offenses qu'il m'avoit

faites, toujours dans cette fausse persuasion qui m'a fait faire en ma vie mille bassesses auprès de mes feints amis, qu'il n'y a point de haine qu'on ne désarme à force de douceur et de bons procédés; au lieu qu'au contraire la haine des méchans ne fait que s'animer davantage par l'impossibilité de trouver sur quoi la fonder; et le sentiment de leur propre injustice n'est qu'un grief de plus contre celui qui en est l'objet. J'ai, sans sortir de ma propre histoire, une preuve bien forte de cette maxime dans *Grimm* et dans *Tronchin*, devenus mes deux plus implacables ennemis par goût, par plaisir, par fantaisie, sans pouvoir alléguer aucun tort d'aucune espee que j'aie eu jamais avec aucun des deux (*), et dont la rage

(*) Je n'ai donné, dans la suite, au dernier le surnom de jongleur, que long-temps après son inimitié déclarée, et les sanglantes persécutions qu'il m'avoit suscitées à Geneve et ailleurs. J'ai même bientôt supprimé ce nom, quand je me suis vu tout-à-fait sa victime : les basses vengeances sont indignes de mon cœur, et la haine n'y prend jamais pied.

s'accroît

s'accroît de jour en jour, comme celle des tigres, par la facilité qu'ils trouvent à l'assouvir.

Je m'attendois que, confus de ma condescendance et de mes avances, *Grimm* me recevrait, les bras ouverts, avec la plus tendre amitié. Il me reçut en empereur romain, avec une morgue que je n'avois jamais vue à personne. Je n'étois point du tout préparé à cet accueil. Quand, dans l'embarras d'un rôle si peu fait pour moi, j'eus rempli, en peu de mots et d'un air timide, l'objet qui m'amenoit près de lui, avant de me recevoir en grace, il pronouça avec beaucoup de majesté une longue harangue qu'il avoit préparée, et qui contenoit la nombreuse énumération de ses rares vertus, et sur-tout dans l'amitié. Il appuya long-temps sur une chose qui d'abord me frappa beaucoup, c'est qu'on lui voyoit toujours conserver les mêmes amis. Tandis qu'il parloit, je me disois tout bas qu'il seroit bien cruel pour moi de faire seule exception à cette règle. Il y revint si souvent et avec tant d'affectation, qu'il me fit penser que, s'il ne suivoit en cela que les sen-

rimens de son cœur, il seroit moins frappé de cette maxime, et qu'il s'en faisoit un art utile à ses vues dans les moyens de parvenir. Jusqu'alors j'avois été dans le même cas, j'avois conservé toujours tous mes amis; depuis ma plus tendre enfance je n'en avois pas perdu un seul, si ce n'est par la mort, et cependant je n'en avois pas fait jusqu'alors la réflexion: ce n'étoit pas une maxime que je me fusse prescrite. Puisque c'étoit un avantage alors commun à l'un et à l'autre, pourquoi donc s'en targuoit-il par préférence, si ce n'est qu'il songeoit d'avance à me l'ôter? Il s'attacha ensuite à m'humilier par les preuves de la préférence que nos amis communs lui donnoient sur moi. Je connoissois aussi bien que lui cette préférence: la question étoit à quel titre il l'avoit obtenue; si c'étoit à force de mérite, ou d'adresse, en s'élevant lui-même, ou en cherchant à me rabaisser. Enfin, quand il eut mis à son gré entre lui et moi toute la distance qui pouvoit donner du prix à la grace qu'il m'alloit faire, il m'accorda le baiser de paix, dans un léger embrassement qui ressembloit à l'ac-

collade que le roi donne aux nouveaux chevaliers. Je tombois des nues, j'étois ébahi, je ne savois que dire, je ne trouvois pas un mot. Toute cette scene eut l'air de la réprimande qu'un précepteur fait à son disciple en lui faisant grace du fouet. Je n'y pense jamais sans sentir combien sont trompeurs les jugemens fondés sur l'apparence, auxquels le vulgaire donne tant de poids, et combien souvent l'audace et la fierté sont du côté du coupable, la honte et l'embarras du côté de l'innocent.

Nous étions réconciliés : c'étoit toujours un soulagement pour mon cœur, que toute querelle jette dans des angoisses mortelles. On se doute bien qu'une pareille réconciliation ne changea pas ses manières; elle m'ôta seulement le droit de m'en plaindre. Aussi pris-je le parti d'endurer tout, et de ne dire plus rien.

Tant de chagrins, coup sur coup, me jeterent dans un accablement qui ne me laissoit guere la force de reprendre l'empire de moi-même. Sans réponse de *S.-Lambert*, négligé de *M^{nc} d'Houdetot*, n'osant plus m'ouvrir à personne, je commençai de crain-

dre qu'en faisant de l'amitié l'idole de mon cœur, je n'eusse employé ma vie à sacrifier à des chimères. Epreuve faite, il ne restoit de toutes mes liaisons que deux hommes qui eussent conservé toute mon estime, et à qui mon cœur pût donner sa confiance; *Duclos*, que depuis ma retraite à l'Hermitage j'avois perdu de vue, et *S.-Lambert*. Je crus ne pouvoir bien réparer mes torts envers ce dernier qu'en lui déchargeant mon cœur sans réserve; et je résolus de lui faire pleinement mes confessions en tout ce qui ne compromettroit pas sa maîtresse. Je ne doute pas que ce choix ne fût encore un piège de ma passion pour me tenir plus rapproché d'elle; mais il est certain que je me serois jeté dans les bras de son amant sans réserve, que je me serois mis pleinement sous sa conduite, et que j'aurois poussé la franchise aussi loin qu'elle pouvoit aller. J'étois prêt à lui écrire une seconde lettre, à laquelle j'étois sûr qu'il auroit répondu, quand j'appris la triste cause de son silence sur la première. Il n'avoit pu soutenir jusqu'au bout les fatigues de cette campagne. *M^{me} d'Epinaÿ* m'apprit qu'il venoit d'avoir

une attaque de paralysie ; et M^{me} d'*Houdetot*, que son affliction suivit par rendre malade elle-même, et qui fut hors d'état de m'écrire sur-le-champ, me marqua deux ou trois jours après, de Paris où elle étoit alors, qu'il se faisoit porter à Aix-la-Chapelle pour y prendre les bains. Je ne dis pas que cette triste nouvelle m'affligea comme elle ; mais je doute que le serrement de cœur qu'elle me donna fût moins pénible que sa douleur et ses larmes. Le chagrin de le savoir dans cet état, augmenté par la crainte que l'inquiétude n'eût contribué à l'y mettre, me toucha plus que tout ce qui m'étoit arrivé jusqu'alors ; et je sentis cruellement qu'il me manquoit, dans ma propre estime, la force dont j'avois besoin pour supporter tant de déplaisir. Heureusement ce généreux ami ne me laissa pas long-temps dans cet accablement ; il ne m'oublia pas, malgré son attaque, et je ne tardai pas d'apprendre par lui-même que j'avois trop mal jugé de ses sentimens et de son état. Mais il est temps d'en venir à la grande révolution de ma destinée, à la catastrophe qui a partagé ma vie en deux parties si différentes,

et qui, d'une bien légère cause, a tiré de si terribles effets.

Un jour que je ne songeois à rien moins, M^{ne} d'*Epinay* m'envoya chercher. En entrant j'apperçus dans ses yeux et dans toute sa contenance un air de trouble, dont je fus d'autant plus frappé, que cet air ne lui étoit point ordinaire, personne au monde ne sachant mieux qu'elle gouverner son visage et ses mouvemens. Mon ami, me dit-elle, je pars pour Geneve; ma poitrine est en mauvais état, ma santé se délabre au point que, toute chose cessante, il faut que j'aille voir et consulter *Tronchin*. Cette résolution, si brusquement prise et à l'entrée de la mauvaise saison, m'étonna d'autant plus, que je l'avois quittée, trente-six heures auparavant, sans qu'il en fût question. Je lui demandai qui elle emmeneroit avec elle. Elle me dit qu'elle emmeneroit son fils avec M. *Delinant*; et puis elle ajouta négligemment: Et vous, mon ours, ne viendrez-vous pas aussi? Comme je ne crus pas qu'elle parlât sérieusement, sachant que dans la saison où nous entrions j'étois à peine en état de sortir de ma cham-

bre, je plaisantais sur l'utilité du cortège d'un malade pour un autre malade : elle parut elle-même n'en avoir pas fait tout de bon la proposition, et il n'en fut plus question. Nous ne parlâmes plus que des préparatifs de son voyage, dont elle s'occupoit avec beaucoup de vivacité, étant résolue à partir dans quinze jours.

Je n'avois pas besoin de beaucoup de pénétration pour comprendre qu'il y avoit à ce voyage un motif secret qu'on me taisoit. Ce secret, qui n'en étoit un dans toute la maison que pour moi, fut découvert dès le lendemain par *Thérese*, à qui *Teissier*, le maître-d'hôtel, qui le savoit de la femme-de-chambre, le révéla. Quoique je ne doive pas ce secret à M^me d'*Epinay*, puisque je ne le tiens pas d'elle, il est trop lié avec ceux que j'en tiens pour que je puisse l'en séparer : ainsi je me tairai sur cet article. Mais ces secrets, qui jamais ne sont sortis ni ne sortiront de ma bouche ni de ma plume, ont été sus de trop de gens pour pouvoir être ignorés dans tous les entours de M^me d'*Epinay*.

Instruit du vrai motif de ce voyage, j'au-

rois reconnu la secrete impulsion d'une main ennemie dans la tentative de m'y faire le chaperon de M^{me} d'*Epinay* ; mais elle avoit si peu insisté , que je persistai à ne point regarder cette tentative comme sérieuse , et je ris seulement du beau personnage que j'aurois fait là , si j'eusse eu la sottise de m'en charger. Au reste , elle gagna beaucoup à mon refus , car elle vint à bout d'engager son mari même à l'accompagner.

Quelques jours après je reçus de *Diderot* le billet que je vais transcrire. Ce billet , seulement plié en deux , de maniere que tout le dedans se lisoit sans peine , me fut adressé chez M^{me} d'*Epinay* , et recommandé à M. *Delinant* , le gouverneur du fils et le confident de la mere.

Billet de Diderot , liasse A , n^o. 52.

« Je suis fait pour vous aimer et pour
 « vous donner du chagrin. J'apprends que
 « M^{me} d'*Epinay* va à Geneve , et je n'en-
 « tends point dire que vous l'accompa-
 « gniez. Mon ami , content de M^{me} d'*E-*
 « *pinay* , il faut partir avec elle : mécontent ,
 « il faut partir beaucoup plus vite. Êtes-

« vous surchargé du poids des obligations
« que vous lui avez? voilà une occasion
« de vous acquitter en partie et de vous
« soulager. Trouverez-vous une autre oc-
« casion dans votre vie de lui témoigner
« votre reconnoissance? Elle va dans un
« pays où elle sera comme tombée des
« nues. Elle est malade; elle aura besoin
« d'amusement et de distraction. L'hiver!
« voyez, mon ami. L'objection de votre
« santé peut être beaucoup plus forte que
« je ne la crois; mais êtes-vous plus mal
« aujourd'hui que vous ne l'étiez il y a un
« mois, et que vous ne le serez au com-
« mencement du printemps? Ferez-vous
« dans trois mois d'ici le voyage plus com-
« modément qu'aujourd'hui? Pour moi, je
« vous avoue que si je ne pouvois suppor-
« ter la chaise, je prendrois un bâton et
« je la suivrois. Et puis ne craignez-vous
« point qu'on ne mésinterprète votre con-
« duite? On vous soupçonnera ou d'in-
« gratitude ou d'un autre motif secret.
« Je sais bien que, quoi que vous fassiez,
« vous aurez toujours pour vous le témoi-
« gnage de votre conscience: mais ce té-

« moignage suffit-il seul, et est-il permis
 « de négliger jusqu'à certain point celui
 « des autres hommes? Au reste, mon ami,
 « c'est pour m'acquitter avec vous et avec
 « moi que je vous écris ce billet. S'il vous
 « déplaît, jetez-le au feu, et qu'il n'en
 « soit non plus question que s'il n'eût ja-
 « mais été écrit. Je vous salue, vous aime,
 « et vous embrasse. »

Le tremblement de colere, l'éblouisse-
 ment qui me gagnoient en lisant ce billet,
 et qui me permirent à peine de l'achever,
 ne m'empêcherent pas d'y remarquer l'a-
 dresse avec laquelle *Diderot* y affectoit un
 ton plus doux, plus caressant, plus hon-
 nête, que dans toutes ses autres lettres,
 dans lesquelles il me traitoit tout au plus
 de mon cher, sans daigner m'y donner le
 nom d'ami. Je vis aisément le ricochet par
 lequel me venoit ce billet, dont la sus-
 cription, la forme et la marche dévoient
 même assez mal-adroitement le détour:
 car nous nous écrivions ordinairement par
 la poste ou par le messenger de Montmo-
 rency, et ce fut la première et l'unique
 fois qu'il se servit de cette voie-là.

Quand le premier transport de mon indignation me permit d'écrire, je lui traçai précipitamment la réponse suivante, que je portai sur-le-champ, de l'Hermitage où j'étois pour lors, à la Chevrette, pour la montrer à M^{me} d'*Epinay*, à qui, dans mon aveugle colere, je la voulus lire moi-même, ainsi que le billet de *Diderot*.

« Mon cher ami, vous ne pouvez sa-
« voir ni la force des obligations que je
« puis avoir à M^{me} d'*Epinay*, ni jusqu'à
« quel point elles me lient, ni si elle a réel-
« lement besoin de moi dans son voyage,
« ni si elle desire que je l'accompagne,
« ni s'il m'est possible de le faire, ni les
« raisons que je puis avoir de m'en abs-
« tenir. Je ne refuse pas de discuter avec
« vous tous ces points; mais, en atten-
« dant, convenez que me prescrire si affir-
« mativement ce que je dois faire sans
« vous être mis en état d'en juger, c'est,
« mon cher philosophe, opiner en franc
« étourdi. Ce que je vois de pis à cela,
« est que votre avis ne vient pas de vous.
« Outre que je suis peu d'humeur à me
« laisser mener sous votre nom par le

« tiers et le quart, je trouve à ces rico-
 « chets certains détours qui ne vont pas
 « à votre franchise, et dont vous ferez
 « bien pour vous et pour moi de vous
 « abstenir désormais.

« Vous craignez qu'on n'interprète mal
 « ma conduite ; mais je défie un cœur
 « comme le vôtre d'oser mal penser du
 « miën. D'autres peut-être parleroient
 « mieux de moi, si je leur ressemblois da-
 « vantage. Que Dieu me préserve de me
 « faire approuver d'eux ! Que les méchants
 « m'épient et m'interprètent : *Rousseau*
 « n'est pas fait pour les craindre, ni *Di-*
 « *derot* pour les écouter.

« Si votre billet m'a déplu, vous voulez
 « que je le jette au feu, et qu'il n'en soit
 « plus question. Pensez-vous qu'on oublie
 « ainsi ce qui vient de vous ? Mon cher,
 « vous faites aussi bon marché de mes lar-
 « mes dans les peines que vous me don-
 « nez, que de ma vie et de ma santé dans
 « les soins que vous m'exhortez à prendre.
 « Si vous pouviez vous corriger de cela,
 « votre amitié m'en seroit plus douce, et
 « j'en deviendrois moins à plaindre. »

En entrant dans la chambre de M^{me} d'*Epinay* je trouvai *Grimm* avec elle, et j'en fus charmé. Je leur lus à haute et claire voix mes deux lettres avec une intrépidité dont je ne me serois pas cru capable, et j'y ajoutai, en finissant, quelques discours qui ne la démentoient pas. A cette audace inattendue dans un homme ordinairement si craintif, je les vis l'un et l'autre atterrés, abasourdis, ne répondant pas un mot; je vis sur-tout cet homme arrogant baisser les yeux à terre, et n'oser soutenir les étincelles de mes regards: mais dans le même instant, au fond de son cœur, il juroit ma perte, et je suis sûr qu'ils la concerterent avant de se séparer.

Ce fut-à-peu-près dans ce temps-là que je reçus enfin par M^{me} d'*Houdetot* la réponse de *S. - Lambert* (liasse A, n^o. 57), datée encore de *Wolfenbutel*, peu de jours après son accident, à ma lettre qui avoit tardé long-temps en route. Cette réponse m'apporta des consolations, dont j'avois grand besoin dans ce moment-là, par les témoignages d'estime et d'amitié dont elle étoit pleine, et qui me donnerent le

courage et la force de les mériter. Dès ce moment je fis mon devoir ; mais il est constant que si *S.-Lambert* se fût trouvé moins sensé, moins généreux, moins honnête homme, j'étois perdu sans retour.

La saison devenoit mauvaise, et l'on commençoit à quitter la campagne. M^{me} d'*Houdetot* me marqua le jour où elle comptoit venir faire ses adieux à la vallée, et me donna rendez-vous à Eaubonne. Ce jour se trouva, par hasard, le même où M^{me} d'*Epinay* quittoit la Chevette pour aller à Paris achever les préparatifs de son voyage. Heureusement elle partit le matin, et j'eus le temps encore, en la quittant, d'aller dîner avec sa belle-sœur. J'avois la lettre de *S.-Lambert* dans ma poche ; je la lus plusieurs fois en marchant. Cette lettre me servit d'éguide contre ma foiblesse. Je fis et tins la résolution de ne voir plus en M^{me} d'*Houdetot* que mon amie et la maîtresse de mon ami ; et je passai tête-à-tête avec elle quatre ou cinq heures dans un calme délicieux, préférable infiniment, même quant à la jouissance, à ces accès de fièvre ardente que jusqu'alors j'avois

Jeus auprès d'elle. Comme elle savoit trop que mon cœur n'étoit pas changé, elle fut sensible aux efforts que j'avois faits pour me vaincre, elle m'en estima davantage, et j'eus le plaisir de voir que son amitié pour moi n'étoit point éteinte. Elle m'annonça le prochain retour de *S.-Lambert*, qui, quoiqu'assez bien rétabli de son attaque, n'étoit plus en état de soutenir les fatigues de la guerre, et quittoit le service pour venir vivre paisiblement auprès d'elle. Nous formâmes le projet charmant d'une étroite société entre nous trois; et nous pouvions espérer que l'exécution de ce projet seroit durable, vu que tous les sentimens qui peuvent unir des cœurs sensibles et droits en faisoient la base, et que nous rassemblerions à nous trois assez de talens et de connoissances pour nous suffire à nous-mêmes, et n'avoir besoin d'aucun supplément étranger. Hélas! en me livrant à l'espoir d'une si douce vie, je ne songeois guere à celle qui m'attendoit.

Nous parlâmes ensuite de ma situation présente avec M^{me} d'*Epinay*. Je lui montrai la lettre de *Diderot*, avec ma réponse;

je lui détaillai tout ce qui s'étoit passé à ce sujet, et je lui déclarai la résolution où j'étois de quitter l'Hermitage. Elle s'y opposa vivement, et par des raisons toutes puissantes sur mon cœur. Elle me témoigna combien elle auroit désiré que j'eusse fait le voyage de Geneve, prévoyant qu'on ne manqueroit pas de la compromettre dans mon refus, ce que la lettre de *Diderot* sembloit annoncer d'avance. Cependant, comme elle savoit mes raisons aussi bien que moi-même, elle n'insista pas sur cet article; mais elle me conjura d'éviter tout éclat, à quelque prix que ce pût être, et de pallier mon refus de raisons assez plausibles pour éloigner l'injuste soupçon qu'elle pût y avoir part. Je lui dis qu'elle ne m'imposoit pas une tâche aisée; mais que, résolu d'expier mes torts au prix même de ma réputation, je voulois donner la préférence à la sienne en tout ce que l'honneur me permettroit d'endurer. On connoitra bientôt si j'ai su remplir cet engagement.

Je le puis jurer, loin que ma passion malheureuse eût rien perdu de sa force, je n'aimai jamais ma *Sophie* aussi vivement,

ment, aussi tendrement que je fis ce jour-là. Mais telle fut l'impression que firent sur moi la lettre de *S.-Lambert*, le sentiment du devoir et l'horreur de la perfidie, que, durant toute cette entrevue, mes sens me laisserent pleinement en paix auprès d'elle, et que je ne fus pas même tenté de lui baiser la main. En partant elle m'embrassa devant ses gens. Ce baiser, si différent de ceux que je lui avois dérobés quelquefois sous les feuillages, me fut garant que j'avois repris l'empire sur moi-même : je suis presque assuré que si mon cœur avoit eu le temps de se raffermir dans le calme, il ne me falloit pas trois mois pour être guéri radicalement.

Ici finissent mes liaisons personnelles avec M^{me} d'*Houdetot* ; liaisons dont chacun a pu juger sur les apparences, selon les dispositions de son propre cœur, mais dans lesquelles la passion que m'inspira cette aimable femme, passion la plus vive peut-être qu'aucun homme ait jamais sentie, s'honorera toujours entre le ciel et nous des rares et pénibles sacrifices faits par tous deux au devoir, à l'honneur, à

l'amour et à l'amitié. Nous nous étions trop élevés aux yeux l'un de l'autre pour pouvoir nous avilir aisément. Il faudroit être indigne de toute estime pour se résoudre à en perdre une de si haut prix ; et l'énergie même des sentimens qui pouvoient nous rendre coupables fut ce qui nous empêcha de le devenir.

C'est ainsi qu'après une si longue amitié pour l'une de ces deux femmes , et un si vif amour pour l'autre , je leur fis séparément mes adieux en un même jour , à l'une pour ne la revoir de ma vie , à l'autre pour ne la revoir que deux fois dans les occasions que je dirai ci-après.

Après leur départ je me trouvai dans un grand embarras pour remplir tant de devoirs pressans et contradictoires , suites de mes imprudences. Si j'eusse été dans mon état naturel , après la proposition et le refus de ce voyage de Geneve , je n'avois qu'à rester tranquille , et tout étoit dit. Mais j'en avois sottement fait une affaire qui ne pouvoit rester dans l'état où elle étoit : et je ne pouvois me dispenser de toute ultérieure explication qu'en quit-

tant l'Hermitage ; ce que je venois de promettre à M^{me} d'*Houdetot* de ne pas faire , au moins pour le moment présent. De plus elle avoit exigé que j'excusasse auprès de mes soi-disans amis le refus de ce voyage , afin qu'on ne lui imputât pas ce refus. Cependant je n'en pouvois alléguer la véritable cause sans outrager M^{me} d'*Epinay* , à qui je devois certainement de la reconnoissance après tout ce qu'elle avoit fait pour moi. Tout bien considéré , je me trouvai dans la dure mais indispensable alternative de manquer à M^{me} d'*Epinay* , à M^{me} d'*Houdetot* , ou à moi-même ; et je pris le dernier parti. Je le pris hautement , pleinement , sans tergiverser , et avec une générosité digne assurément de laver les fautes qui m'avoient réduit à cette extrémité. Ce sacrifice , dont mes ennemis ont su tirer parti , et qu'ils attendoient peut-être , a fait la ruine de ma réputation , et m'a ôté par leurs soins l'estime publique ; mais il m'a rendu la mienne , et m'a consolé dans mes malheurs. Ce n'est pas la dernière fois , comme on verra , que j'ai fait de pareils sacrifices , ni la dernière

aussi qu'on s'en est prévalu pour m'accabler.

Grimm étoit le seul qui parût n'avoir pris aucune part dans cette affaire , et ce fut à lui que je résolus de m'adresser. Je lui écrivis une longue lettre , dans laquelle j'exposai le ridicule de vouloir me faire un devoir de ce voyage de Geneve , l'inutilité , l'embarras même dont j'y aurois été à M^{me} d'*Epinay* , et les inconvéniens qui en auroient résulté pour moi-même. Je ne résistai pas , dans cette lettre , à la tentation de lui laisser voir que j'étois instruit , et qu'il me paroissoit singulier qu'on prétendit que c'étoit à moi de faire ce voyage , tandis que lui-même s'en dispensoit et qu'on ne faisoit pas mention de lui. Cette lettre , où , faute de pouvoir dire nettement mes raisons , je fus forcé de battre souvent la campagne , m'auroit donné dans le public l'apparence de bien des torts ; mais elle étoit un exemple de retenue et de discrétion pour les gens qui , comme *Grimm* , étoient au fait des choses que j'y taisois , et qui justifioient pleinement ma conduite. Je ne craignis pas même de mettre un pré-

jugé de plus contre moi, en prêtant l'avis de *Diderot* à mes autres amis pour insinuer que M^{me} d'*Houdetot* avoit pensé de même, comme il étoit vrai, et taisant que, sur mes raisons, elle avoit changé d'avis. Je ne pouvois mieux la disculper du soupçon de conniver avec moi, qu'en paroissant sur ce point mécontent d'elle.

Cette lettre finissoit par un acte de confiance, dont tout autre homme auroit été touché ; car, en exhortant *Grimm* à peser mes raisons et à me marquer après cela son avis, je lui marquois que cet avis seroit suivi, quel qu'il pût être : et c'étoit mon intention, eût-il même opiné pour mon départ ; car M. d'*Epinay* s'étant fait le conducteur de sa femme dans ce voyage, le mien prenoit alors un coup-d'œil tout différent ; au lieu que c'étoit moi d'abord qu'on voulut charger de cet emploi, et qu'il ne fut question de lui qu'après mon refus.

La réponse de *Grimm* se fit attendre ; elle fut singulière. Je vais la transcrire ici. (*Voyez* liasse A, n°. 59.)

« Le départ de M^{me} d'*Epinay* est reculé ;

« son fils est malade , il faut attendre qu'il
 « soit rétabli. Je rêverai à votre lettre. Te-
 « nez-vous tranquille à votre Hermitage.
 « Je vous ferai passer mon avis à temps.
 « Comme elle ne partira sûrement pas de
 « quelques jours , rien ne presse. En at-
 « tendant , si vous le jugez à propos , vous
 « pouvez lui faire vos offres , quoique ce-
 « la me paroisse encore assez égal ; car ,
 « connoissant votre position aussi bien
 « que vous - même , je ne doute point
 « qu'elle ne réponde à vos offres comme
 « elle doit ; et tout ce que je vois à gagner
 « à cela , c'est que vous pourrez dire à
 « ceux qui vous pressent que si vous n'a-
 « vez pas été , ce n'est pas faute de vous
 « être offert. Au reste je ne vois pas
 « pourquoi vous voulez absolument que
 « le philosophe soit le porte-voix de tout
 « le monde , et parceque son avis est que
 « vous partiez , pourquoi vous imaginez que
 « tous vos amis prétendent la même chose.
 « Si vous écrivez à M^{me} d'*Epinay* , sa ré-
 « ponse peut vous servir de réplique à tous
 « ces amis , puisqu'il vous tient tant au

« cœur de leur répliquer. Adieu : je salue
« M^{me} le *Vasseur* et le criminel. (*)

Frappé d'étonnement en lisant cette lettre, je cherchois avec inquiétude ce qu'elle pouvoit signifier, et je ne trouvois rien. Comment ! au lieu de me répondre avec simplicité sur la mienne , il prend du temps pour y rêver ; comme si celui qu'il avoit déjà pris ne lui avoit pas suffi ! Il m'avertit même de la suspension dans laquelle il me veut tenir ; comme s'il s'agissoit d'un profond problème à résoudre, ou comme s'il importoit à ses vues de m'ôter tout moyen de pénétrer son sentiment jusqu'au moment qu'il voudroit me le déclarer ! Que signifient donc ces précautions, ces retardemens, ces mystères ? Est-ce ainsi qu'on répond à la confiance ? Cette allure est-elle celle de la droiture et de la bonne foi ? Je cherchois en vain quel-

(*) M. le *Vasseur*, que sa femme menoit un peu rudement, l'appeloit le *lieutenant criminel*. M. Grimm donnoit par plaisanterie le même nom à la fille ; et, pour abréger, il lui plut d'en retrancher le premier mot.

que interprétation favorable à cette conduite ; je n'en trouvois point. Quel que fût son dessein , s'il m'étoit contraire , sa position en facilitoit l'exécution , sans que par la mienne il me fût possible d'y mettre obstacle. En faveur dans la maison d'un grand prince , répandu dans le monde , donnant le ton à nos communes sociétés , dont il étoit l'oracle , il pouvoit , avec son adresse ordinaire , disposer à son aise toutes ses machines ; et moi , seul dans mon Hermitage , loin de tout , sans avis de personne , sans aucune communication , je n'avois d'autre parti que d'attendre et rester en paix : seulement j'écrivis à M^{me} d'*Epinay* sur la maladie de son fils une lettre aussi honnête qu'elle pouvoit l'être , mais où je ne donnai pas dans le piège de lui offrir de partir avec elle.

Après des siècles d'attente , dans la cruelle incertitude où cet homme barbare m'avoit plongé , j'appris au bout de huit ou dix jours que M^{me} d'*Epinay* étoit partie , et je reçus de lui une seconde lettre. Elle n'étoit que de sept à huit lignes , que je n'achevai pas de lire C'étoit une rup-

ture , mais dans des termes tels que la plus infernale haine les peut dicter , et qui même devenoient bêtes à force de vouloir être offensans. Il me défendoit sa présence comme il m'auroit défendu ses états. Il ne manquoit à sa lettre , pout faire rire , que d'être lue avec plus de sang-froid. Sans la transcrire , sans même en achever la lecture , je la lui renvoyai sur-le - champ avec celle-ci :

« Je me refusois à ma juste défiance ;
« j'acheve trop tard de vous connoître.

« Voilà donc la lettre que vous vous
« êtes donné le loisir de méditer ! Je vous
« la renvoie , elle n'est pas pour moi. Vous
« pouvez montrer la mienne à toute la ter-
« re , et me haïr ouvertement ; ce sera de
« votre part une fausseté de moins. »

Ce que je lui disois , qu'il pouvoit montrer ma précédente lettre , se rapportoit à un article de la sienne , sur lequel on pourra juger de la profonde adresse qu'il mit à toute cette affaire.

J'ai dit que pour gens qui n'étoient pas au fait ma lettre pouvoit donner sur moi bien des prises. Il le vit avec joie ; mais

comment se prévaloir de cet avantage sans se compromettre ? En montrant cette lettre il s'exposoit au reproche d'abuser de la confiance de son ami.

Pour sortir de cet embarras , il imagina de rompre avec moi de la façon la plus piquante qu'il fût possible , et de me faire valoir dans sa lettre la grace qu'il me faisoit de ne pas montrer la mienne. Il étoit bien sûr que , dans l'indignation de ma colere , je me refuserois à sa feinte discrétion , et lui permettrois de montrer ma lettre à tout le monde : c'étoit précisément ce qu'il vouloit , et tout arriva comme il l'avoit arrangé. Il fit courir ma lettre dans tout Paris , avec des commentaires de sa façon , qui pourtant n'eurent pas tout le succès qu'il s'en étoit promis. On ne trouva pas que la permission de montrer ma lettre , qu'il avoit su m'extorquer , l'exemptât du blâme de m'avoir si légèrement pris au mot pour me nuire. On demandoit toujours quels torts personnels j'avois avec lui pour autoriser une si violente haine. Enfin l'on trouvoit que , quand j'aurois eu de tels torts qui l'auroient obligé de

rompre , l'amitié , même éteinte , avoit encore des droits qu'il auroit dû respecter. Mais malheureusement Paris est frivole ; ces remarques du moment s'oublent ; l'absent infortuné se néglige ; l'homme qui prospere en impose par sa présence ; le jeu de l'intrigue et de la méchanceté se soutient , se renouvelle , et bientôt son effet sans cesse renaissant efface tout ce qui l'a précédé.

Voilà comment , après m'avoir si longtemps trompé , cet homme enfin quitta pour moi son masque , persuadé que dans l'état où il avoit amené les choses il cessoit d'en avoir besoin. Soulagé de la crainte d'être injuste envers ce misérable , je l'abandonnai à son propre cœur , et cessai de penser à lui. Huit jours après avoir reçu cette lettre , je reçus de M^{me} d'*Epinay* sa réponse , datée de Geneve , à ma précédente (liasse B , n^o. 10). Je compris , au ton qu'elle y prenoit pour la première fois de sa vie , que l'un et l'autre , comptant sur le succès de leurs mesures , agissoient de concert , et que , me regardant comme un homme perdu sans ressource , ils se

livroient désormais sans risque au plaisir d'achever de m'écraser.

Mon état en effet étoit des plus déplorables. Je voyois s'éloigner de moi tous mes amis, sans qu'il me fût possible de savoir ni comment ni pourquoi. *Diderot*, qui se vantoit de me rester, de me rester seul, et qui depuis trois mois me promettoit une visite, ne venoit point. L'hiver commençoit à se faire sentir, et avec lui les atteintes de mes maux habituels. Mon tempérament, quoique vigoureux, n'avoit pu soutenir les combats de tant de passions contraires. J'étois dans un épuisement qui ne me laissoit ni force ni courage pour résister à rien : quand mes engagements, quand les continuelles représentations de *Diderot* et de M^{me} d'*Houdetot* m'auroient permis en ce moment de quitter l'Hermitage, je ne savois ni où aller ni comment me traîner. Je restois immobile et stupide sans pouvoir agir ni penser. La seule idée d'un pas à faire, d'une lettre à écrire, d'un mot à dire, me faisoit frémir. Je ne pouvois cependant laisser la lettre de M^{me} d'*Epinay* sans réplique, à moins de m'a-

vouer digne des traitemens dont elle et son ami m'accabloient. Je pris le parti de lui notifier mes sentimens et mes résolutions, ne doutant pas un moment que par humanité, par générosité, par bienséance, par les bons sentimens que j'avois cru voir en elle malgré les mauvais, elle ne s'empressât d'y souscrire. Voici ma lettre.

« A l'Hermitage, le 23 novembre 1757.

« Si l'on mouroit de douleur, je ne serois pas en vie. Mais enfin j'ai pris mon
« parti. L'amitié est éteinte entre nous,
« madame ; mais celle qui n'est plus garde
« encore des droits que je sais respecter.
« Je n'ai point oublié vos bontés pour
« moi, et vous pouvez compter de ma
« part sur toute la reconnoissance qu'on
« peut avoir pour quelqu'un qu'on ne doit
« plus aimer. Toute autre explication seroit
« inutile : j'ai pour moi ma conscience, et
« vous renvoie à la vôtre.

« J'ai voulu quitter l'Hermitage, et je
« le devois. Mais on prétend qu'il faut que
« j'y reste jusqu'au printemps ; et, puis-
« que mes amis le veulent, j'y resterai jus-
« qu'au printemps, si vous y consentez. »

Cette lettre écrite et partie, je ne pensai plus qu'à me tranquilliser à l'Hermitage, en y soignant ma santé, tâchant de recouvrer des forces, et de prendre des mesures pour en sortir au printemps sans bruit et sans afficher une rupture. Mais ce n'étoit pas là le compte de M. *Grimm* et de M^{me} d'*Epinay*, comme on verra dans un moment.

Quelques jours après j'eus enfin le plaisir de recevoir de *Diderot* cette visite si souvent promise et manquée. Elle ne pouvoit venir plus à propos ; c'étoit mon plus ancien ami ; c'étoit presque le seul qui me restât : on peut juger du plaisir que j'eus à le voir dans ces circonstances. J'avois le cœur plein, je l'épanchai dans le sien. Je l'éclairai sur beaucoup de faits qu'on lui avoit tus, déguisés, ou supposés. Je lui appris de tout ce qui s'étoit passé ce qu'il m'étoit permis de lui dire. Je n'affectai point de lui taire ce qu'il ne savoit que trop, qu'un amour aussi malheureux qu'insensé avoit été l'instrument de ma perte ; mais je ne convins jamais que M^{me} d'*Houdetot* en fût instruite, ou du

moins que je le lui eusse déclaré. Je lui parlai des indignes manœuvres de M^{me} d'*Epinay* pour surprendre les lettres très innocentes que sa belle-sœur m'écrivoit. Je voulus qu'il apprît ces détails de la bouche même des personnes qu'elle avoit tenté de séduire. *Thérèse* le lui fit exactement: mais que devins-je quand ce fut le tour de la mere, et que je l'entendis déclarer et soutenir que rien de cela n'étoit à sa connoissance? Ce furent ses termes, et jamais elle ne s'en départit. Il n'y avoit pas quatre jours qu'elle m'en avoit répété le récit à moi-même, et elle me dément en face devant mon ami. Ce trait me parut décisif, et je sentis alors vivement mon imprudence d'avoir gardé si long-temps une pareille femme auprès de moi. Je ne m'étendis point en invectives contre elle; à peine daignai-je lui dire quelques mots de mépris. Je sentis ce que je devois à la fille, dont l'inébranlable droiture contrastoit avec l'indigne lâcheté de la mere. Mais dès lors mon parti fut pris sur le compte de la vieille, et je n'attendis que le moment de l'exécuter.

Ce moment vint plutôt que je ne l'avois attendu. Le 10 décembre je reçus de M^{me} d'*Epinay* réponse à ma précédente lettre. En voici le contenu.

« A Geneve, le 1^{er} décembre 1757.

(Liasse B, n^o. 11.)

« Après vous avoir donné pendant
« plusieurs années toutes les marques
« possibles d'amitié et d'intérêt, il ne me
« reste qu'à vous plaindre. Vous êtes bien
« malheureux. Je desire que votre con-
« science soit aussi tranquille que la mien-
« ne. Cela pourroit être nécessaire au re-
« pos de votre vie.

« Puisque vous vouliez quitter l'Hermi-
« tage, et que vous le deviez, je suis éton-
« née que vos amis vous aient retenu. Pour
« moi, je ne consulte point les miens sur
« mes devoirs, et je n'ai plus rien à vous
« dire sur les vôtres. »

Un congé si imprévu, mais si nettement prononcé, ne me laissa pas un instant à balancer. Il falloit sortir sur-le-champ, quelque temps qu'il fît, en quelque état que je fusse, dussé-je coucher dans les bois et sur la neige, dont la terre étoit
alors

alors couverte, et quoi que pût dire et faire M^{me} d'*Houdetot* ; car je voulois bien lui complaire en tout, mais non pas jusqu'à l'infamie.

Je me trouvai dans le plus terrible embarras où j'aie été de mes jours : mais ma résolution étoit prise ; je jurai, quoi qu'il arrivât, de ne pas coucher à l'Hermitage le huitieme jour. Je me mis en devoir de sortir mes effets, déterminé à les laisser en plein champ, plutôt que de ne pas rendre les clefs dans la huitaine ; car je voulois sur-tout que tout fût fait avant qu'on pût écrire à Geneve et recevoir réponse. J'étois d'un courage que je ne m'étois jamais senti ; toutes mes forces étoient revenues. L'honneur et l'indignation m'en rendirent sur lesquelles M^{me} d'*Epinay* n'avoit pas compté. La fortune aida mon audace. M. *Mathas*, procureur-fiscal de M. le prince de Condé, entendit parler de mon embarras. Il me fit offrir une petite maison qu'il avoit à son jardin de Mont-Louis à Montmorency. J'acceptai avec empressement et reconnoissance. Le marché fut bientôt fait ; je fis en hâte acheter quel-

ques meubles, avec ceux que j'avois déjà; pour nous coucher *Thérèse* et moi. Je fis charier mes effets à grand'peine et à grands frais: malgré la glace et la neige, mon déménagement fut fait dans deux jours, et le quinze décembre je rendis les clefs de l'Hermitage, après avoir payé les gages du jardinier, ne pouvant payer mon loyer.

Quant à M^{me} *le Vasseur*, je lui déclarai qu'il falloit nous séparer: sa fille voulut m'ébranler; je fus inflexible. Je la fis partir pour Paris, dans la voiture du messager, avec tous les effets et meubles que sa fille et elle avoient en commun. Je lui donnai quelque argent, et je m'engageai à lui payer son loyer chez ses enfans ou ailleurs, à pourvoir à sa subsistance autant qu'il me seroit possible, et à ne jamais la laisser manquer de pain tant que j'en aurois moi-même.

Enfin, le sur-lendemain de mon arrivée à Mont-Louis, j'écrivis à M^{me} d'*Epina* la lettre suivante :

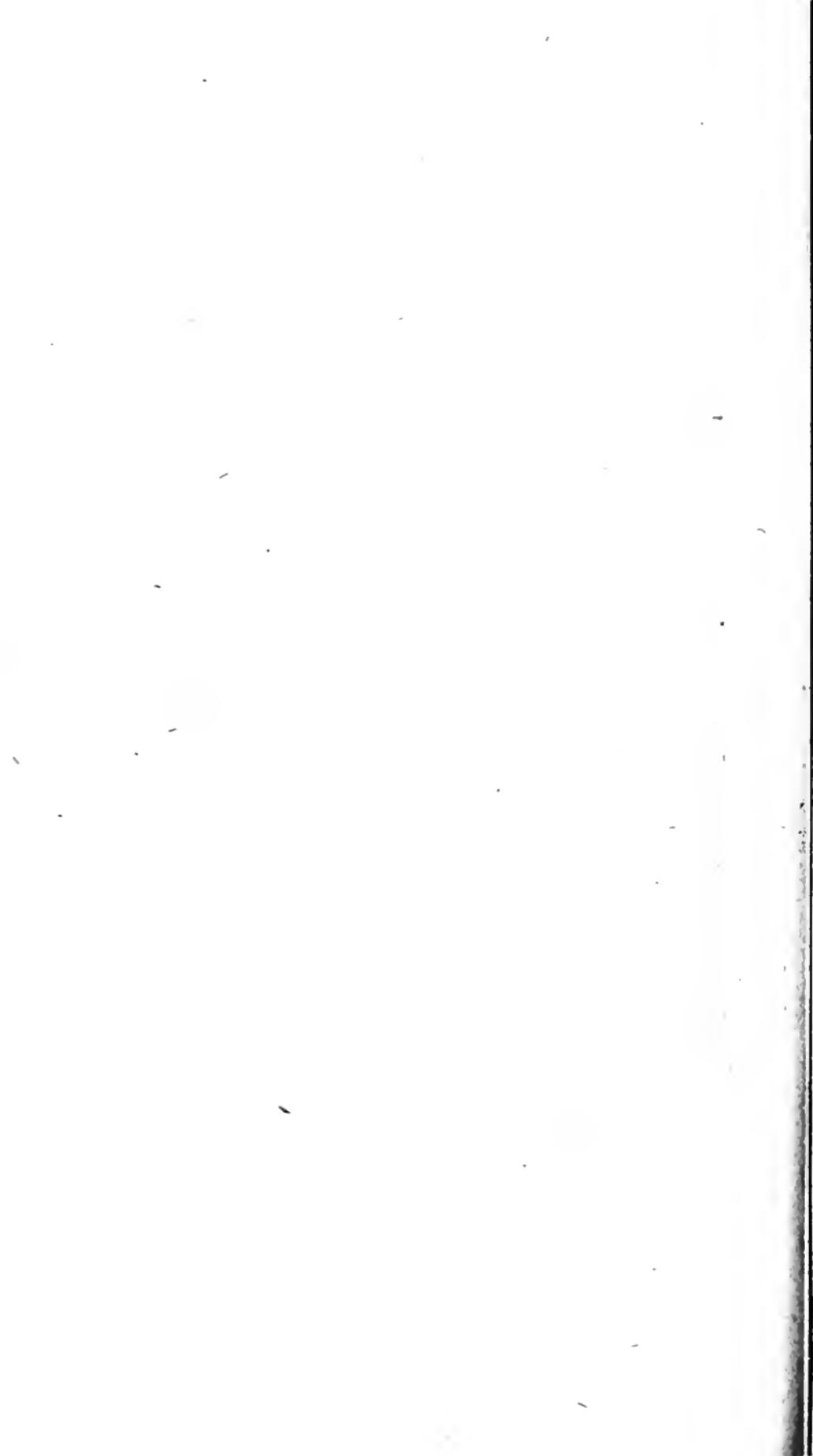
« A Montmorency, le 17 déc. 1757.

« Rien n'est si simple et si nécessaire,
« madame, que de déloger de votre mai-

« son , quand vous n'approuvez pas que
« j'y reste. Sur votre refus de consentir
« que je passasse à l'Hermitage le reste de
« l'hiver , je l'ai donc quitté le quinze dé-
« cembre. Ma destinée étoit d'y entrer
« malgré moi , et d'en sortir de même. Je
« vous remercie du séjour que vous m'a-
« vez engagé d'y faire , et je vous en remer-
« cierois davantage si je l'avois payé moins
« cher. Au reste vous avez raison de me
« croire malheureux ; personne au monde
« ne sait mieux que vous combien je dois
« l'être. Si c'est un malheur de se tromper
« sur le choix de ses amis , c'en est un
« autre non moins cruel de revenir d'une
« erreur si douce. »

Tel est le narré fidele de ma demeure à l'Hermitage , et des raisons qui m'en ont fait sortir. Je n'ai pu couper ce récit , et il importoit de le suivre avec la plus grande exactitude , cette époque de ma vie ayant eu sur la suite une influence qui s'étendra jusqu'à mon dernier jour.

Fin du Livre neuvieme.



L E S
C O N F E S S I O N S

D E

J. J. ROUSSEAU.

L I V R E D I X I E M E.

LA force extraordinaire qu'une effervescence passagere m'avoit donnée pour quitter l'Hermitage m'abandonna sitôt que j'en fus dehors. A peine fus-je établi dans ma nouvelle demeure, que de vives et fréquentes attaques de mes rétentions se compliquèrent avec l'incommodité nouvelle d'une descente, qui me tourmentoit depuis quelque temps, sans que je susse que c'en étoit une. Je tombai bientôt dans les plus cruels accidens. Le médecin *Thierry*, mon ancien ami, vint me voir, et m'éclaira sur mon état. Les sondes, les bougies, les

bandages, tout l'appareil des infirmités de l'âge, rassemblé autour de moi, me fit durement sentir qu'on n'a plus le cœur jeune impunément, quand le corps a cessé de l'être. La belle saison ne me rendit point mes forces, et je passai toute l'année 1758 dans un état de langueur qui me fit croire que je touchois à la fin de ma carrière. J'en voyois approcher le terme avec une sorte d'empressement. Revenu des chimeres de l'amitié, détaché de tout ce qui m'avoit fait aimer la vie, je n'y voyois plus rien qui pût me la rendre agréable: je n'y voyois plus que des maux et des miseres qui m'empêchoient de jouir de moi. J'aspirois au moment d'être libre et d'échapper à mes ennemis. Mais reprenons le fil des évènements.

Il paroît que ma retraite de Montmorency déconcerta M^{me} d'*Epinay*: vraisemblablement elle ne s'y étoit pas attendue. Mon triste état, la rigueur de la saison, l'abandon général où je me trouvois, tout leur faisoit croire, à *Grimm* et à elle, qu'en me poussant à la dernière extrémité, ils me réduiroient à crier merci, et à m'avilir

aux dernières bassesses pour être laissé dans l'asyle dont l'honneur m'ordonnoit de sortir. Je délogeai si brusquement, qu'ils n'eurent pas le temps de prévenir le coup, et il ne leur resta plus que le choix de jouer à quitte ou double, et d'achever de me perdre, ou de tâcher de me ramener. *Grimm* prit le premier parti : mais je crois que M^{me} d'*Epinay* eût préféré l'autre ; et j'en juge par sa réponse à ma dernière lettre, où elle radoucit beaucoup le ton qu'elle avoit pris dans les précédentes, et où elle sembloit ouvrir la porte à un raccommodement. Le long retard de cette réponse, qu'elle me fit attendre un mois entier, indique assez l'embarras où elle se trouvoit pour lui donner un tour convenable, et les délibérations dont elle la fit précéder. Elle ne pouvoit s'avancer plus loin sans se commettre : mais après ses lettres précédentes, et après ma brusque sortie de sa maison, l'on ne peut qu'être frappé du soin qu'elle prend dans cette lettre de n'y pas laisser glisser un seul mot désobligeant. Je vais la transcrire en entier afin qu'on en juge.

« A Geneve, le 17 janvier 1758.

(Liasse B, n°. 23.)

« Je n'ai reçu votre lettre du 17 dé-
 « cembre, monsieur, qu'hier. On me l'a
 « envoyée dans une caisse remplie de dif-
 « férentes choses, qui a été tout ce temps
 « en chemin. Je ne répondrai qu'à l'apos-
 « tille : quant à la lettre, je ne l'entends
 « pas bien; et si nous étions dans le cas
 « de nous expliquer, je voudrois bien met-
 « tre tout ce qui s'est passé sur le compte
 « d'un mal-entendu. Je reviens à l'apostille.
 « Vous pouvez vous rappeler, monsieur,
 « que nous étions convenus que les gages
 « du jardinier de l'Hermitage passeroient
 « par vos mains, pour lui mieux faire sen-
 « tir qu'il dépendoit de vous, et pour vous
 « éviter des scenes aussi ridicules et indé-
 « centes qu'en avoit fait son prédécesseur.
 « La preuve en est que les premiers quar-
 « tiers de ses gages vous ont été remis, et
 « que j'étois convenue avec vous, peu de
 « jours avant mon départ, de vous faire
 « rembourser vos avances. Je sais que vous
 « en fites d'abord difficulté : mais ces avan-
 « ces je vous avois prié de les faire; il

« étoit simple de m'acquitter, et nous en
« convinmes. *Cahouet* m'a marqué que
« vous n'avez point voulu recevoir cet ar-
« gent. Il y a assurément du qui-pro-quo
« là-dedans. Je donne ordre qu'on vous le
« reporte, et je ne vois pas pourquoi vous
« voudriez payer mon jardinier malgré
« nos conventions, et au-delà même du
« terme que vous avez habité l'Hermitage.
« Je compte donc, monsieur, que, vous
« rappelant tout ce que j'ai l'honneur de
« vous dire, vous ne refuserez pas d'être
« remboursé de l'avance que vous avez
« bien voulu faire pour moi. »

Après tout ce qui s'étoit passé, ne pouvant plus prendre de confiance en M^{me} d'*Epinaï*, je ne voulus point renouer avec elle; je ne répondis point à cette lettre, et notre correspondance finit là. Voyant mon parti pris, elle prit le sien; et entrant alors dans toutes les vues de *Grimm* et de la coterie holbachique, elle unit ses efforts aux leurs pour me couler à fond. Tandis qu'ils travailloient à Paris elle travailloit à Genève. *Grimm*, qui dans la suite alla l'y joindre, acheva ce qu'elle avoit commencé.

Tronchin, qu'ils n'eurent pas de peine à gagner, les seconda puissamment, et devint le plus furieux de mes persécuteurs, sans avoir jamais eu de moi, non plus que *Grimm*, le moindre sujet de plainte. Tous trois d'accord semerent sourdement dans Geneve le germe qu'on y vit éclore quatre ans après.

Ils eurent plus de peine à Paris, où j'étois plus connu, et où les cœurs, moins disposés à la haine, n'en reçurent pas si aisément les impressions. Pour porter leurs coups avec plus d'adresse, ils commencerent par débiter que c'étoit moi qui les avois quittés. (*Voyez* la lettre de *Deleyre*, liasse B, n°. 30.) De là, feignant d'être toujours mes amis, ils semoient adroitement leurs accusations malignes comme des plaintes de l'injustice de leur ami. Cela faisoit que, moins en garde, on étoit plus porté à les écouter et à me blâmer. Les sourdes accusations de perfidie et d'ingratitude se débitoient avec plus de précaution, et par-là même avec plus d'effet. Je sus qu'ils m'imputoient des noirceurs atroces, sans jamais pouvoir apprendre en quoi

ils les faisoient consister. Tout ce que je pus déduire de la rumeur publique, fut qu'elle se réduisoit à ces quatre crimes capitaux : 1°. ma retraite à la campagne ; 2°. mon amour pour M^{me} d'*Houdetot* ; 3°. refus d'accompagner à Geneve M^{me} d'*Epinay* ; 4°. sortie de l'*Hermitage*. S'ils y ajoutèrent d'autres griefs , ils prirent leurs mesures si justes , qu'il m'a été parfaitement impossible d'apprendre jamais quel en étoit le sujet.

C'est donc ici que je crois pouvoir fixer l'établissement d'un système adopté depuis par ceux qui disposent de moi , avec un progrès et un succès si rapide , qu'il tiendrait du prodige pour qui ne sauroit pas quelle facilité tout ce qui favorise la malignité des hommes trouve à s'établir. Il faut tâcher d'expliquer en peu de mots ce que cet obscur et profond système a de visible à mes yeux.

Avec un nom déjà célèbre et connu dans toute l'Europe , j'avois conservé la simplicité de mes premiers goûts. Ma mortelle aversion pour tout ce qui s'appeloit parti , faction , cabale , m'avoit maintenu

libre, indépendant, sans autre chaîne que les attachemens de mon cœur. Seul, étranger, isolé, sans appui, sans famille, ne tenant qu'à mes principes et à mes devoirs, je suivois avec intrépidité les routes de la droiture, ne flattant, ne ménageant jamais personne aux dépens de la justice et de la vérité. De plus, retiré depuis deux ans dans la solitude, sans correspondance de nouvelles, sans relation des affaires du monde, sans être instruit ni curieux de rien, je vivois à quatre lieues de Paris, aussi séparé de cette capitale par mon incurie, que je l'aurois été par les mers dans l'isle de Tinian.

Grimm, Diderot, d'Holbach, au contraire, au centre du tourbillon, vivoient répandus dans le plus grand monde, et s'en partageoient presque entre eux toutes les sphères. Grands, beaux-esprits, gens de lettres, gens de robe, femmes, ils pouvoient de concert se faire écouter par-tout. On doit voir déjà l'avantage que cette position donne à trois hommes bien unis contre un quatrieme, dans celle où je me trouvois. Il est vrai que *Diderot* et *d'Holbach*

n'étoient pas, du moins je ne puis le croire, gens à tramer des complots bien noirs : l'un n'en avoit pas la méchanceté, ni l'autre l'habileté ; mais c'étoit en cela même que la partie étoit mieux liée. *Grimm* seul formoit son plan dans sa tête, et n'en monroit aux deux autres que ce qu'ils avoient besoin de voir pour concourir à l'exécution. L'ascendant qu'il avoit pris sur eux rendoit ce concours facile, et l'effet du tout répondoit à la supériorité de son talent.

Ce fut avec ce talent supérieur que, sentant l'avantage qu'il pouvoit tirer de nos positions respectives, il forma le projet de renverser ma réputation de fond en comble, et de m'en faire une tout opposée, sans se compromettre, en commençant par élever autour de moi un édifice de ténèbres qu'il me fut impossible de percer pour éclairer ses manœuvres et pour le démasquer.

Cette entreprise étoit difficile, en ce qu'il en falloit pallier l'iniquité aux yeux de ceux qui devoient y concourir. Il falloit tromper les honnêtes gens ; il falloit écarter de moi tout le monde, ne pas me laisser

un seul ami, ni petit ni grand. Que dis-je? il ne falloit pas laisser percer un seul mot de vérité jusqu'à moi. Si un seul homme généreux me fût venu dire, Vous faites le vertueux, cependant voilà comme on vous traite, et voilà sur quoi l'on vous juge; qu'avez-vous à dire? la vérité triomphoit, et *Grimm* étoit perdu. Il le savoit : mais il a sondé son propre cœur, et n'a estimé les hommes que ce qu'ils valent. Je suis fâché, pour l'honneur de l'humanité, qu'il ait calculé si juste.

En marchant dans ces souterrains, ses pas, pour être sûrs, devoient être lents. Il y a douze ans qu'il suit son plan, et le plus difficile reste encore à faire; c'est d'abuser le public entier. Il y reste des yeux qui l'ont suivi de plus près qu'il ne pense. Il le craint, et n'ose encore exposer sa trame au grand jour (*). Mais il a trouvé le peu difficile moyen d'y faire en-

(*) Depuis que ceci est écrit, il a franchi le pas avec le plus plein et le plus inconcevable succès. Je crois que c'est *Tronchin* qui lui en a donné le courage et les moyens.

trer la puissance, et cette puissance dispose de moi. Soutenu de cet appui, il avance avec moins de risque. Les satellites de la puissance se piquant peu de droiture pour l'ordinaire, et beaucoup moins de franchise, il n'a plus guere à craindre l'indiscrétion de quelque homme de bien; car il a besoin sur-tout que je sois environné de ténèbres impénétrables, et que son complot me soit toujours caché, sachant bien qu'avec quelque art qu'il en ait ourdi la trame, elle ne soutiendrait jamais mes regards. Sa grande adresse est de paroître me ménager en me diffamant, et de donner encore à sa perfidie l'air de la générosité.

Je sentis les premiers effets de ce système par les sourdes accusations de la coterie holbachique, sans qu'il me fût possible de savoir ni de conjecturer même en quoi consistoient ces accusations. *Deleyre* me disoit dans ses lettres qu'on m'imputoit des noirceurs; *Diderot* me disoit plus mystérieusement la même chose; et quand j'entrois en explication avec l'un et l'autre, tout se réduisoit aux chefs d'accusation ci-

devant notés. Je sentois un refroidissement graduel dans les lettres de M^{me} d'*Houdetot*. Je ne pouvois attribuer ce refroidissement à *S. - Lambert*, qui continuoit à m'écrire avec la même amitié, et qui me vint voir après son retour. Je ne pouvois non plus m'en imputer la faute, puisque nous nous étions séparés très contents l'un de l'autre, et qu'il ne s'étoit rien passé de ma part, depuis ce temps-là, que mon départ de l'Hermitage, dont elle avoit elle-même senti la nécessité. Ne sachant donc à quoi m'en prendre de ce refroidissement, dont elle ne convenoit pas, mais sur lequel mon cœur ne prenoit pas le change, j'étois inquiet de tout. Je savois qu'elle ménageoit extrêmement sa belle-sœur et *Grimm* à cause de leurs liaisons avec *S. - Lambert*; je craignois leurs œuvres. Cette agitation rouvrit mes plaies, et rendit ma correspondance orageuse, au point de l'en dégoûter tout-à-fait. J'entrevois mille choses cruelles, sans rien voir distinctement. J'étois dans la position la plus insupportable pour un homme dont l'imagination s'allume aisément. Si j'eusse été
tout-à-fait

tout-à-fait isolé, si je n'avois rien su du tout, je serois devenu plus tranquille : mais mon cœur tenoit encore à des attachemens par lesquels mes ennemis avoient sur moi mille prises ; et les foibles rayons qui perçoient dans mon asyle ne servoient qu'à me laisser voir la noirceur des mysteres qu'on me cachoit.

J'aurois succombé, je n'en doute point ; à ce tourment trop cruel, trop insupportable à mon naturel ouvert et franc ; qui, par l'impossibilité de cacher mes sentimens, me fait tout craindre de ceux qu'on me cache, si très heureusement il ne se fût présenté des objets assez intéressans à mon cœur pour faire une diversion salutaire à ceux qui m'occupoient malgré moi. Dans la dernière visite que *Diderot* m'avoit faite à l'Hermitage, il m'avoit parlé de l'article *Geneve*, que d'*Alcembert* avoit mis dans l'Encyclopédie : il m'avoit appris que cet article, concerté avec des Genevois du haut étage, avoit pour but l'établissement de la comédie à Geneve ; qu'en conséquence les mesures étoient prises, et que cet établissement ne tarderoit pas d'avoir

lieu. Comme *Diderot* paroissoit trouver tout cela fort bien, qu'il ne doutoit pas du succès, et que j'avois avec lui trop d'autres débats pour disputer encore sur cet article, je ne lui dis rien; mais, indigné de tout ce manège de séduction dans ma patrie, j'attendois avec impatience le volume de l'Encyclopédie où étoit cet article, pour voir s'il n'y auroit pas moyen d'y faire quelque réponse qui pût parer ce malheureux coup. Je reçus le volume peu après mon établissement à Mont-Louis, et je trouvai l'article fait avec beaucoup d'adresse et d'art, et digne de la plume dont il est parti. Cela ne me détourna pourtant pas de vouloir y répondre; malgré l'abattement où j'étois, malgré mes chagrins et mes maux, la rigueur de la saison et l'incommodité de ma nouvelle demeure, dans laquelle je n'avois pas encore eu le temps de m'arranger, je me mis à l'ouvrage avec un zèle qui surmonta tout.

Pendant un hiver assez rude, au mois de février, et dans l'état que j'ai décrit ci-devant, j'allois tous les jours passer deux heures le matin, et autant l'après-dînée,

dans un donjon tout ouvert , que j'avois au bout du jardin où étoit mon habitation. Ce donjon , qui terminoit une allée en terrasse , donnoit sur la vallée et l'étang de Montmorency , et m'offroit pour terme du point de vue le simple mais respectable château de *S.-Gratién* , retraite du vertueux *Catinat*. Ce fut dans ce lieu , pour lors glacé , que sans abri contre le vent et la neige , et sans autre feu que celui de mon cœur , je composai dans l'espace de trois semaines ma Lettre à d'*Alembert* sur les spectacles. C'est ici , car la *Julie* n'étoit pas à moitié faite , le premier de mes écrits où j'aie trouvé des charmes dans le travail. Jusqu'alors l'indignation de la vertu m'avoit tenu lieu d'Apollon ; la tendresse et la douceur d'ame m'en tinrent lieu cette fois. Les injustices dont je n'avois été que spectateur m'avoient irrité ; celles dont j'étois devenu l'objet m'attristerent ; et cette tristesse sans fiel n'étoit que celle d'un cœur trop aimant , trop tendre , qui , trompé par ceux qu'il avoit crus de sa trempe , étoit forcé de se retirer au dedans de lui. Plein de tout ce

qui venoit de m'arriver, encore ému de tant de violens mouvemens, le mien mêloit le sentiment de ses peines aux idées que la méditation de mon sujet m'avoit fait naître. Mon travail se sentit de ce mélange; sans m'en appercevoir j'y décrivis ma situation actuelle; j'y peignis *Grimm*, *M^{me} d'Épinay*, *M^{ms} d'Houdetot*, *S.-Lambert*, moi-même. En l'écrivant, que je versai de délicieuses larmes! Hélas! on y sent trop que l'amour, cet amour fatal dont je m'efforçois de guérir, n'étoit pas encore sorti de mon cœur. A tout cela se mêloit un certain attendrissement sur moi-même, qui me sentoits mourant, et qui croyois faire au public mes derniers adieux. Loin de craindre la mort, je la voyois approcher avec joie: mais j'avois regret de quitter mes semblables sans qu'ils sentissent tout ce que je valois, sans qu'ils sussent combien j'aurois mérité d'être aimé d'eux, s'ils m'avoient connu davantage. Voilà les secretes causes du ton singulier qui regnedans cet ouvrage, et qui tranche si prodigieusement avec celui du précédent. (*)

(*) Discours sur l'Inégalité.

Je retouchois et mettois au net cette lettre, et je me disposois à la faire imprimer, quand, après un long silence, j'en reçus une de M^{me} d'*Houdetot*, qui me plongea dans une affliction nouvelle, la plus sensible que j'eusse encore éprouvée. Elle m'apprenoit dans cette lettre (liasse B, n^o. 54) que ma passion pour elle étoit connue dans tout Paris; que j'en avois parlé à des gens qui l'avoient rendue publique; que ces bruits, parvenus à son amant, avoient failli lui coûter la vie; qu'enfin il lui rendoit justice, et que leur paix étoit faite; mais qu'elle lui devoit, ainsi qu'à elle-même et au soin de sa réputation, de rompre avec moi tout commerce, m'assurant au reste qu'ils ne cesseroient jamais l'un et l'autre de s'intéresser à moi; qu'ils me défendroient dans le public, et qu'elle enverroit de temps en temps savoir de mes nouvelles.

Et toi aussi, *Diderot*! m'écriai-je. Indigne ami!..... Je ne pus cependant me résoudre à le juger encore. Ma faiblesse étoit connue d'autres gens qui pouvoient l'avoir fait parler. Je voulus douter.....

Mais bientôt je ne le pus plus. *S.-Lambert* fit peu après un acte digne de sa générosité. Il jugeoit, connoissant assez mon ame, en quel état je devois être, trahi d'une partie de mes amis et délaissé des autres. Il vint me voir. La première fois il avoit peu de temps à me donner. Il revint. Malheureusement, ne l'attendant pas, je ne me trouvai pas chez moi. *Thérèse*, qui s'y trouva, eut avec lui un entretien de plus de deux heures, dans lequel ils se dirent mutuellement beaucoup de faits dont il m'importoit que lui et moi fusions informés. La surprise avec laquelle j'appris par lui que personne ne doutoit dans le monde que je n'eusse vécu avec *M^{me} d'Épinay*, comme *Grimm* y vivoit maintenant, ne peut être égalée que par celle qu'il eut lui-même en apprenant combien ce bruit étoit faux. *S.-Lambert*, au grand déplaisir de la dame, étoit dans le même cas que moi; et tous les éclaircissemens qui résultèrent de cet entretien achevèrent d'éteindre en moi tout regret d'avoir rompu sans retour avec elle. Par rapport à *M^{me} d'Houdetot*, il détailla à *Thérèse*

plusieurs circonstances qui n'étoient connues ni d'elle, ni même de M^{me} d'*Houdetot*, que je savois seul, que je n'avois dites qu'au seul *Diderot* sous le sceau de l'amitié; et c'étoit précisément *S.-Lambert* qu'il avoit choisi pour lui en faire confidence. Ce dernier trait me décida : et résolu de rompre avec *Diderot* pour jamais, je ne délibérai plus que sur la maniere; car je m'étois apperçu que les ruptures secretes tournoient à mon préjudice, en ce qu'elles laissoient le masque de l'amitié à mes plus cruels ennemis.

Les regles de bienséance établies dans le monde sur cet article semblent dictées par l'esprit de mensonge et de trahison. Paroitre encore l'ami d'un homme dont on a cessé de l'être, c'est se réserver des moyens de lui nuire en surprenant les honnêtes gens. Je me rappelai que, quand l'illustre *Montesquieu* rompit avec le P. de *Tournemine*, il se hâta de le déclarer hautement, en disant à tout le monde : N'écoutez ni le P. de *Tournemine* ni moi, parlant l'un de l'autre; car nous avons cessé d'être amis. Cette conduite fut très

applandie, et tout le monde en loua la franchise et la générosité. Je résolus de suivre avec *Diderot* le même exemple. Mais comment de ma retraite publier cette rupture authentiquement, et pourtant sans scandale? Je m'avisai d'insérer, par forme de note, dans mon ouvrage, un passage du livre de *l'Ecclésiastique*, qui déclaroit cette rupture et même le sujet assez clairement pour quiconque étoit au fait, et ne signifioit rien pour le reste du monde; m'attachant, au surplus, à ne désigner dans l'ouvrage l'ami auquel je rençois, qu'avec l'honneur qu'on doit toujours rendre à l'amitié même éteinte. On peut voir tout cela dans l'ouvrage même.

Il n'y a qu'ilie et malheur dans ce monde, et il semble que tout acte de courage soit un crime dans l'adversité. Le même trait qu'on avoit admiré dans *Montesquieu* ne m'attira que blâme et reproche. Sitôt que mon ouvrage fut imprimé et que j'en eus des exemplaires, j'en envoyai un à *S.-Lambert*, qui, la veille même, m'avoit écrit au nom de *M^{me} d'Houdetot* et au sien un billet plein de la plus

tendre amitié. (Liasse B, n°. 57.) Voici la lettre qu'il m'écrivit en me renvoyant mon exemplaire.

« Eaubonne, 10 octobre 1758.

(Liasse B, n°. 58.)

« En vérité, monsieur, je ne puis ac-
 « cepter le présent que vous venez de me
 « faire. A l'endroit de votre préface, où, à
 « l'occasion de *Diderot*, vous citez un pas-
 « sage de l'*Ecclésiaste* (il se trompe, c'est
 « de l'*Ecclésiastique*) le livre m'est tom-
 « bé des mains. Après les conversations
 « de cet été, vous m'avez paru convaincu
 « que *Diderot* étoit innocent des préten-
 « dues indiscretions que vous lui impu-
 « tiez. Il peut avoir des torts avec vous :
 « je l'ignore ; mais je sais bien qu'il ne
 « vous donne pas le droit de lui faire une
 « insulte publique. Vous n'ignorez pas
 « les persécutions qu'il essuie, et vous
 « allez mêler la voix d'un ancien ami aux
 « cris de l'envie. Je ne puis vous dissimu-
 « ler, monsieur, combien cette atrocité
 « me révolte. Je ne vis point avec *Dide-*
 « *rot*, mais je l'honore, et je sens vive-
 « ment le chagrin que vous donnez à un

« homme à qui, du moins vis-à-vis de
 « moi, vous n'avez jamais reproché qu'un
 « peu de foiblesse. Monsieur, nous diffé-
 « rons trop de principes pour nous con-
 « venir jamais. Oubliez mon existence ;
 « cela ne doit pas être difficile. Je n'ai
 « jamais fait aux hommes ni le bien ni le
 « mal dont on se souvient long-temps.
 « Je vous promets, moi, monsieur, d'ou-
 « blier votre personne, et de ne me sou-
 « venir que de vos talens. »

Je ne me sentis pas moins déchiré qu'in-
 digné de cette lettre ; et dans l'excès de ma
 misère, retrouvant enfin ma fierté, je lui
 répondis par le billet suivant.

« A Montmorency, le 11 octobre 1758.

« Monsieur, en lisant votre lettre, je
 « vous ai fait l'honneur d'en être surpris,
 « et j'ai eu la bêtise d'en être ému ; mais
 « je l'ai trouvée indigne de réponse.

« Je ne veux point continuer les copies
 « de M^{me} d'Houdetot. S'il ne lui convient
 « pas de garder ce qu'elle a, elle peut me
 « le renvoyer, je lui rendrai son argent : si
 « elle le garde, il faut toujours qu'elle en-
 « voie chercher le reste de son papier et

« de son argent. Je la prie de me rendre
« en même temps le prospectus dont elle
« est dépositaire. Adieu, monsieur. »

Le courage dans l'infortune irrite les
cœurs lâches, mais il plaît aux cœurs gé-
néreux. Il paroît que ce billet fit rentrer
S.-Lambert en lui-même, et qu'il eut re-
gret à ce qu'il avoit fait : mais trop fier à
son tour pour en revenir ouvertement, il
saisit, il prépara peut-être le moyen d'a-
mortir le coup qu'il m'avoit porté. Quinze
jours après je reçus de *M. d'Épinay* la
lettre suivante.

« Ce jeudi 26. (Liasse B, n°. 10.)

« J'ai reçu, monsieur, le livre que vous
« avez eu la bonté de m'envoyer; je le
« lis avec le plus grand plaisir. C'est le
« sentiment que j'ai toujours éprouvé à la
« lecture de tous les ouvrages qui sont sor-
« tis de votre plume. Recevez-en tous mes
« remerciemens. J'aurois été vous les faire
« moi-même si mes affaires m'eussent
« permis de demeurer quelque temps dans
« votre voisinage; mais j'ai bien peu habi-
« té la Chevette cette année. *M. et M^{me}*
« *Dupin* viennent m'y demander à dîner

« dimanche prochain. Je compte que MM.
 « de *S.-Lambert*, de *Francueil*, et M^{me} d'*Hou-*
 « *detot*, seront de la partie : vous me feriez
 « un vrai plaisir, monsieur, si vous vou-
 « liez être des nôtres. Toutes les person-
 « nes que j'aurai chez moi vous desirerent,
 « et seront charmées de partager avec moi
 « le plaisir de passer avec vous une partie
 « de la journée. J'ai l'honneur d'être avec
 « la plus parfaite considération, etc. »

Cette lettre me donna d'horribles batte-
 mens de cœur. Après avoir fait depuis
 un an la nouvelle de Paris, l'idée de m'al-
 ler donner en spectacle vis-à-vis de M^{me}
 d'*Houdetot* me faisoit trembler, et j'avois
 peine à trouver assez de courage pour sou-
 tenir cette épreuve. Cependant, puis-
 qu'elle et *S.-Lambert* le vouloient bien,
 puisque d'*Epinay* parloit au nom de tous
 les conviés, et qu'il n'en nommoit aucun
 que je ne fusse bien aise de voir, je ne crus
 point, après tout, me compromettre en
 acceptant un diner où j'étois en quelque
 sorte invité par tout le monde. Je promis
 donc. Le dimanche il fit mauvais : M.
 d'*Epinay* m'envoya son carrosse, et j'allai.

Mon arrivée fit sensation. Je n'ai jamais reçu d'accueil plus caressant ; on eût dit que toute la compagnie sentoit combien j'avois besoin d'être rassuré. Il n'y a que les cœurs françois qui connoissent ces sortes de délicatesses. Cependant je trouvai plus de monde que je ne m'y étois attendu ; entre autres le comte d'*Houdetot*, que je ne connoissois point du tout, et sa sœur, M^{me} de *Brogliè*, dont je me serois bien passé. Elle étoit venue plusieurs fois l'année précédente à *Eaubonne* ; et sa belle-sœur, dans nos promenades solitaires, l'avoit souvent laissée s'ennuyer à garder le mulet. Elle avoit nourri contre moi un ressentiment qu'elle satisfit durant ce dîner tout à son aise ; car on sent que la présence du comte d'*Houdetot* et de *S.-Lambert* ne mettoit pas les rieurs de mon côté, et qu'un homme embarrassé dans les entretiens les plus faciles n'étoit pas fort brillant dans celui-là. Je n'ai jamais tant souffert, ni fait plus mauvaise contenance, ni reçu d'atteintes plus imprévues. Enfin, quand on fut sorti de table, je m'éloignai de cette *Mégerè* ; j'eus le plaisir de voir *S.-Lambert*

et M^{me} d'*Houdetot* s'approcher de moi, et nous causâmes ensemble une partie de l'après-midi de choses indifférentes à la vérité, mais avec la même familiarité qu'avant mon égarement. Ce procédé ne fut pas perdu dans mon cœur; et si *S.-Lambert* y eût pu lire, il en eût sûrement été content. Je puis jurer que; quoiqu'en arrivant la vue de M^{me} d'*Houdetot* m'eût donné des palpitations jusqu'à la défaillance en m'en retournant je ne pensai presque pas à elle, je ne fus occupé que de *S.-Lambert*.

Malgré les malins sarcasmes de M^{me} de *Broglie*, ce dîner me fit grand bien, et je me félicitai fort de ne m'y être pas refusé. J'y reconnus, non seulement que les intrigues de *Grimm* et des *holbachiens* n'avoient point détaché de moi mes anciennes connoissances (*), mais, ce qui me flatta davantage encore, que les sentimens de M^{me} d'*Houdetot* et de *S.-Lambert* étoient

(*) Voilà ce que, dans la simplicité de mon cœur, je croyois encore quand j'écrivis mes *Confessions*.

moins changés que je n'avois cru ; et je compris enfin qu'il y avoit plus de jalousie que de mésestime dans l'éloignement où il la tenoit de moi. Cela me consola et me tranquillisa. Sûr de n'être pas un objet de mépris pour ceux qui l'étoient de mon estime, j'en travaillai sur mon propre cœur avec plus de courage et de succès. Si je ne vins pas à bout d'y éteindre entièrement une passion coupable et malheureuse, j'en réglai du moins si bien les restes, qu'ils ne m'ont pas fait faire une seule faute depuis ce temps-là. Les copies de *M^{me} d'Houdetot*, qu'elle m'engagea de reprendre, mes ouvrages que je continuai de lui envoyer quand ils paroissoient, m'attirèrent encore de sa part de temps à autre quelques messages et billets indifférens, mais obligeans. Elle fit même plus, comme on verra dans la suite ; et la conduite réciproque de tous les trois, quand notre commerce eut cessé, peut servir d'exemple de la manière dont les honnêtes gens se séparent quand il ne leur convient plus de se voir.

Un autre avantage que me procura ce

dîner, fut qu'on en parla dans Paris, et qu'il servit de réfutation sans réplique au bruit que répandoient par-tout mes ennemis que j'étois brouillé mortellement avec tous ceux qui s'y trouverent, et sur-tout avec M. d'*Epinay*. En quittant l'Hermitage, je lui avois écrit une lettre de remerciement très honnête, à laquelle il répondit non moins honnêtement; et les attentions mutuelles ne cessèrent point tant avec lui qu'avec M. de la *Live* son frère, qui même vint me voir à Montmorency, et m'envoya ses gravures. Hors les deux belles-sœurs de M^{me} d'*Houdetot*, je n'ai jamais été mal avec personne de sa famille.

Ma Lettre à d'*Alembert* eut un grand succès. Tous mes ouvrages en avoient eu; mais celui-ci me fut plus favorable. Il apprit au public à se défier des insinuations de la coterie *holbachique*. Quand j'allai à l'Hermitage, elle prédit avec sa suffisance ordinaire que je n'y tiendrois pas trois mois. Quand elle vit que j'y en avois tenu vingt, et que, forcé d'en sortir, je fixois encore ma demeure à la campagne, elle soutint que c'étoit obstination pure; que je
 m'ennuyois

m'ennuyois à la mort dans ma retraite; mais que, rongé d'orgueil, j'aimois mieux y périr victime de mon opiniâtreté, que de m'en dédire et de revenir à Paris. La Lettre à d'*Alembert* respiroit une douceur d'ame qu'on sentit n'être point jouée. Si j'eusse été rongé d'humeur dans ma retraite, mon ton s'en seroit senti. Il en régnoit dans tous les écrits que j'avois faits à Paris; il n'en régnoit plus dans le premier que j'avois fait à la campagne. Pour ceux qui savent observer, cette remarque étoit décisive. On vit que j'étois rentré dans mon élément.

Cependant ce même ouvrage, tout plein de douceur qu'il étoit, me fit encore, par ma balourdise et par mon malheur ordinaire, un nouvel ennemi parmi les gens de lettres. J'avois fait connoissance avec *Marmontel* chez M. de *la Popliniere*, et cette connoissance s'étoit entretenue chez le baron. *Marmontel* faisoit alors le *Mercur* de France. Comme j'avois la fierté de ne point envoyer mes ouvrages aux auteurs périodiques, et que je voulois cependant lui envoyer celui-ci, sans qu'il crût que

c'étoit à ce titre ni pour qu'il en parlât dans le *Mercur*e, j'écrivis sur son exemplaire que ce n'étoit point pour l'auteur du *Mercur*e, mais pour M. *Marmontel*. Je crus lui faire un très beau compliment; il crut y voir une cruelle offense, et devint mon irréconciliable ennemi. Il écrivit contre cette même lettre avec politesse, mais avec un fiel qui se sent aisément; et depuis lors il n'a manqué aucune occasion de me nuire dans la société, et de me maltraiter indirectement dans ses ouvrages: tant le très irritable amour-propre des gens de lettres est difficile à ménager, et tant on doit avoir soin de ne rien laisser, dans les complimens qu'on leur fait, qui puisse même avoir la moindre apparence d'équivoque!

Devenu tranquille de tous les côtés, je profitai du loisir et de l'indépendance où je me trouvois pour reprendre mes travaux avec plus de suite. J'achevai cet hiver la *Julie*, et je l'envoyai à *Rey*, qui la fit imprimer l'année suivante. Ce travail fut cependant encore interrompu par une petite diversion, et même assez désagréable. J'appris qu'on préparoit à l'opéra une

nouvelle remise du *Devin du village*. Outre de voir ces gens-là disposer arrogamment de mon bien ; je repris le mémoire que j'avois envoyé à M. d'Argenson , et qui étoit demeuré sans réponse ; et l'ayant retouché , je le fis remettre par M. Sellon , résident de Geneve ; avec une lettre dont il voulut bien se charger , à M. le comte de S. -Florentin ; qui avoit remplacé M. d'Argenson dans le département de l'opéra. M. de S. -Florentin promit une réponse , et n'en fit aucune. Duclos , à qui j'écrivis ce que j'avois fait , en parla aux petits violons , qui offrirent de me rendre , non mon opéra ; mais mes entrées , dont je ne pouvois plus profiter. Voyant que je n'avois d'aucun côté aucune justice à espérer , j'abandonnai cette affaire ; et la direction de l'opéra , sans répondre à mes raisons ni les écouter , a continué de disposer comme de son propre bien et de faire son profit du *Devin du village* , qui très incontestablement n'appartient qu'à moi seul. (*)

(*) Il lui appartient depuis lors , par un nouvel accord qu'elle a fait avec moi tout nouvellement.

Depuis que j'avois secoué le joug de mes tyrans , je menois une vie assez égale et paisible : privé du charme des attachemens trop vifs , j'étois libre aussi du poids de leurs chaînes. Dégoûté des amis protecteurs , qui vouloient absolument disposer de ma destinée et m'asservir à leurs prétendus bienfaits malgré moi , j'étois résolu de m'en tenir désormais aux liaisons de simple bienveillance , qui , sans gêner la liberté , font l'agrément de la vie , et dont une mise d'égalité fait le fondement. J'en avois de cette espece autant qu'il m'en falloit pour goûter les douceurs de la liberté , sans en souffrir la dépendance ; et sitôt que j'eus essayé de ce genre de vie , je sentis que c'étoit celui qui me convenoit à mon âge pour finir mes jours dans le calme , loin de l'orage , des brouilleries et des tracasseries , où je venois d'être à demi submergé.

Durant mon séjour à l'Hermitage , et depuis mon établissement à Montmorency , j'avois fait à mon voisinage quelques connoissances qui m'étoient agréables et qui ne m'assujétissoient à rien. A leur tête étoit

le jeune *Loyseau* de *Mauléon*, qui, débutant alors au barreau, ignoroit quelle y seroit sa place. Je n'eus pas comme lui ce doute. Je lui marquai bientôt la carrière illustre qu'on le voit fournir aujourd'hui. Je lui prédis que, s'il se rendoit sévère sur le choix des causes, et qu'il ne fût jamais que le défenseur de la justice et de la vertu, son génie, élevé par ce sentiment sublime, égaleroit celui des plus grands orateurs. Il a suivi mon conseil, et il en a senti l'effet. Sa défense de M. de *Portes* est digne de *Démosthène*. Il venoit tous les ans à un quart de lieue de l'Hermitage passer les vacances à *S. - Brice*, dans le fief de *Mauléon*, appartenant à sa mere, et où jadis avoit logé le grand *Bossuet*. Voilà un fief dont une succession de pareils maîtres rendroit la noblesse difficile à soutenir.

J'avois, au même village de *S. - Brice*, le libraire *Guérin*, homme d'esprit, lettré, aimable, et de la haute volée dans son état. Il me fit faire aussi connoissance avec *Jean Néaulme*, libraire d'Amsterdam, son correspondant et son ami, qui dans la suite imprima l'*Emile*.

J'avois , plus près encore que *S. -Brice*, *M. Maltor*, curé de Grosley, plus fait pour être homme d'état et ministre que curé de village , et à qui l'on eût donné tout au moins un diocèse à gouverner , si les talens décidoient des places. Il avoit été secrétaire du comte du *Luc*, et avoit connu très particulièrement *Jean-Baptiste Rousseau*. Aussi plein d'estime pour la mémoire de cet illustre banni, que d'horreur pour celle du fourbe *Saurin* qui l'avoit perdu, il savoit sur l'un et sur l'autre beaucoup d'anecdotes curieuses, que *Séguy* n'avoit pas mises dans la vie encore manuscrite du premier; et il m'assuroit que le comte du *Luc*, loin d'avoir jamais eu à s'en plaindre, avoit conservé jusqu'à la fin de sa vie la plus ardente amitié pour lui. *M. Maltor*, à qui *M. de Vintimille* avoit donné cette retraite assez bonne après la mort de son patron, avoit été employé jadis dans beaucoup d'affaires, dont il avoit, quoique vieux, la mémoire encore présente, et dont il raisonnoit très bien. Sa conversation, non moins instructive qu'amusante, ne sentoit point son curé de village: il joignoit

le ton d'un homme du monde aux connaissances d'un homme de cabinet. Il étoit, de tous mes voisins permanens, celui dont la société m'étoit la plus agréable, et que j'ai eu le plus de regret de quitter.

J'avois à Montmorency les oratoriens, et entre autres le P. *Berthier*, professeur de physique, auquel, malgré quelque léger vernis de pédanterie, je m'étois attaché par un certain air de bonhommie que je lui trouvois. J'avois cependant peine à concilier cette grande simplicité avec le desir et l'art qu'il avoit de se fourrer par-tout, chez les grands, chez les femmes, chez les dévots, chez les philosophes. Il savoit se faire tout à tous. Je me plaisois fort avec lui. J'en parlois à tout le monde. Apparemment, ce que j'en disois lui revint. Il me remercioit un jour, en ricanant, de l'avoir trouvé bon-homme. Je trouvai dans son souris je ne sais quoi de sardonique, qui changea totalement sa physionomie à mes yeux, et qui m'est souvent revenu depuis lors dans la mémoire. Je ne peux pas mieux comparer ce souris qu'à celui de *Panurge* achetant les moutons de *Dit-*

denaut. Notre connoissance avoit commencé peu de temps après mon arrivée à l'Hermitage, où il me venoit voir très souvent. J'étois déjà établi à Montmorency quand il en partit pour retourner demeurer à Paris. Il y voyoit souvent M^{me} *le Vasseur*. Un jour que je ne pensois à rien moins, il m'écrivit de la part de cette femme, pour m'informer que M. *Grimm* offroit de se charger de son entretien, et pour me demander la permission d'accepter cette offre. J'appris qu'elle consistoit en une pension de trois cents livres, et que M^{me} *le Vasseur* devoit venir demeurer à Deuil, entre la Chevrette et Montmorency. Je ne dirai pas l'impression que fit sur moi cette nouvelle, qui auroit été moins surprenante si *Grimm* avoit eu dix mille livres de rentes, ou quelque relation plus facile à comprendre avec cette femme, et qu'on ne m'eût pas fait un si grand crime de l'avoir amenée à la campagne, où cependant il lui plaisoit maintenant de la ramener, comme si elle étoit rajeunie depuis ce temps-là. Je compris que la bonne vieille ne me demandoit cette permission, dont elle auroit

bien pu se passer si je l'avois refusée, qu'à fin de ne pas s'exposer à perdre ce que je lui donnois de mon côté. Quoique cette charité me parût très extraordinaire, elle ne me frappa pas alors autant qu'elle a fait dans la suite. Mais quand j'aurois su tout ce que j'ai pénétré depuis, je n'en aurois pas moins donné mon consentement, comme je fis, et comme j'étois obligé de faire, à moins de renchérir sur l'offre de M. *Grimmi*. Depuis lors le P. *Berthier* me guérit un peu de l'imputation de bonhomme, qui lui avoit paru si plaisante, et dont je l'avois si étourdiment chargé.

- Ce même P. *Berthier* avoit la connoissance de deux hommes qui rechercherent aussi la mienne; je ne sais pourquoi, car il y avoit assurément peu de rapport entre leurs goûts et les miens. C'étoient des enfans de *Melchisédech*, dont on ne connoissoit ni le pays, ni la famille, ni probablement le vrai nom. Ils étoient jansénistes, et passoient pour des prêtres déguisés, peut-être à cause de leur façon ridicule de porter les rapières auxquelles ils étoient attachés. Le mystère

prodigieux qu'ils mettoient à toutes leurs allures leur donnoit un air de chefs de parti ; et je n'ai jamais douté qu'ils ne fissent la *Gazette ecclésiastique*. L'un , grand ; benin , patelin , s'appeloit M. *Ferraud* . l'autre , petit , trapu , ricaneur , pointilleux , s'appeloit M. *Minard* . Ils se traitoient de cousins. Ils logioient à Paris avec d'*Alembert* , chez sa nourrice , appelée M^{me} *Rousseau* , et ils avoient pris à Montmorency un petit appartement pour y passer les étés. Ils faisoient leur ménage eux-mêmes , sans domestique et sans commissionnaire. Ils avoient alternativement chacun sa semaine pour aller aux provisions , faire la cuisine et balayer la maison. D'ailleurs ils se tenoient assez bien. Nous mangions quelquefois les uns chez les autres. Je ne sais pas pourquoi ils se soucioient de moi ; pour moi , je ne me souciois d'eux que parcequ'ils jouoient aux échecs ; et , pour obtenir une pauvre petite partie , j'endurois quatre heures d'ennui. Comme ils se fourroient par-tout et vouloient se mêler de tout , *Thérèse* les ap-

peloit les *commeres*, et ce nom leur est demeuré à Montmorency.

Telles étoient avec mon hôte, M. *Mathas*, qui étoit un bon-homme, mes principales connoissances de campagne. Il m'en restoit assez à Paris pour y vivre, quand je voudrois, avec agrément, hors de la sphere des gens de lettres, où je ne comptois que le seul *Duclos* pour ami : car *Delleyre* étoit encore trop jeune; et quoi-qu'après avoir vu de près les manœuvres de la clique philosophique à mon égard, il s'en fût tout-à-fait détaché, ou du moins je le crus ainsi, je ne pouvois encore oublier la facilité qu'il avoit eue à se faire auprès de moi le porte-voix de tous ces gens-là.

J'avois d'abord mon ancien et respectable ami M. *Roguin*. C'étoit un ami du bon temps, que je ne devois point à mes écrits, mais à moi-même, et que pour cette raison j'ai toujours conservé. J'avois le bon *Lenieps*, mon compatriote, et sa fille, alors vivante, M^m *Lambert*. J'avois un jeune Genevois, appelé *Coindet*, bon garçon, ce me sembloit, soi-

gneux, officieux, zélé, mais ignorant, confiant, gourmand, avantageux, qui m'étoit venu voir dès le commencement de ma demeure à l'Hermitage, et, sans autre introducteur que lui-même, s'étoit bientôt établi chez moi malgré moi. Il avoit quelque goût pour le dessin, et connoissoit les artistes. Il me fut utile pour les estampes de la *Julie*; il se chargea de la direction des dessins et des planches, et s'acquitta bien de cette commission.

J'avois la maison de M. *Dupin*, qui, moins brillante que durant les beaux jours de M^{me} *Dupin*, ne laissoit pas d'être encore, par le mérite des maîtres et par le choix du monde qui s'y rassembloit, une des meilleures maisons de Paris. Comme je ne leur avois préféré personne, que je ne les avois quittés que pour vivre libre, ils n'avoient point cessé de me voir avec amitié, et j'étois sûr d'être en tout temps bien reçu de M^{me} *Dupin*. Je la pouvois même compter pour une de mes voisines de campagne, depuis qu'ils s'étoient fait un établissement à Clichy, où j'allois quel-

quelques fois passer un jour ou deux , où j'aurois été davantage si M^{me} *Dupin* et M^{me} de *Chenonceaux* avoient vécu de meilleure intelligence. Mais la difficulté de se partager dans la même maison entre deux femmes qui ne sympathisoient pas , me rendoit Clichy trop gênant. Attaché à M^{me} de *Chenonceaux* d'une amitié plus égale et plus familière , j'avois le plaisir de la voir plus à mon aise à Deuil , presque à ma porte , où elle avoit loué une petite maison , et même chez moi , où elle me venoit voir assez souvent.

J'avois M^{me} de *Créqui* , qui , s'étant jetée dans la haute dévotion , avoit cessé de voir les d'*Alembert* , les *Marmontel* , et la plupart des gens de lettres , excepté , je crois , l'abbé *Trublet* , manière alors de demi-cafard , dont elle étoit même assez ennuyée. Pour moi , qu'elle avoit recherché , je ne perdis pas sa bienveillance ni sa correspondance. Elle m'envoya des poulardes du Mans aux étrennes ; et sa partie étoit faite pour venir me voir l'année suivante , quand un voyage de M^{me} de *Luxembourg* croisa le sien. Je lui dois ici une place à

part ; elle en aura toujours une distinguée dans mes souvenirs.

J'avois un homme qu'excepté *Roguin* j'aurois dû mettre le premier en compte, mon ancien confrere et ami, de *Carrio*, ci-devant secrétaire titulaire de l'ambassade d'Espagne à Venise, puis en Suede, où il fut par sa cour chargé des affaires, et enfin nommé réellement secrétaire d'ambassade à Paris. Il me vint surprendre à Montmorency lorsque je m'y attendois le moins. Il étoit décoré d'un ordre d'Espagne, dont j'ai oublié le nom, avec une belle croix en pierreries. Il avoit été obligé, dans ses preuves, d'ajouter une lettre à son nom de *Carrio*, et portoit celui de chevalier de *Carrion*. Je le trouvai toujours le même, le même excellent cœur, l'esprit de jour en jour plus aimable. J'aurois repris avec lui la même intimité qu'auparavant, si *Coindet*, s'interposant entre nous à son ordinaire, n'eût profité de mon éloignement pour s'insinuer à ma place et en mon nom dans sa confiance, et me supplanter à force de zele à me servir.

La mémoire de *Carrion* me rappelle

celle d'un de mes voisins de campagne , dont j'aurois d'autant plus de tort de ne pas parler , que j'en ai à confesser un bien inexcusable envers lui. C'étoit l'honnête *M. le Blond*, qui m'avoit rendu service à Venise , et qui , étant venu faire un voyage en France avec sa famille , avoit loué une maison de campagne à la Briche , non loin de Montmorency (*). Sitôt que j'appris qu'il étoit mon voisin , j'en fus dans la joie de mon cœur , et me fis encore plus une fête qu'un devoir d'aller lui rendre visite. Je partis pour cela dès le lendemain. Je fus rencontré par des gens qui me venoient voir moi-même , et avec lesquels il fallut retourner. Deux jours après je pars encore ; il avoit dîné à Paris avec toute sa famille. Une troisieme fois il étoit chez lui ; j'entendis des voix de femmes , je vis à la porte un carrosse qui me fit peur. Je voulois , du moins pour

(*) Quand j'écrivois ceci , plein de mon ancienne et aveugle confiance , j'étois bien loin de soupçonner le vrai motif et l'effet de ce voyage de Paris.

la première fois, le voir à mon aise et causer avec lui de nos anciennes liaisons. Enfin je remis si bien ma visite de jour à autre, que la honte de remplir si tard un pareil devoir fit que je ne le remplis point du tout ; après avoir osé tant attendre, je n'osai plus me montrer. Cette négligence, dont M. *le Blond* ne put qu'être justement indigné, donna vis-à-vis de lui l'air de l'ingratitude à ma paresse ; et cependant je sentois mon cœur si peu coupable, que si j'avois pu faire à M. *le Blond* quelque vrai plaisir, même à son insu, je suis bien sûr qu'il ne m'eût pas trouvé paresseux. Mais l'indolence, la négligence et les délais dans les petits devoirs à remplir m'ont fait plus de tort que de grands vices. Mes pires fautes ont été d'omission : j'ai rarement fait ce qu'il ne falloit pas faire, et malheureusement j'ai plus rarement encore fait qu'il ce falloit.

Puisque me voilà revenu à mes connoissances de Venise, je n'en dois pas oublier une qui s'y rapporte, et que je n'avois interrompue, ainsi que les autres, que depuis beaucoup moins de temps ; c'est celle
de

de M. de *Jonville*, qui avoit continué, depuis son retour de Gênes, à me faire beaucoup d'amitiés. Il aimoit fort à me voir et à causer avec moi des affaires d'Italie et des folies de M. de *Montaigu*, dont il savoit, de son côté, bien des traits par les bureaux des affaires étrangères, dans lesquels il avoit beaucoup de liaisons. J'eus le plaisir aussi de revoir chez lui mon ancien camarade *Dupont*, qui avoit acheté une charge dans sa province, et dont les affaires le ramenoient quelquefois à Paris. M. de *Jonville* devint peu à peu si empressé de m'avoir, qu'il en devint même gênant; et, quoique nous logeassions dans des quartiers fort éloignés, il y avoit du bruit entre nous quand je passois une semaine entière sans aller dîner chez lui. Quand il alloit à *Jonville* il m'y vouloit toujours emmener; mais y étant une fois allé passer huit jours, qui me parurent fort longs, je n'y voulus plus retourner. M. de *Jonville* étoit assurément un honnête et galant homme, aimable même à certains égards, mais il avoit peu d'esprit; il étoit beau, tant soit peu *Narcisse*, et

passablement ennuyeux. Il avoit un recueil singulier , et peut-être unique au monde , dont il s'occupoit beaucoup , et dont il occupoit aussi ses hôtes , qui quelquefois s'en amusoient moins que lui ; c'étoit une collection très complète de tous les vaudevilles de la cour et de Paris depuis plus de cinquante ans , où l'on trouvoit beaucoup d'anecdotes , qu'on auroit inutilement cherchées ailleurs. Voilà des mémoires pour l'histoire de France dont on ne s'aviserait guere chez toute autre nation.

Un jour , au fort de notre meilleure intelligence , il me fit un accueil si froid , si glaçant , si peu dans son ton ordinaire , qu'après lui avoir donné occasion de s'expliquer , et même l'en avoir prié , je sortis de chez lui avec la résolution , que j'ai tenue , de n'y plus remettre les pieds ; car on ne me voit guere où j'ai été une fois mal reçu , et il n'y avoit point ici de *Diderot* qui plaidât pour M. de *Jonville*. Je cherchai vainement dans ma tête quel tort je pouvois avoir avec lui : je ne trouvais rien. J'étois sûr de n'avoir jamais parlé

de lui ni des siens que de la façon la plus honorable : car je lui étois sincèrement attaché ; et, outre que je n'en avois que du bien à dire, ma plus inviolable maxime a toujours été de ne parler qu'avec honneur des maisons que je fréquentois.

Enfin, à force de ruminer, voici ce que je conjecturai. La dernière fois que nous nous étions vus, il m'avoit donné à souper chez des filles de sa connoissance, avec deux ou trois commis des affaires étrangères, gens très aimables, et qui n'avoient point du tout l'air ni le ton libertin ; et je puis jurer que de mon côté la soirée se passa à méditer assez tristement sur le malheureux sort de ces créatures. Je ne payai pas mon écot, parceque M. de *Jonville* nous donnoit à souper ; et je ne donnai rien à ces filles, parceque je ne leur fis point gagner, comme à la Padoana, le paiement que j'aurois pu leur offrir. Nous sortîmes tous assez gais et de très bonne intelligence. Sans être retourné chez ces filles, j'allai trois ou quatre jours après dîner chez M. de *Jonville*, que je n'avois pas revu depuis lors, et qui me fit

l'accueil que j'ai dit. N'en pouvant imaginer d'autre cause que quelque mal-entendu relatif à ce souper, et voyant qu'il ne vouloit pas s'expliquer, je pris mon parti et cessai de le voir ; mais je continuai de lui envoyer mes ouvrages. Il me fit faire souvent des complimens ; et l'ayant un jour rencontré au chauffoir de la comédie, il me fit, sur ce que je n'allois plus le voir, des reproches obligeans qui ne m'y ramenerent pas. Ainsi cette affaire avoit plus l'air d'une bouderie que d'une rupture. Toutefois, ne l'ayant pas revu et n'ayant plus ouï parler de lui depuis lors, il eût été trop tard pour y retourner au bout d'une interruption de plusieurs années. Voilà pourquoi M. de *Jonville* n'entre point ici dans ma liste, quoique j'eusse assez long - temps fréquenté sa maison :

Je n'enflérai point la même liste de beaucoup d'autres connoissances moins familières, ou qui, par mon absence, avoient cessé de l'être, et que je ne laissai pas de voir quelquefois en campagne, tant chez moi qu'à mon voisinage, telles par exemple

que les abbés de *Condillac*, de *Mably*, MM. de *Mairan*, de *la Live*, de *Boisgelou*, *Vatelet*, *Ancelet*, et d'autres qu'il seroit trop long de nommer. Je passerai légèrement aussi sur celle de M. de *Margency*, gentilhomme ordinaire du roi, ancien membre de la coterie *holbachique*, qu'il avoit quittée ainsi que moi, et ancien ami de M^{me} d'*Epinay*, dont il s'étoit détaché ainsi que moi, ni sur celle de son ami *Desmahis*, auteur célèbre, mais éphémère, de la comédie de *l'Impertinent*. Le premier étoit mon voisin de campagne, sa terre de *Margency* étant près de *Montmorency*. Nous étions d'anciennes connoissances ; mais le voisinage et une certaine conformité d'expériences nous rapprochèrent davantage. Le second mourut peu après. Il avoit du mérite et de l'esprit ; mais il étoit un peu fat auprès des femmes, et n'en eut pas extrêmement regretté.

Mais je ne puis omettre une correspondance nouvelle de ce temps-là, qui a trop influé sur le reste de ma vie pour que je néglige d'en marquer le commencement.

Il s'agit de M. de *Lamoignon* de *Malesherbes*, premier président de la cour des aides, chargé pour lors de la librairie, qu'il gouvernoit avec autant de lumieres que de douceur et à la grande satisfaction des gens de lettres. Je ne l'avois pas été voir à Paris une seule fois ; cependant j'avois toujours éprouvé de sa part les facilités les plus obligeantes quant à la censure, et je savois qu'en plus d'une occasion il avoit fort mal mené ceux qui écrivoient contre moi. J'eus de nouvelles preuves de ses bontés au sujet de l'impression de la *Julie* ; car les épreuves d'un si grand ouvrage étant fort coûteuses à faire venir d'Amsterdam par la poste, il permit, ayant ses ports francs, qu'elles lui fussent adressées, et il me les envoyoit franches aussi sous le contre-seing de M. le chancelier son pere. Quand l'ouvrage fut imprimé il n'en permit le débit dans le royaume qu'ensuite d'une édition qu'il en fit faire à mon profit malgré moi-même. Comme ce profit eût été de ma part un vol fait à *Rey*, à qui j'avois vendu mon manuscrit, non seulement je ne voulus

point accepter le présent qui m'étoit destiné pour cela sans son aveu, qu'il accorda très généreusement; mais je voulus partager avec lui les cent pistoles à quoi monta ce présent, et dont il ne voulut rien. Pour ces cent pistoles j'eus le désagrément dont M. de *Malesherbes* ne m'avoit pas prévenu, de voir horriblement mutiler mon ouvrage, et empêcher le débit de la bonne édition jusqu'à ce que la mauvaise fût écoulée.

J'ai toujours regardé M. de *Malesherbes* comme un homme d'une droiture à toute épreuve. Jamais rien de ce qui m'est arrivé ne m'a fait douter un moment de sa probité : mais, aussi foible qu'honnête, il nuit quelquefois aux gens pour lesquels il s'intéresse, à force de les vouloir préserver. Non seulement il fit retrancher plus de cent pages dans l'édition de Paris, mais il fit un retranchement, qui pouvoit porter le nom d'infidélité, dans l'exemplaire de la bonne édition qu'il envoya à M^{me} de *Pompadour*. Il est dit quelque part dans cet ouvrage que la femme d'un charbonnier est plus digne de respect que la maî-

tresse d'un prince. Cette phrase m'étoit venue dans la chaleur de la composition, sans aucune application, je le jure. En relisant l'ouvrage, je vis qu'on feroit cette application. Cependant, par la très imprudente maxime de ne rien ôter par égard aux applications qu'on pouvoit faire, quand j'avois dans ma conscience le témoignage de ne les avoir pas faites en écrivant, je ne voulus point ôter cette phrase, et je me contentai de substituer le mot *prince* au mot *roi*, que j'avois d'abord mis. Cet adoucissement ne parut pas suffisant à M. de *Malesherbes*; il retrancha la phrase entière, dans un carton qu'il fit imprimer exprès et coller aussi proprement qu'il fut possible dans l'exemplaire de M^{me} de *Pompadour*. Elle n'ignora pas ce tour de passe-passe; il se trouva de bonnes ames qui l'en instruisirent. Pour moi, je ne l'appris que long-temps après, lorsque je commençois d'en sentir les suites.

N'est-ce point encore ici la première origine de la haine couverte, mais implacable, d'une autre dame, qui étoit dans un cas pareil, sans que j'en susse rien, ni

même que je la connusse quand j'écrivis ce passage? Quand le livre se publia, la connaissance étoit faite, et j'étois très inquiet. Je le dis au chevalier de *Lorenzy*, qui se moqua de moi, et m'assura que cette dame en étoit si peu offensée, qu'elle n'y avoit pas même fait attention. Je le crus, un peu légèrement peut-être, et je me tranquillissai fort mal-à-propos.

Je reçus, à l'entrée de l'hiver, une nouvelle marque des bontés de M. de *Malesherbes*, à laquelle je fus fort sensible, quoique je ne jugeasse pas à propos d'en profiter. Il y avoit une place vacante dans le Journal des Savans. *Margency* m'écrivit pour me la proposer comme de lui-même; mais il me fut aisé de comprendre, par le tour de sa lettre (liasse C, n°. 35), qu'il étoit instruit et autorisé; et lui-même me marqua dans la suite (liasse C, n°. 47) qu'il avoit été chargé de me faire cette offre. Le travail de cette place étoit peu de chose; il ne s'agissoit que de deux extraits par mois, dont on m'apporteroit les livres, sans être obligé jamais à aucun voyage de Paris, pas même

me pour faire au magistrat une visite de remerciement. J'entrais par-là dans une société de gens de lettres du premier mérite, MM. de *Mairan*, *Clairaut*, de *Guignes*, et l'abbé *Barthelemi*, dont la connoissance étoit déjà faite avec les deux premiers, et très bonne à faire avec les deux autres. Enfin, pour un travail si peu pénible, et que je pouvois faire si commodément, il y avoit un honoraire de huit cents francs attachés à cette place. Je délibérai quelques heures avant que de me déterminer ; et je puis jurer que ce ne fut que par la crainte de fâcher *Margency* et de déplaire à M. de *Malesherbes*. Mais enfin la gêne insupportable de ne pouvoir travailler à mon heure et d'être commandé par le temps, bien plus encore la certitude de mal remplir les fonctions dont il falloit me charger, l'emportèrent sur tout, et me déterminèrent à refuser une place pour laquelle je n'étois pas propre. Je savois que tout mon talent ne venoit que d'une certaine chaleur d'âme sur les matières que j'avois à traiter, et qu'il n'y avoit que l'amour du grand, du vrai, du beau,

qui pût animer mon génie. Et que m'auroient importé les sujets de la plupart des livres que j'aurois à extraire, et les livres mêmes ? Mon indifférence pour la chose eût glacé ma plume et abruti mon esprit. On s'imaginait que je pouvois écrire par métier, comme tous les autres gens de lettres, au lieu que je ne sus jamais écrire que par passion. Ce n'étoit assurément pas là ce qu'il falloit au Journal des Savans. J'écrivis donc à *Margency* une lettre de remerciement, tournée avec toute l'honnêteté possible, dans laquelle je lui fis si bien le détail de mes raisons, qu'il ne se peut pas que ni lui ni M. de *Malesherbes* aient cru qu'il entrât ni humeur ni orgueil dans mon refus. Aussi l'approuverent-ils l'un et l'autre sans m'en faire moins bon visage; et le secret fut si bien gardé sur cette affaire que le public n'en a jamais eu le moindre vent.

Cette proposition ne venoit pas dans un moment favorable pour me la faire agréer; car, depuis quelque temps, je formois le projet de quitter tout-à-fait la littérature, et surtout le métier d'auteur. Tout ce qui venoit

de m'arriver n'avoit absolument dégoûté des gens de lettres, et j'avois éprouvé qu'il étoit impossible de courir la même carrière sans avoir quelques liaisons avec eux. Je ne l'étois guere moins des gens du monde et en général de la vie mixte que je venois de mener, moitié à moi-même, et moitié à des sociétés pour lesquelles je n'étois point fait. Je sentois plus que jamais, et par une constante expérience, que toute association inégale est toujours désavantageuse au parti faible. Vivant avec des gens opulens et d'un autre état que celui que j'avois choisi, sans tenir maison comme eux, j'étois obligé de les imiter en bien des choses; et de menues dépenses, qui n'étoient rien pour eux, étoient pour moi non moins ruineuses qu'indispensables. Qu'un autre homme aille dans une maison de campagne, il est servi par son laquais, tant à table que dans sa chambre; il l'envoie chercher tout ce dont il a besoin; n'ayant rien à faire directement avec les gens de la maison, ne les voyant même pas, il ne leur donne des étrennes que quand et comme il lui plaît: mais moi, seul, sans domestique, j'étois à la merci de ceux de la mai-

son, dont il falloit nécessairement capter les bonnes graces, pour n'avoir pas beaucoup à souffrir; et traité comme l'égal de leur maître, il en falloit aussi traiter les gens comme tel, et même faire pour eux plus qu'un autre, parcequ'en effet j'en avois bien plus besoin. Passe encore quand il y a peu de domestiques; mais dans les maisons où j'allois, il y en avoit beaucoup, tous très rogues, très frippons, très alertes, j'entends pour leur intérêt; et les coquins savoient faire en sorte que j'avois successivement besoin de tous. Les femmes de Paris, qui ont tant d'esprit, n'ont aucune idée juste sur cet article; et à force de vouloir économiser ma bourse, elles me ruinoient. Si je soupois en ville un peu loin de chez moi, au lieu de souffrir que j'envoyasse chercher un fiacre, la dame de la maison faisoit mettre des chevaux pour me remmener; elle étoit fort aise de m'épargner les vingt-quatre sous du fiacre; quant à l'écu que je donnois au laquais et au cocher, elle n'y songeoit pas. Une femme m'écrivoit-elle de Paris à l'Hermitage, ou à Montmorency; ayant regret aux quatre

sous de port que sa lettre m'auroit coûtés, elle me l'envoyoit par un de ses gens, qui arrivoit à pied tout en nage, et à qui je donnois à dîner, et un écu qu'il avoit assurément bien gagné. Me proposoit-elle d'aller passer huit ou quinze jours avec elle à sa campagne; elle se disoit en elle-même : Ce sera toujours une économie pour ce pauvre garçon; pendant ce temps-là, sa nourriture ne lui coûtera rien. Elle ne songeoit pas qu'aussi, durant ce temps-là, je ne travaillois point, que mon ménage et mon loyer et mon linge et mes habits n'en alloient pas moins, que je payois mon barbier à double, et qu'il ne laissoit pas de m'en coûter chez elle plus qu'il ne m'en auroit coûté chez moi. Quoique je bornasse mes petites largesses aux seules maisons où je vivois d'habitude, elles ne laissoient pas de m'être ruineuses. Je puis assurer que j'ai bien versé vingt-cinq écus chez M^{me} d'*Houdetot* à Eaubonne, où je n'ai couché que quatre ou cinq fois, et plus de cent pistoles, tant à Epinay qu'à la Chevrette, pendant les cinq ou six ans que j'y fus le plus assidu. Ces dépenses sont inévitables.

pour un homme de mon humeur , qui ne sait se pourvoir de rien , ni s'ingénier sur rien , ni supporter l'aspect d'un valet qui grogne , et qui vous sert en rechignant. Chez M^{me} Dupin même , où j'étois de la maison , et où je rendois mille services aux domestiques , je n'ai jamais reçu les leurs qu'à la pointe de mon argent. Dans la suite , il a fallu renoncer tout-à-fait à ces petites libéralités que ma situation ne m'a plus permis de faire ; et c'est alors qu'on m'a fait sentir bien plus durement encore l'inconvénient de fréquenter des gens d'un autre état que le sien.

Encore , si cette vie eût été de mon goût , je me serois consolé d'une dépense onéreuse , consacrée à mes plaisirs : mais se ruiner pour s'ennuyer étoit trop insupportable ; et j'avois si bien senti le poids de ce train de vie , que , profitant de l'intervalle de liberté où je me trouvois pour lors , j'étois déterminé à le perpétuer , à renoncer totalement à la grande société , à la composition des livres , à tout commerce de littérature , et à me renfermer pour le reste de mes jours dans la sphere

étroite et paisible pour laquelle je me sentois né.

Le produit de la Lettre à d'Alembert et de la *Nouvelle Héloïse*, avoit un peu remonté mes finances, qui s'étoient fort épuisées à l'Hermitage. Je me voyois environ mille écus devant moi. L'*Émile*, auquel je m'étois mis tout de bon quand j'ens achevé l'*Héloïse*, étoit fort avancé, et son produit devoit au moins doubler cette somme. Je formai le projet de placer ce fonds, de maniere à me faire une petite rente viagere qui pût avec ma copie me faire subsister sans plus écrire. J'avois encore deux ouvrages sur le chantier. Le premier étoit mes *Institutions politiques*. J'examinai l'état de ce livre, et je trouvai qu'il demandoit encore plusieurs années de travail. Je n'eus pas le courage de le poursuivre, et d'attendre qu'il fût achevé pour exécuter ma résolution. Ainsi, renonçant à cet ouvrage, je résolus d'en tirer ce qui pouvoit se détacher, puis de brûler tout le reste; et poussant ce travail avec zele, sans interrompre celui de l'*Émile*, je mis, en moins de deux ans, la dernière main au *Contrat Social*. Restoit

Restoit le *Dictionnaire de musique*. C'étoit un travail de manœuvre, qui pouvoit se faire en tout temps, et qui n'avoit pour objet qu'un produit pécuniaire. Je me réservai de l'abandonner, ou de l'achever à mon aise, selon que mes autres ressources assemblées me rendroient celle-là nécessaire ou superflue. A l'égard de la *Morale sensitive*, dont l'entreprise étoit restée en esquisse, je l'abandonnai totalement.

Comme j'avois en dernier projet, si je pouvois me passer tout-à-fait de la copie, celui de m'éloigner de Paris, où l'affluence des survenans rendoit ma subsistance coûteuse, et m'ôtoit le temps d'y pourvoir; pour prévenir dans ma retraite l'ennui dans lequel on dit que tombe un auteur quand il a quitté la plume, je me réservois une occupation qui pût remplir le vuide de ma solitude, sans tenter de plus rien faire imprimer de mon vivant. Je ne sais par quelle fantaisie *Rey* me pressoit depuis long-temps d'écrire les mémoires de ma vie. Quoiqu'ils ne fussent pas jusqu'alors fort intéressans par les faits, je sentis qu'ils pouvoient le devenir par la fran-

chise que j'étois capable d'y mettre; et je résolu d'en faire un ouvrage unique, par une véracité sans exemple, afin qu'au moins une fois on pût voir un homme tel qu'il étoit en dedans. J'avois toujours ri de la fausse naïveté de *Montagne*, qui, faisant semblant d'avouer ses défauts, a grand soin de ne s'en donner que d'aimables; tandis que je sentoís, moi, qui me suis cru toujours, et qui me crois encore, à tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y a point d'intérieur humain si pur qu'il puisse être, qui ne recèle quelque vice odieux. Je savois qu'on me peignoit dans le public sous des traits si peu semblables aux miens, et quelquefois si difformes, que, malgré le mal, dont je ne voulois rien taire, je ne pouvois que gagner encore à me montrer tel que j'étois. D'ailleurs, cela ne se pouvant faire sans laisser voir aussi d'autres gens tels qu'ils étoient, et par conséquent cet ouvrage ne pouvant paroître qu'après ma mort et celle de beaucoup d'autres, cela m'enhardissoit davantage à faire mes *Confessions*, dont jamais je n'aurois à rougir devant personne.

Je résolus donc de consacrer mes loisirs à bien exécuter cette entreprise, et je me mis à recueillir les lettres et papiers qui pouvoient guider ou réveiller ma mémoire, regrettant fort tout ce que j'avois déchiré, brûlé, perdu jusqu'alors.

Ce projet de retraite absolue, un des plus sensés que j'eusse jamais faits, étoit fortement empreint dans mon esprit, et déjà je travaillois à son exécution, quand le ciel, qui me préparoit une autre destinée, me jeta dans un nouveau tourbillon.

Montmorency, cet ancien et beau patrimoine de l'illustre maison de ce nom, ne lui appartient plus depuis la confiscation; il a passé, par la sœur du duc *Henri*, dans la maison de *Condé*, qui a changé le nom de *Montmorency* en celui d'*Enguien*, et ce duché n'a d'autre château qu'une vieille tour, où l'on tient les archives, et où l'on reçoit les hommages des vassaux. Mais on voit à Montmorency ou Enguien une maison particulière, bâtie par *Croizat*, dit *le pauvre*, laquelle ayant la magnificence des plus superbes châ-

teaux, en mérite et en porte le nom. L'aspect imposant de ce bel édifice, la terrasse sur laquelle il est bâti; sa vue, unique peut-être au monde; son vaste salon, peint d'une excellente main; son jardin, planté par le célèbre *le Nostre*; tout cela forme un tout dont la majesté frappante a pourtant je ne sais quoi de simple, qui soutient et nourrit l'admiration. M. le maréchal de *Luxembourg*, qui occupoit alors cette maison, venoit tous les ans dans ce pays, où jadis ses peres étoient les maîtres, passer en deux fois cinq ou six semaines, comme simple habitant, mais avec un éclat qui ne dégénéroit point de l'ancienne splendeur de sa maison. Au premier voyage qu'il y fit depuis mon établissement à Montmorency, M. et M^{me} la maréchale envoyèrent un valet-de-chambre me faire compliment de leur part, et m'inviter à souper chez eux toutes les fois que cela me feroit plaisir. A chaque fois qu'ils revinrent, ils ne manquèrent point de réitérer le même compliment et la même invitation. Cela me rappeloit M^{me} de *Bezenval* m'envoyant dîner à l'office. Les temps

étoient changés ; mais j'étois demeuré le même. Je ne voulois point qu'on m'envoyât dîner à l'office, et je me souciois peu de la table des grands. J'aurois mieux aimé qu'ils me laissassent pour ce que j'étois, sans me fêter et m'avilir. Je répondis honnêtement et respectueusement aux politesses de M. et M^{me} de *Luxembourg* ; mais je n'acceptai point leurs offres, et tant mes incommodités que mon humeur timide et mon embarras à parler me faisant frémir à la seule idée de me présenter dans une assemblée de gens de la cour, je n'allai pas même au château faire une visite de remerciement, quoique je compris assez que c'étoit ce qu'on cherchoit, et que tout cet empressement étoit plutôt une affaire de curiosité que de bienveillance.

Cependant les avances continuerent, et allerent même en augmentant. M^{me} la comtesse de *Boufflers*, qui étoit fort liée avec M^{me} la maréchale, étant venue à Montmorency, envoya savoir de mes nouvelles, et me proposer de mē venir voir. Je répondis comme je devois, mais je ne dé-

marrai point. Au voyage de pâque de l'année suivante 1759, le chevalier de *Lorenzi*, qui étoit de la cour de M. le prince de *Conti* et de la société de M^{me} de *Luxembourg*, vint me voir plusieurs fois : nous fîmes connoissance; il me pressa d'aller au château : je n'en fis rien. Enfin un après-midi que je ne songeois à rien moins, je vis arriver M. le maréchal de *Luxembourg*, suivi de cinq ou six personnes. Pour lors il n'y eut plus moyen de m'en dédire, et je ne pus éviter, sous peine d'être un arrogant et un mal-appris, de lui rendre sa visite, et d'aller faire ma cour à M^{me} la maréchale, de la part de laquelle il m'avoit comblé des choses les plus obligeantes. Ainsi commencèrent sous de funestes auspices des liaisons dont je ne pus plus long-temps me défendre, mais qu'un presentiment trop bien fondé me fit redouter jusqu'à ce que j'y fusse engagé.

Je craignois excessivement M^{me} de *Luxembourg*. Je savois qu'elle étoit aimable. Je l'avois vue plusieurs fois au spectacle, et chez M^{me} *Dupin*, il y avoit dix ou douze ans, lorsqu'elle étoit duchesse de *Boufflers*,

et qu'elle brilloit encore de sa première beauté. Mais elle passoit pour méchante; et dans une aussi grande dame, cette réputation me faisoit trembler. À peine l'eus-je vue que je fus subjugué. Je la trouvai charmante, de ce charme à l'épreuve du temps, le plus fait pour agir sur mon cœur. Je m'attendois à lui trouver un entretien mordant et plein d'épigrammes. Ce n'étoit point cela, c'étoit beaucoup mieux. La conversation de M^{me} de *Luxembourg* ne pétille pas d'esprit. Ce ne sont pas des saillies, et ce n'est pas même proprement de la finesse; mais c'est une délicatesse exquise, qui ne frappe jamais, et qui plaît toujours. Ses flatteries sont d'autant plus enivrantes, qu'elles sont plus simples; on diroit qu'elles lui échappent sans qu'elle y pense, et que c'est son cœur qui s'épanche, uniquement parcequ'il est trop rempli. Je crus m'apercevoir, dès la première visite, que, malgré mon air gauche et mes lourdes phrases, je ne lui déplaisois pas. Toutes les femmes de la cour savent vous persuader cela, quand elles veulent, vrai ou non; mais toutes ne savent pas, comme M^{me} de *Lu-*

xembourg, vous rendre cette persuasion si douce qu'on ne s'avise plus d'en vouloir douter. Dès le premier jour, ma confiance en elle eût été aussi entière qu'elle ne tarda pas à le devenir, si M^{me} la duchesse de *Montmorency*, sa belle-fille, jeune folle, assez maligne, et, je pense, un peu tracassière, ne se fût avisée de m'entreprendre, et tout au travers de force éloges de sa maman, et de feintes agaceries pour son propre compte, ne m'eût mis en doute si je n'étois pas persifflé.

Je me serois peut-être difficilement rassuré sur cette crainte auprès des deux dames, si les extrêmes bontés de M. le maréchal ne m'eussent confirmé que les leurs étoient sérieuses. Rien de plus surprenant, vu mon caractère timide, que la promptitude avec laquelle je le pris au mot sur le pied d'égalité où il voulut se mettre avec moi, si ce n'est peut-être celle avec laquelle il me prit au mot lui-même sur l'indépendance absolue dans laquelle je voulois vivre. Persuadés l'un et l'autre que j'avois raison d'être content de mon état et de n'en vouloir pas changer, ni

lui ni M^{me} de *Luxembourg* n'ont paru vouloir s'occuper un instant de ma bourse ou de ma fortune; quoique je ne pusse douter du tendre intérêt qu'ils prenoient à moi tous les deux, jamais ils ne m'ont proposé de place et ne m'ont offert leur crédit, si ce n'est une seule fois, que M^{me} de *Luxembourg* parut desirer que je voulusse entrer à l'académie françoise. J'alléguai ma religion: elle me dit que ce n'étoit pas un obstacle, ou qu'elle s'engageoit à le lever. Je répondis que, quelque honneur que ce fût pour moi d'être membre d'un corps si illustre, ayant refusé à M. de *Tressan* et en quelque sorte au roi de Pologne d'entrer dans l'académie de Nancy, je ne pouvois plus honnêtement entrer dans aucune. M^{me} de *Luxembourg* n'insista pas, et il n'en fut plus reparlé. Cette simplicité de commerce avec de si grands seigneurs, et qui pouvoient tout en ma faveur, M. de *Luxembourg* étant et méritant bien d'être l'ami particulier du roi, contraste bien singulièrement avec les continuels soucis, non moins importuns qu'officieux, des amis protecteurs que je venois de quit-

ter, et qui cherchoient moins à me servir qu'à m'avilir.

Quand M. le maréchal m'étoit venu voir à Mont-Louis, je l'avois reçu avec peine, lui et sa suite, dans mon unique chambre, non parceque je fus obligé de le faire asseoir au milieu de mes assiettes sales et de mes pots cassés, mais parceque mon plancher pourri tomboit en ruine, et que je craignois que le poids de sa suite ne l'effondrât tout-à-fait. Moins occupé de mon propre danger que de celui que l'affabilité de ce bon seigneur lui faisoit courir, je me hâtai de le tirer de là, pour le mener, malgré le froid qu'il faisoit encore, à mon donjon tout ouvert et sans cheminée. Quand il y fut, je lui dis la raison qui m'avoit engagé à l'y conduire : il la redit à M^{me} la maréchale, et l'un et l'autre me presserent, en attendant qu'on referoit mon plancher, d'accepter un logement au château, ou, si je l'aimois mieux, dans un édifice isolé, qui étoit au milieu du parc, et qu'on appelloit le petit château. Cette demeure enchantée mérite qu'on en parle.

Le parc ou jardin de Montmorency n'est pas en plaine, comme celui de la Chevrette. Il est inégal, montueux, mêlé de collines et d'enfoncemens, dont l'habile artiste a tiré parti pour varier les bosquets, les ornemens, les eaux, les points de vue, et multiplier, pour ainsi dire, à force d'art et de génie, un espace en lui-même assez resserré. Ce parc est couronné dans le haut par la terrasse et le château; dans le bas il forme une gorge qui s'ouvre et s'élargit vers la vallée, et dont l'angle est rempli par une grande pièce d'eau. Entre l'orangerie qui occupe cet élargissement, et cette pièce d'eau entourée de côteaux bien décorés de bosquets et d'arbres, est le petit château dont j'ai parlé. Cet édifice et le terrain qui l'entoure appartenoient jadis au célèbre *le Brun*, qui se plut à le bâtir et le décorer avec ce goût exquis d'ornemens et d'architecture dont ce grand peintre s'étoit nourri. Ce château depuis lors a été rebâti, mais toujours sur le dessin du premier maître. Il est petit, simple, mais élégant. Comme il est dans un fond, entre le bassin de l'orangerie et la grande

piece d'eau , par corséquent sujet à l'humidité , on l'a percé dans son milieu d'un péristyle à jour entre deux étages de colonnes , par lequel l'air jouant dans tout l'édifice le maintient sec malgré sa situation. Quand on regarde ce bâtiment de la hauteur opposée qui lui fait perspective , il paroît absolument environné d'eau , et l'on croit voir une isle enchantée , ou la plus jolie des trois isles Borromées , appelée *Isola bella* , dans le lac Majeur.

Ce fut dans cet édifice solitaire qu'on me donna le choix d'un des quatre appartemens complets qu'il contient , outre le raiz-de-chaussée , composé d'une salle de bal , d'une salle de billard , et d'une cuisine. Je pris le plus petit et le plus simple au-dessus de la cuisine , que j'eus aussi. Il étoit d'une propreté charmante , l'ameublement en étoit blanc et bleu. C'est dans cette profonde et délicieuse solitude , qu'au milieu des bois et des eaux , aux concerts des oiseaux de toute espece , au parfum de la fleur d'orange , je composai dans une continuelle extase le cinquieme livre de l'*Emile* , dont je

dus en grande partie le coloris assez frais à la vive impression du local où je l'écrivais.

Avec quel empressement je courois tous les matins , au lever du soleil , respirer un air embaumé sur le péristyle ! Quel bon café au lait j'y prenois tête-à-tête avec ma *Thérèse* ! Ma chatte et mon chien nous faisoient compagnie. Ce seul cortège m'eût suffi pour toute ma vie , sans éprouver jamais un moment d'ennui. J'étois là dans le paradis terrestre ; j'y vivois avec autant d'innocence et j'y goûtois le même bonheur.

Au voyage de juillet M. et M^{me} de *Luxembourg* me marquerent tant d'attentions et me firent tant de caresses , que , logé chez eux et comblé de leurs bontés , je ne pus moins faire que d'y répondre en les voyant assidument. Je ne les quittois presque point : j'allois le matin faire ma cour à M^{me} la maréchale ; j'y dînois : j'allois l'après-midi me promener avec M. le maréchal ; mais je n'y soupois pas à cause du grand monde et qu'on y soupoit trop tard pour moi.

Jusqu'alors tout étoit convenable , et il n'y avoit point de mal encore, si j'avois su m'en tenir là. Mais je n'ai jamais su garder un milieu dans mes attachemens , et remplir simplement des devoirs de société. J'ai toujours été tout ou rien : bientôt je fus tout ; et me voyant fêté , gâté par des personnes de cette considération , je passai les bornes et me pris pour eux d'une amitié qu'il n'est permis d'avoir que pour ses égaux. J'en mis toute la familiarité dans mes manières , tandis qu'ils ne se relâcherent jamais dans les leurs de la politesse à laquelle ils m'avoient accoutumé. Je n'ai pourtant jamais été très à mon aise avec M^{me} la maréchale. Quoique je ne fusse pas parfaitement rassuré sur son caractère , je le redoutois moins que son esprit : c'étoit par là sur-tout qu'elle m'en imposoit. Je savois qu'elle étoit difficile en conversations et qu'elle avoit droit de l'être ; je savois que les femmes , et sur-tout les grandes dames , veulent absolument être amusées , qu'il vaudroit mieux les offenser que les ennuyer , et je jugeois par ses commentaires sur ce qu'avoient dit les

gens qui venoient de partir, de ce qu'elle devoit penser de mes balourdises. Je m'avisai d'un supplément, pour me sauver auprès d'elle l'embarras de parler, ce fut de lire. Elle avoit ouï parler de la *Julie*, elle savoit qu'on l'imprimoit, elle marqua de l'empressement de voir cet ouvrage; j'offris de le lui lire; elle accepta. Tous les matins je me rendois chez elle sur les dix heures; M. de *Luxembourg* y venoit: on fermoit la porte. Je lisois à côté de son lit, et je compassai si bien mes lectures, qu'il y en auroit eu pour tout le voyage, quand même il n'auroit pas été interrompu (*). Le succès de cet expédient passa mon attente. M^{me} de *Luxembourg* s'engoua de la *Julie* et de son auteur; elle ne parloit que de moi, ne s'occupoit que de moi, me disoit des douceurs toute la journée, m'embrassoit dix fois le jour. Elle voulut que j'eusse toujours ma place à table à côté d'elle;

(*) La perte d'une grande bataille, qui affligea beaucoup le roi, força M. de *Luxembourg* à retourner précipitamment à la cour.

et quand quelques seigneurs vouloient prendre cette place, elle leur disoit que c'étoit la mienne, et les faisoit mettre ailleurs. On peut juger de l'impression que ces manieres charmantes faisoient sur moi, que les moindres marques d'affection subjuguent. Je m'attachois réellement à elle à proportion de l'attachement qu'elle me témoignoit. Toute ma crainte, en voyant cet engouement et me sentant si peu d'agrément dans l'esprit pour le soutenir, étoit qu'il ne se changeât en dégoût; et malheureusement pour moi cette crainte ne fut que trop bien fondée.

Il falloit qu'il y eût une opposition naturelle entre son tour d'esprit et le mien, puisqu'indépendamment des foules de balourdises qui m'échappoient à chaque instant dans la conversation, dans mes lettres même, et lorsque j'étois le mieux avec elle, il se trouvoit des choses qui lui déplaisoient sans que je pusse imaginer pourquoi. Je n'en citerai qu'un exemple, et j'en pourrois citer vingt. Elle sut que je faisois pour M^{me} d'*Houdetot* une copie de l'*Héloïse* à tant la page : elle en voulut

voulut avoir une sur le même pied. Je la lui promis : et la mettant par-là du nombre de mes pratiques, je lui écrivis quelque chose d'obligeant et d'honnête à ce sujet ; du moins telle étoit mon intention. Voici sa réponse, qui me fit tomber des nues.

« A Versailles, ce mardi (liasse C, n^o. 43.)

« Je suis ravie, je suis contente ; votre
« lettre m'a fait un plaisir infini, et je me
« presse pour vous le mander et pour vous
« en remercier.

« Voici les propres termes de votre
« lettre : *Quoique vous soyez sûrement une*
« *très bonne pratique, je me fais quelque*
« *peine de prendre de votre argent ; réguliè-*
« *rement ce seroit à moi de payer le plaisir*
« *que j'aurois de travailler pour vous.* Je ne
« vous en dis pas davantage. Je me plains
« de ce que vous ne me parlez jamais de
« votre santé ; rien ne m'intéresse davan-
« tage. Je vous aime de tout mon cœur ;
« et c'est, je vous assure, bien tristement
« que je vous le mande, car j'aurois bien
« du plaisir à vous le dire moi-même.
« M. de *Luxembourg* vous aime et vous
« embrasse de tout son cœur. »

En recevant cette lettre , je me hâtai d'y répondre , en attendant plus ample examen , pour protester contre toute interprétation désobligeante ; et après m'être occupé quelques jours à cet examen avec l'inquiétude qu'on peut concevoir , et toujours sans y rien comprendre , voici quelle fut enfin ma dernière réponse à ce sujet.

« A Montmorency , le 8 décembre 1759.

« Depuis ma dernière lettre j'ai examiné cent et cent fois le passage en question , je l'ai considéré par son sens propre et naturel , je l'ai considéré par tous les sens qu'on peut lui donner ; et je vous avoue , madame la maréchale , que je ne sais plus si c'est moi qui vous dois des excuses , ou si ce n'est point vous qui m'en devez. »

Il y a maintenant dix ans que ces lettres ont été écrites. J'y ai souvent repensé depuis ce temps-là ; et telle est encore aujourd'hui ma stupidité sur cet article , que je n'ai pu parvenir à sentir ce qu'elle avoit pu trouver dans ce passage , je ne dis pas d'offensant , mais même qui pût lui déplaire.

A propos de cet exemplaire manuscrit

de l'*Héloïse* que voulut avoir M^{me} de *Luxembourg*, je dois dire ici ce que j'imaginai pour lui donner quelque avantage marqué qui le distinguât de tout autre. J'avois écrit à part les aventures de milord *Edouard*, et j'avois balancé long-temps à les insérer, soit en entier, soit par extrait, dans cet ouvrage, où elles me paroisoient manquer. Je me déterminai enfin à les retrancher tout-à-fait, parceque, n'étant pas du ton de tout le reste, elles en auroient gâté la touchante simplicité. J'eus une autre raison bien plus forte, quand je connus M^{me} de *Luxembourg*; c'est qu'il y avoit dans ces aventures une marquise romaine d'un caractere très odieux, dont quelques traits, sans lui être applicables, auroient pu lui être appliqués par ceux qui ne la connoissoient que de réputation. Je me félicitai donc beaucoup du parti que j'y avois pris, et m'y confirmai : mais, dans l'ardent desir d'enrichir son exemplaire de quelque chose qui ne fût dans aucun autre, n'allai-je pas songer à ces malheureuses aventures, et former le projet d'en faire l'extrait pour l'y ajouter? Projet insensé,

dont on ne peut expliquer l'extravagance que par l'aveugle fatalité qui m'entraînoit à ma perte !

Quis vult perdere Jupiter , dementat.

J'eus la stupidité de faire cet extrait avec bien du soin, bien du travail, et de lui envoyer ce morceau comme la plus belle chose du monde, en la prévenant toutefois, comme il étoit vrai, que j'avois brûlé l'original, que l'extrait étoit pour elle seule, et ne seroit jamais vu de personne, à moins qu'elle ne le montrât elle-même : ce qui, loin de lui prouver ma prudence et ma discrétion, comme je croyois faire, n'étoit que l'avertir du jugement que je portois moi-même sur l'application des traits dont elle auroit pu s'offenser. Mon imbécillité fut telle, que je ne doutois pas qu'elle ne fût enchantée de mon procédé. Elle ne me fit pas là-dessus les grands complimens que j'en attendois, et jamais, à ma très grande surprise, elle ne me parla du cahier que je lui avois envoyé. Pour moi, toujours charmé de ma conduite dans cette affaire, ce ne fut que long-temps après que je jugeai, sur d'au-

tres indices, l'effet qu'elle avoit produit.

J'eus encore , en faveur de son manuscrit, une autre idée plus raisonnable, mais qui , par des effets plus éloignés , ne m'a guere été moins nuisible : tant tout concourt à l'œuvre de la destinée quand elle appelle un homme au malheur ! Je pensai d'orner ce manuscrit des dessins des estampes de la *Julie*, lesquels dessins se trouverent être du même format que le manuscrit. Je demandai à *Coindet* ces dessins, qui m'appartenoient à toutes sortes de titres, et d'autant plus que je lui avois abandonné le produit des planches, lesquelles eurent un grand débit. *Coindet* est aussi rusé que je le suis peu : à force de se faire demander ces dessins, il parvint à savoir ce que j'en voulois faire. Alors, sous prétexte d'ajouter quelques ornemens à ces dessins, il se les fit laisser, et finit par les présenter lui-même.

Ego versiculos feci, tulit alter honores.

Cela acheva de l'introduire à l'hôtel de Luxembourg sur un certain pied. Depuis mon établissement au petit château il m'y venoit voir très souvent, et toujours

dès le matin , sur-tout quand M. et M^{me} de *Luxembourg* étoient à Montmorency. Cela faisoit que , pour passer avec lui la journée , je n'allois point au château. On me reprocha ces absences : j'en dis la raison. On me pressa d'amener M. *Coindet* : je le fis. C'étoit ce que le drôle avoit cherché. Ainsi , graces aux bontés excessives qu'on avoit pour moi , un commis de M. *The-lusson* , qui vouloit bien lui donner quelquefois sa table quand il n'avoit personne à dîner , se trouva tout d'un coup admis à celle d'un maréchal de France , avec les princes , les duchesses , et tout ce qu'il y avoit de grand à la cour. Je n'oublierai jamais qu'un jour qu'il étoit obligé de retourner à Paris de bonne heure , M. le maréchal dit après le dîner à la compagnie : Allons nous promener sur le chemin de S.-Denys ; nous accompagnerons M. *Coindet*. Le pauvre garçon n'y tint pas ; sa tête s'en alla tout-à-fait. Pour moi , j'avois le cœur si ému , que je ne pus dire un seul mot. Je suivois par derriere , pleurant comme un enfant , et mourant d'envie de baiser les pas de ce bon maréchal. Mais la suite

de cette histoire de copie m'a fait anticiper ici sur les temps. Reprenons-les dans leur ordre, autant que ma mémoire me le permettra.

Sitôt que la petite maison de Mont-Louis fut prête, je la fis meubler proprement, simplement, et retournai m'y établir, ne pouvant renoncer à cette loi que je m'étois faite, en quittant l'Hermitage, d'avoir toujours mon logement à moi : mais je ne pus me résoudre non plus à quitter mon appartement du petit château. J'en gardai la clef, et tenant beaucoup aux jolis déjeûnés du péristyle, j'allois souvent y coucher, et j'y passois quelquefois deux ou trois jours, comme à une maison de campagne. J'étois peut-être alors le particulier de l'Europe le mieux et le plus agréablement logé. Mon hôte, M. *Mathas*, qui étoit le meilleur homme du monde, m'avoit absolument laissé la direction des réparations de Mont-Louis, et voulut que je disposasse de ses ouvriers sans même qu'il s'en mêlât. Je trouvai donc le moyen de me faire d'une seule chambre au premier un appartement complet, composé

d'une chambre, d'une antichambre et d'une garde-robe. Au rez-de-chaussée étoient la cuisine et la chambre de *Thérese*. Le donjon me servoit de cabinet, au moyen d'une bonne cloison vitrée et d'une cheminée qu'on y fit faire. Je m'amusai quand j'y fus à orner la terrasse qu'ombrageoient déjà deux rangs de jeunes tilleuls; j'y en fis ajouter deux pour faire un cabinet de verdure; j'y fis poser une table et des bancs de pierre; je l'entourai de lilas, de seringa, de chevrefeuille; j'y fis faire une belle plate-bande de fleurs parallèle aux deux rangs d'arbres; et cette terrasse, plus élevée que celle du château, dont la vue étoit du moins aussi belle, et sur laquelle j'avois apprivoisé des multitudes d'oiseaux, me servoit de salle de compagnie pour recevoir M. et M^{me} de *Luxembourg*, M. le duc de *Villeroy*, M. le prince de *Tingry*, M. le marquis d'*Armentieres*, M^{me} la duchesse de *Montmorency*, M^{me} la duchesse de *Boufflers*, M^{me} la comtesse de *Valentinois*, M^{re} la comtesse de *Boufflers*, et d'autres personnes de ce rang, qui, du château, ne dédaignoient pas de faire, par une montée très fatigante,

le pèlerinage de Mont-Louis. Je devois à la faveur de M. et de M^{me} de *Luxembourg* toutes ces visites ; je le sentois , et mon cœur leur en faisoit bien l'hommage. C'est dans un de ces transports d'attendrissement que je dis une fois à M. de *Luxembourg* en l'embrassant : Ah ! M. le maréchal , je haïssois les grands avant que de vous connoître , et je les hais davantage encore depuis que vous me faites si bien sentir combien il leur seroit aisé de se faire adorer.

Au reste j'interpelle tous ceux qui m'ont vu durant cette époque, s'ils se sont jamais apperçus que cet éclat m'ait un instant ébloui, que la vapeur de cet encens m'ait porté à la tête, s'ils m'ont vu moins uni dans mon maintien , moins simple dans mes manieres , moins liant avec le peuple , moins familier avec mes voisins , moins prompt à rendre service à tout le monde , quand je l'ai pu , sans me rebuiter jamais des importunités sans nombre , et souvent déraisonnables , dont j'étois sans cesse accablé. Si mon cœur m'attiroit au château de Montmorency par mon

sincere attachement pour les maîtres, il me ramenoit de même à mon voisinage goûter les douceurs de cette vie égale et simple, hors de laquelle il n'est point de bonheur pour moi. *Thérèse* avoit fait amitié avec la fille d'un maçon mon voisin, nommé *Pilleu*; je la fis de même avec le pere; et après avoir le matin dîné au château, non sans gêne, mais pour complaire à M^{me} la maréchale, avec quel empressement je revenois le soir souper avec le bon-homme *Pilleu* et sa famille, tantôt chez lui, tantôt chez moi!

Outre ces deux logemens, j'en eus bientôt un troisieme à l'hôtel de Luxembourg, dont les maîtres me presserent si fort d'aller les y voir quelquefois, que j'y consentis, malgré mon aversion pour Paris, où je n'avois été, depuis ma retraite à l'Hermitage, que les deux seules fois dont j'ai parlé : encore n'y allois-je que les jours convenus, uniquement pour souper, et m'en retourner le lendemain matin. J'entrois et sortois par le jardin qui donnoit sur le boulevard; de sorte que je pouvois dire, avec la plus exacte vérité, que je

n'avois pas mis le pied sur le pavé de Paris.

Au sein de cette prospérité, passagere se préparoit de loin la catastrophe qui devoit en marquer la fin. Peu de temps après mon retour à Mont-Louis, j'y fis, et bien malgré moi, comme à l'ordinaire, une nouvelle connoissance qui fait encore époque dans mon histoire. On jugera dans la suite si c'est en bien ou en mal. C'est M^{me} la marquise de *Verdelin*, ma voisine, dont le mari venoit d'acheter une maison de campagne à S...y près de Montmorency. Mademoiselle d'*A..*, fille du comte d'*A..*, homme de condition, mais pauvre, avoit épousé M. de *Verdelin*, vieux, laid, sourd, dur, brutal, jaloux, balaféré, borgne, au demeurant bon-homme quand on savoit le prendre, et possesseur de quinze à vingt mille livres de rentes, auxquelles on la maria. Ce mignon, jurant, criant, grondant, tempêtant, et faisant pleurer sa femme toute la journée, finissoit par faire toujours ce qu'elle vouloit, et cela pour la faire enrager, attendu qu'elle savoit lui persuader que c'étoit lui qui le vouloit,

et que c'étoit elle qui ne le vouloit pas. M. de *Margency*, dont j'ai parlé, étoit l'ami de madame, et devint celui de monsieur. Il y avoit quelques années qu'il leur avoit loué son château de *Margency*, près d'*Eaubonne* et d'*Andilly*, et ils y étoient précisément durant mes amours pour M^{me} d'*Houdetot*. M^{me} d'*Houdetot* et M^{me} de *Verdelin* se connoissoient par M^{me} d'*Aubeterre*, leur commune amie; et comme le jardin de *Margency* étoit sur le passage de M^{me} d'*Houdetot* pour aller au mont *Olympe*, sa promenade favorite, M^{me} de *Verdelin* lui donna une clef pour passer. A la faveur de cette clef j'y passois souvent avec elle: mais je n'aimois point les rencontres imprévues; et quand M^{me} de *Verdelin* se trouvoit par hasard sur notre passage, je les laissois ensemble sans lui rien dire, et j'allois toujours devant. Ce procédé peu galant n'avoit pas dû me mettre en bon prédicament auprès d'elle. Cependant, quand elle fut à S...., elle ne laissa pas de me rechercher. Elle me vint voir plusieurs fois à *Mont Louis* sans me trouver; et voyant que je ne lui rendois pas sa visite, elle

s'avisa pour m'y forcer de m'envoyer des pots de fleurs pour ma terrasse. Il fallut bien l'aller remercier. C'en fut assez : nous voilà liés.

Cette liaison commença par être orangeuse, comme toutes celles que je faisois malgré moi ; il n'y régna même jamais un vrai calme. Le tour d'esprit de M^{me} de *Verdelin* étoit par trop antipathique avec le mien. Les traits malins et les épigrammes partent chez elle avec tant de simplicité, qu'il faut une attention continuelle, et pour moi très fatigante, pour sentir quand on est persifflé. Une niaiserie, qui me revient, suffira pour en juger. Son frere venoit d'avoir le commandement d'une frégate en course contre les Anglois. Je parlois de la maniere d'armer cette frégate sans nuire à sa légèreté. Oui, dit-elle d'un ton tout uni, l'en ne prend de canons que ce qu'il en faut pour se battre. Je l'ai rarement ouïe parler en bien de quelqu'un de ses amis absens sans glisser quelque mot à leur charge. Ce qu'elle ne voyoit pas en mal elle le voyoit en ridicule, et son ami *Margency* n'étoit pas excepté.

Ce que je trouvois encore en elle d'insupportable , étoit la gêne continuelle de ses petits envois, de ses petits cadeaux, de ses petits billets, auxquels il falloit me battre les flancs pour répondre, et toujours nouveaux embarras pour remercier ou pour refuser. Cependant, à force de la voir, je finis par m'attacher à elle. Elle avoit ses chagrins ainsi que moi. Les confidences réciproques nous rendirent intéressans nos tête-à-tête. Rien ne lie tant les cœurs que la douceur de pleurer ensemble. Nous nous cherchions pour nous consoler, et ce besoin m'a souvent fait passer sur beaucoup de choses. J'avois mis tant de dureté dans ma franchise avec elle, qu'après avoir montré quelquefois si peu d'estime pour son caractère, il falloit réellement en avoir beaucoup pour croire qu'elle pût sincèrement me pardonner. Voici un échantillon des lettres que je lui ai quelquefois écrites, et dont il est à noter que jamais, dans aucune de ses réponses, elle n'a paru piquée en aucune façon.

« A Montmorency, le 5 novembre 1760.

« Vous me dites, madame, que vous ne

« vous êtes pas bien expliquée , pour me
« faire entendre que je m'explique mal.
« Vous me parlez de votre prétendue bê-
« tise , pour me faire sentir la mienne.
« Vous vous vantez de n'être qu'une bonne
« femme , comme si vous aviez peur d'être
« prise au mot ; et vous me faites des ex-
« cuses pour m'apprendre que je vous en
« dois. Oui , madame , je le sais bien ; c'est
« moi qui suis une bête , un bon-homme ,
« et pis encore , s'il est possible ; c'est moi
« qui choisis mal mes termes au gré d'une
« belle dame françoise qui fait autant
« d'attention aux paroles et qui parle
« aussi bien que vous. Mais considérez
« que je les prends dans le sens commun
« de la langue , sans être au fait ou en souci
« des honnêtes acceptions qu'on leur donne
« dans les vertueuses sociétés de Paris. Si
« quelquefois mes expressions sont équi-
« voques , je tâche que ma conduite en
« détermine le sens. etc. » Le reste de la
lettre est à - peu - près sur le même ton.
Voyez-en la réponse , liasse D , n°. 41 ,
et jugez de l'incroyable modération d'un
cœur de femme qui peut n'avoir pas plus

de ressentiment d'une pareille lettre que cette réponse n'en laisse paroître, et qu'elle ne m'en a jamais témoigné. *Coindet*, entreprenant, hardi jusqu'à l'effronterie, et qui se tenoit à l'affût de tous mes amis, ne tarda pas à s'introduire en mon nom chez M^{me} de *Verdelin*, et y fut bientôt à mon insu plus familier que moi-même. C'étoit un singulier corps que ce *Coindet*. Il se présentoit de ma part chez toutes mes connoissances, s'y établissoit, y mangeoit sans façon. Transporté de zele pour mon service, il ne parloit jamais de moi que les larmes aux yeux : mais, quand il me venoit voir, il gardoit le plus profond silence sur toutes ces liaisons et sur tout ce qu'il savoit devoir m'intéresser. Au lieu de me dire ce qu'il avoit appris, ou dit, ou vu qui m'intéressoit, il m'écoutoit, m'interrogeoit même. Il ne savoit jamais rien de Paris que ce que je lui en apprenois : enfin, quoique tout le monde me parlât de lui, jamais il ne me parloit de personne : il n'étoit secret et mystérieux qu'avec son ami. Mais laissons, quant à présent, *Coindet* et M^{me} de *Verdelin*; nous y reviendrons dans la suite. Quelque

Quelque temps après mon retour à Mont-Louis, *Latour*, le peintre, vint m'y voir, et m'apporta mon portrait en pastel, qu'il avoit exposé au sallon il y avoit quelques années. Il avoit voulu me donner ce portrait, que je n'avois pas accepté; mais M^{me} d'*Epinay*, qui m'avoit donné le sien et qui vouloit avoir celui-là, m'avoit engagé à le lui redemander. Il avoit pris du temps pour le retoucher. Dans cet intervalle vint ma rupture avec M^{me} d'*Epinay*: je lui rendis son portrait; et n'étant plus question de lui donner le mien, je le mis dans ma chambre au petit château. M. de *Luxembourg* l'y vit et le trouva bien: je le lui offris; il l'accepta, je le lui envoyai. Ils comprirent, lui et M^{me} la maréchale, que je serois bien aise d'avoir les leurs. Ils les firent faire en miniature, de très bonne main, les firent enchâsser dans une boîte à bonbons, de crystal de roche, montée en or, et m'en firent le cadeau d'une façon très galante, dont je fus enchanté. M^{me} de *Luxembourg* ne voulut jamais consentir que son portrait occupât le dessus de la boîte. Elle m'a-

voit reproché plusieurs fois que j'aimois mieux M. de *Luxembourg* qu'elle ; et je ne m'en étois point défendu parceque cela étoit vrai. Elle me témoigna bien galamment, mais bien clairement, par cette façon de placer son portrait, qu'elle n'oublioit pas cette préférence.

Je fis, à-peu-près dans ce même temps, une sottise qui ne contribua pas à me conserver ses bonnes graces. Quoique je ne connusse point du tout M. de *Silhouette*, et que je fusse peu porté à l'aimer, j'avois une grande opinion de son administration. Lorsqu'il commença d'appesantir sa main sur les financiers, je vis qu'il n'entamoit pas son opération dans un temps favorable ; je n'en fis pas des vœux moins ardens pour son succès ; et quand j'appris qu'il étoit déplacé, je lui écrivis dans mon étourderie la lettre suivante, qu'assurément je n'entreprends pas de justifier.

« A Montmorency, le 2 décembre 1759.

« Daignez, monsieur, recevoir l'hommage d'un solitaire qui n'est pas connu
 « de vous, mais qui vous estime par vos
 « talens, qui vous respecte par votre ad-

« ministration , et qui vous a fait l'hon-
« neur de croire qu'elle ne vous resteroit
« pas long-temps. Ne pouvant sauver l'é-
« tat qu'aux dépens de la capitale qui l'a
« perdu , vous avez bravé les cris des ga-
« gneurs d'argent. En vous voyant écras-
« ser ces misérables , je vous enviois votre
« place ; en vous la voyant quitter sans
« vous être démenti , je vous admire. Soyez
« content de vous , monsieur ; elle vous
« laisse un honneur dont vous jouirez long-
« temps sans concurrent. Les malédictions
« des frippons font la gloire de l'homme
« juste. »

M^{me} de *Luxembourg* , qui savoit que j'a-
vois écrit cette lettre , m'en parla au voya-
ge de pâque ; je la lui montrai ; elle en
souhaita une copie , je la lui donnai : mais
j'ignorois , en la lui donnant , qu'elle étoit
un de ces gagneurs d'argent qui s'inté-
ressoient aux sous-fermes et qui avoient
fait déplacer *Silhouette*. On eût dit à toutes
mes balourdises que j'allois excitant à
plaisir la haine d'une femme aimable et
puissante , à laquelle , dans le vrai , je m'at-
tachois davantage de jour en jour , et dont

j'étois bien éloigné de vouloir m'attirer la disgrâce, quoique je fisse, à force de gaucheries, tout ce qu'il falloit pour cela. Je crois qu'il est assez superflu d'avertir que c'est à elle que se rapporte l'histoire de l'opiate de M. *Tronchin*, dont j'ai parlé dans ma première partie : l'autre dame étoit M^{me} de *Mirepoix*. Elles ne m'en ont jamais parlé, ni fait le moindre semblant de s'en souvenir ni l'une ni l'autre ; mais de présumer que M^{me} de *Luxembourg* ait pu l'oublier réellement, c'est ce qui me paroît bien difficile, quand même on ne sauroit rien des événemens subséquens. Pour moi, je m'étourdissois sur l'effet de mes bêtises par le témoignage que je me rendois de n'en avoir fait aucune à dessein de l'offenser : comme si jamais femme en pouvoit pardonner de pareilles, même avec la plus parfaite certitude que la volonté n'y a pas eu la moindre part !

Cependant, quoiqu'elle parût ne rien voir, ne rien sentir. et que je ne trouvasse encore ni diminution dans son empressement ni changement dans ses manières, la continuation, l'augmentation même

d'un pressentiment trop bien fondé , me faisoit trembler sans cesse que l'ennui ne succédât bientôt à cet engouement. Pouvois je attendre d'une si grande dame une constance à l'épreuve de mon peu d'adresse à la soutenir ? Je ne savois pas même lui cacher ce pressentiment sourd , qui m'inquiétoit , et ne me rendoit que plus maussade. On en jugera par la lettre suivante , qui contient une bien singuliere prédiction.

NB. *Cette lettre , sans date dans mon brouillon , est du mois d'octobre 1760 au plus tard.*

« Que vos bontés sont cruelles ! Pour-
« quoi troubler la paix d'un solitaire qui
« renonçoit aux plaisirs de la vie pour
« n'en plus sentir les ennuis ? J'ai passé
« mes jours à chercher en vain des atta-
« chemens solides. Je n'en ai pu former
« dans les conditions auxquelles je pou-
« vois atteindre : est-ce dans la vôtre que
« j'en dois chercher ? L'ambition ni l'in-
« térêt ne me tentent pas ; je suis peu
« vain , peu craintif ; je puis résister à
« tout , hors aux caresses. Pourquoi m'at-

« taquez - vous tous deux par un foible
 « qu'il faut vaincre , puisque , dans la dis-
 « tance qui nous sépare , les épanche-
 « mens des cœurs sensibles ne doivent pas
 « rapprocher le mien de vous ? La recon-
 « noissance suffira-t-elle pour un cœur
 « qui ne connoît pas deux manieres de
 « se donner , et ne se sent capable que
 « d'amitié ? D'amitié , madame la maré-
 « chale ! Ah ! voilà mon malheur ! Il est
 « beau à vous , à M. le maréchal , d'em-
 « ployer ce terme ; mais je suis insensé de
 « vous prendre au mot. Vous vous jonez ;
 « moi je m'attache , et la fin du jeu me
 « prépare de nouveaux regrets. Que je
 « hais tous vos titres et que je vous plains
 « de les porter ! Vous me semblez si di-
 « gnes de goûter les charmes de la vie
 « privée ! Que n'habitez-vous Clarens ! j'i-
 « rois y chercher le bonheur de ma vie.
 « Mais le château de Montmorency ,
 « mais l'hôtel de Luxembourg ! est-ce là
 « qu'on doit voir *Jean-Jacques* ? est-ce là
 « qu'un ami de l'égalité doit porter les af-
 « fections d'un cœur sensible qui , payant
 « ainsi l'estime qu'on lui témoigne , croit

« rendre autant qu'il reçoit ? Vous êtes
« bonne et sensible aussi ; je le sais , je l'ai
« vu ; j'ai regret de n'avoir pu plutôt le
« croire : mais , dans le rang où vous êtes ,
« dans votre maniere de vivre , rien ne peut
« faire une impression durable ; et tant
« d'objets nouveaux s'effacent si bien mu-
« tuellement , qu'aucun ne demeure. Vous
« m'oubliez, madame , après m'avoir mis
« hors d'état de vous imiter. Vous aurez
« beaucoup fait pour me rendre malheu-
« reux , et pour être inexcusable. »

Je lui joignois là M. de *Luxembourg*, afin de rendre le compliment moins dur pour elle ; car au reste je me sentois si sûr de lui , qu'il ne m'étoit pas même venu dans l'esprit une seule crainte sur la durée de son amitié. Rien de ce qui m'intimidoit de la part de M^{me} la maréchale ne s'est un moment étendu jusqu'à lui. Je n'ai jamais eu la moindre défiance sur son caractère , que je savois être foible , mais sûr. Je ne craignois pas plus de sa part un refroidissement , que je n'en attendois un attachement héroïque. La simplicité , la familiarité de nos manieres l'un avec l'au-

tre marquoit combien nous comptions réciproquement sur nous. Nous avions raison tous deux : j'honorerai je chérirai tant que je vivrai la mémoire de ce digne seigneur ; et , quoi qu'on ait pu faire pour le détacher de moi , je suis aussi certain qu'il est mort mon ami que si j'avois reçu son dernier soupir.

Au second voyage de Montmorency de l'année 1760, la lecture de la *Julie* étant finie, j'eus recours à celle de l'*Emile* pour me soutenir auprès de M^{me} de *Luxembourg* : mais cela ne réussit pas si bien, soit que la matière fût moins de son goût, soit que tant de lecture l'ennuyât à la fin. Cependant, comme elle me reprochoit de me laisser duper par mes libraires, elle voulut que je lui laissasse le soin de faire imprimer cet ouvrage, afin d'en tirer un meilleur parti. J'y consentis, sous l'expresse condition qu'il ne s'imprimeroit point en France ; et c'est sur quoi nous eûmes une longue dispute ; moi, prétendant que la permission tacite étoit impossible à obtenir, inutile même à demander, et ne voulant point permettre autrement l'impres-

sion dans le royaume; elle, soutenant que cela ne seroit pas même une difficulté à la censure dans le système que le gouvernement avoit adopté. Elle trouva le moyen de faire entrer dans ses vues M. de *Malesherbes*, qui m'écrivit à ce sujet une longue lettre toute de sa main, pour me prouver que la profession de foi du *Vicaire Savoyard* étoit précisément une piece faite pour avoir par-tout l'approbation du genre humain, et celle de la cour dans la circonstance. Je fus surpris de voir ce magistrat, toujours si craintif, devenir si coulant dans cette affaire. Comme l'impression d'un livre qu'il approuvoit étoit par cela seul légitime, je n'avois plus d'objection à faire contre celle de cet ouvrage. Cependant, par un scrupule extraordinaire, j'exigeai toujours que l'ouvrage s'imprimeroit en Hollande, et même par le libraire *Néaulme*, que je ne me contentai pas d'indiquer, mais que j'en prévins; consentant au reste que l'édition se fit au profit d'un libraire françois, et que, quand elle seroit faite, on la débitât, soit à Paris, soit où l'on voudroit, attendu que ce débit ne me regardoit pas. Voilà

exactement ce qui fut convenu entre M^{me} de *Luxembourg* et moi, après quoi je lui remis mon manuscrit.

Elle avoit amené à ce voyage sa petite-fille, M^{lle} de *Boufflers*, aujourd'hui M^{me} la duchesse de *Lauzun*. Elles' appeloit *Amélie*; c'étoit une charmante personne. Elle avoit vraiment une figure, une douceur, une timidité virginale; rien de plus aimable et de plus intéressant que sa figure, rien de plus tendre et de plus chaste que les sentimens qu'elle inspiroit; d'ailleurs c'étoit un enfant, elle n'avoit pas onze ans. M^{me} la maréchale, qui la trouvoit trop timide, faisoit ses efforts pour l'animer. Elle me permit plusieurs fois de lui donner un baiser; ce que je fis avec ma maussaderie ordinaire. Au lieu des gentillesses qu'un autre eût dites à ma place, je restois là muet, interdit, et je ne sais lequel étoit le plus honteux de la pauvre petite ou de moi. Un jour je la rencontrai seule dans l'escalier du petit château; elle venoit de voir *Thérese*, avec laquelle sa gouvernante étoit encore. Faute de savoir que lui dire, je lui proposai un baiser, que dans l'innocence de son cœur elle ne

refusa pas, en ayant reçu un le matin même par l'ordre de sa grand'maman et en sa présence. Le lendemain, lisant l'*Emile* au chevet de M^{me} la maréchale, je tombai précisément sur un passage où je censure, avec raison, ce que j'avois fait la veille. Elle trouva la réflexion très juste, et dit là-dessus quelque chose de fort sensé qui me fit rougir. Que je maudis mon incroyable bêtise, qui m'a si souvent donné l'air vil et coupable, quand je n'étois que sot et embarrassé! bêtise qu'on prend même pour une fausse excuse dans un homme qu'on sait n'être pas sans esprit. Je puis jurer que dans ce baiser si repréhensible, ainsi que dans les autres, le cœur et les sens de M^{lle} *Amélie* n'étoient pas plus purs que les miens; et je puis jurer même que si dans ce moment j'avois pu éviter sa rencontre, je l'aurois fait; non qu'elle ne me fit grand plaisir à voir, mais par l'embarras de trouver en passant quelque mot agréable à lui dire. Comment se peut-il qu'un enfant même intimide un homme que le pouvoir des rois n'a pas effrayé? Quel parti prendre? Comment se conduire, dénué de tout in-promptu dans

l'esprit? Si je me force à parler aux gens que je rencontre, je dis une balourdise infailliblement : si je ne dis rien, je suis un misanthrope, un animal farouche, un ours. Une totale imbécillité m'eût été bien plus favorable : mais les talens dont j'ai manqué dans le monde ont fait les instrumens de ma perte, des talens que j'eus à part moi.

A la fin de ce même voyage M^{me} de *Luxembourg* fit une bonne œuvre à laquelle j'eus quelque part. *Diderot* ayant très imprudemment offensé M^{me} la princesse de *Robeck*, fille de M. de *Luxembourg, Palissot*, qu'elle protégeoit, la vengea par la comédie des *Philosophes*, dans laquelle je fus tourné en ridicule, et *Diderot* extrêmement maltraité. L'auteur m'y ménagea davantage, moins, je pense, à cause de l'obligation qu'il m'avoit, que de peur de déplaire au pere de sa protectrice dont il savoit que j'étois aimé. Le libraire *Duchesne*, qu'alors je ne connoissois point, m'envoya cette piece quand elle fut imprimée; et je soupçonne que ce fut par l'ordre de *Palissot*, qui crut peut-être que je verrois avec plaisir déchirer un homme avec lequel j'avois rompu. Il se

trompa fort. En rompant avec *Diderot*, que je croyois moins méchant qu'indiscret et foible, j'ai toujours conservé dans l'ame de l'attachement pour lui, même de l'estime, et du respect pour notre ancienne amitié, que je sais avoir été long-temps aussi sincere de sa part que de la mienne. C'est tout autre chose avec *Grimm*, homme faux par caractere, qui ne m'aima jamais, qui n'est pas même capable d'aimer, et qui, de gaieté de cœur, sans aucun sujet de plainte, et seulement pour contenter sa noire jalousie, s'est fait, sous le masque, mon plus cruel calomniateur. Celui-ci n'est plus rien pour moi; l'autre sera toujours mon ancien ami. Mes entrailles s'émurent à la vue de cette odieuse piece : je n'en pus supporter la lecture, et, sans l'achever, je la renvoyai à *Duchesne* avec la lettre suivante.

« A Montmorency, le 21 mai 1760.

« En parcourant, monsieur, la piece
« que vous m'avez envoyée, j'ai frémi de m'y
« voir loué. Je n'accepte point cet hor-
« rible présent. Je suis persuadé qu'en me
« l'envoyant vous n'avez point voulu me

« faire une injure ; mais vous ignorez ou
 « vous avez oublié que j'ai eu l'honneur
 « d'être l'ami d'un homme respectable, in-
 « dignement noirci et calomnié dans ce
 « libelle. »

Duchesne montra cette lettre. *Diderot*, qu'elle auroit dû toucher, s'en dépitait. Son amour-propre ne put me pardonner la supériorité d'un procédé généreux ; et je sus que sa femme se déchaînoit par-tout contre moi avec une aigreur qui m'affecta peu, sachant qu'elle étoit connue de tout le monde pour une haren gere.

Diderot à son tour trouva un vengeur dans l'abbé *Morrellet*, qui fit contre *Palissot* un petit écrit imité du petit *Prophete*, et intitulé *la Vision*. Il offensa très imprudemment dans cet écrit M^{me} de *Robeck*, dont les amis le firent mettre à la Bastille ; car pour elle, naturellement peu vindicative, et pour lors mourante, je suis persuadé qu'elle ne s'en mêla pas.

D'*Alembert*, qui étoit fort lié avec l'abbé *Morrellet*, m'écrivit pour m'engager à prier M^{me} de *Luxembourg* de solliciter sa liberté,

lui promettant en reconnoissance des louanges dans l'*Encyclopédie* (*). Voici ma réponse.

« Je n'ai pas attendu votre lettre , mon-
« sieur, pour témoigner à M^{me} la maréchale
« de *Luxembourg* la peine que me faisoit la
« détention de l'abbé *Morrellet*. Elle sait l'in-
« térêt que j'y prends, elle saura celui que
« vous y prenez; et il lui suffiroit, pour y
« prendre intérêt elle-même, de savoir que
« c'est un homme de mérite. Au surplus,
« quoiqu'elle et M. le maréchal m'honorent
« d'une bienveillance qui fait la consolation
« de ma vie, et que le nom de votre ami
« soit près d'eux une recommandation pour
« l'abbé *Morrellet*, j'ignore jusqu'à quel point
« il leur convient d'employer en cette occa-
« sion le crédit attaché à leur rang et à
« la considération due à leurs personnes.
« Je ne suis pas même persuadé que la ven-
« geance en question regarde M^{me} la prin-
« cesse de *Robeck* autant que vous paroiss-

(*) Cette lettre, avec plusieurs autres, a disparu à l'hôtel de *Luxembourg*, tandis que mes papiers y étoient en dépôt.

« sez le croire ; et quand cela seroit , on ne
 « doit pas s'attendre que le plaisir de la ven-
 « geance appartienne aux philosophes exclu-
 « sivement , et que , quand ils voudront être
 « femmes , les femmes seront philosophes.

« Je vous rendrai compte de ce que m'aura
 « dit M^{me} de *Luxembourg* quand je lui aurai
 « montré votre lettre. En attendant , je crois
 « la connoître assez pour pouvoir vous as-
 « surer d'avance que quand elle auroit le
 « plaisir de contribuer à l'élargissement de
 « l'abbé *Morrellet* , elle n'accepteroit point
 « le tribut de reconnoissance que vous
 « lui promettez dans l'*Encyclopédie* , quoi-
 « qu'elle s'en tînt honorée , parcequ'elle ne
 « fait pas le bien pour la louange , mais pour
 « contenter son bon cœur. »

Je n'épargnai rien pour exciter le zèle et
 la commisération de M^{me} de *Luxembourg*
 en faveur du pauvre captif , et je réussis.
 Elle fit un voyage à Versailles exprès pour
 voir M. le comte de *S.-Florentin* ; et ce
 voyage abrégé celui de Montmorency , que
 M. le maréchal fut obligé de quitter en
 même temps pour se rendre à Rouen , où
 le roi l'envoyoit comme gouverneur de Nor-
 mandie ,

mandie , au sujet de quelques mouvemens du parlement qu'on vouloit contenir. Voici la lettre que m'écrivit M^{me} de *Luxembourg* le surlendemain de son départ.

« A Versailles , ce mercredi.

(Liasse D, n^o. 25.)

« M. de *Luxembourg* est parti hier à six heures du matin. Je ne sais pas encore si j'irai. J'attends de ses nouvelles, parcequ'il ne sait pas lui-même combien de temps il y sera. J'ai vu M. de *S.-Florentin*, qui est le mieux disposé pour l'abbé *Morrellet*; mais il trouve des obstacles, dont il espère cependant triompher à son premier travail avec le roi, qui sera la semaine prochaine. J'ai demandé aussi en grace qu'on ne l'exilât point, parcequ'il en étoit question; on vouloit l'envoyer à Nancy. Voilà, monsieur, ce que j'ai pu obtenir; mais je vous promets que je ne laisserai pas M. de *S.-Florentin* en repos que l'affaire ne soit finie comme vous le desirez. Que je vous dise donc à présent le chagrin que j'ai eu de vous quitter si-tôt; mais je me flatte que vous n'en dou-

«tez pas. Je vous aime de tout mon cœur
«et pour toute ma vie. »

Quelques jours après je reçus ce billet de d'*Alembert*, qui me donna une véritable joie.

«Ce 1^{er} août. (Liasse D, n^o. 26.)

«Grace à vos soins, mon cher philoso-
«phe, l'abbé est sorti de la Bastille, et sa
«détention n'aura point d'autres suites. Il
«part pour la campagne, et vous fait, ainsi,
«que moi, mille remerciemens et compli-
«mens. *Vale et me ama.* »

L'abbé m'écrivit aussi quelques jours après une lettre de remerciement (liasse D, n^o. 29), qui ne me parut pas respirer une certaine effusion de cœur, et dans laquelle il sembloit exténuer en quelque sorte le service que je lui avois rendu ; et à quelque temps de là je trouvai que d'*Alembert* et lui m'avoient en quelque sorte, je ne dirai pas supplanté, mais succédé auprès de M^{me} de *Luxembourg*, et que j'avois perdu près d'elle autant qu'ils avoient gagné. Cependant je suis bien éloigné de soupçonner l'abbé *Morrellet* d'avoir contribué à ma disgrâce ; je l'estime trop pour cela. Quant à

M. d'*Alembert*, je n'en dis rien ici; j'en reparlerai dans la suite.

J'eus dans le même temps une autre affaire, qui occasionna la dernière lettre que j'aie écrite à M. de *Voltaire*: lettre dont il a jeté les hauts cris, comme d'une insulte abominable, mais qu'il n'a jamais montrée à personne. Je suppléerai ici à ce qu'il n'a pas voulu faire.

L'abbé *Trublet*, que je connoissois un peu, mais que j'avois très peu vu, m'écrivit le 13 juin 1760 (liasse D, n°. 11) pour m'avertir que M. *Formey*, son ami et correspondant, avoit imprimé dans son journal ma lettre à M. de *Voltaire* sur le désastre de Lisbonne. L'abbé *Trublet* vouloit savoir comment cette impression s'étoit pu faire, et, dans son tour d'esprit finet et jésuitique, me demandoit mon avis sur la réimpression de cette lettre, sans vouloir me dire le sien. Comme je hais souverainement les ruseurs de cette espece, je lui fis les remerciemens que je lui devois; mais j'y mis un ton dur, qu'il sentit, et qui ne l'empêcha pas de me pateliner encore en deux ou trois lettres, jusqu'à ce qu'il sût tout ce qu'il avoit voulu savoir.

Je compris bien, quoi qu'en pût dire *Trublet*, que *Formey* n'avoit point trouvé cette lettre imprimée, et que la première impression en venoit de lui. Je le reconnoissois pour un effronté pillard, qui, sans façon, se faisoit un revenu des ouvrages des autres, quoiqu'il n'y eût pas mis encore l'impudence incroyable d'ôter d'un livre déjà public le nom de l'auteur, d'y mettre le sien, et de le vendre à son profit (*). Mais comment ce manuscrit lui étoit-il parvenu? C'étoit là la question, qui n'étoit pas difficile à résoudre, mais dont j'eus la simplicité d'être embarrassé. Quoique *Voltaire* fût honoré par excès dans cette lettre, comme enfin, malgré ses procédés malhonnêtes, il eût été fondé à se plaindre si je l'avois fait imprimer sans son aveu, je pris le parti de lui écrire à ce sujet. Voici cette seconde lettre, à laquelle il ne fit aucune réponse, et dont, pour mettre sa brutalité plus à l'aise, il fit semblant d'être irrité jusqu'à la fureur.

(*) C'est ainsi qu'il s'est dans la suite approprié *l'Emile*.

« A Montmorency, le 17 juin 1760.

« Je ne pensois pas, monsieur, me trou-
 « ver jamais en correspondance avec vous.
 « Mais apprenant que la lettre que je vous
 « écrivis en 1756 a été imprimée à Berlin,
 « je dois vous rendre compte de ma con-
 « duite à cet égard; je remplirai ce devoir
 « avec vérité et simplicité.

« Cette lettre, vous ayant été réellement
 « adressée, n'étoit point destinée à l'impres-
 « sion. Je la communiquai sous condition
 « à trois personnes, à qui les droits de l'a-
 « mitié ne me permettoient pas de rien re-
 « fuser de semblable, et à qui les mêmes
 « droits permettoient encore moins d'abu-
 « ser de leur promesse. Ces trois personnes
 « sont, M^{me} de *Chenonceaux*, belle-fille de
 « M^{me} *Dupin*, M^{me} la comtesse d'*Houdetot*,
 « et un Allemand nommé M. *Grimm*. M^{me} de
 « *Chenonceaux* souhaitoit que cette lettre
 « fût imprimée, et me demanda mon con-
 « sentement pour cela. Je lui dis qu'il dé-
 « pendoit du vôtre. Il vous fut demandé;
 « vous le refusâtes, et il n'en fut plus ques-
 « tion.

« Cependant M. l'abbé *Trublet*, avec qui

« je n'ai nulle espece de liaison, vient de
 « m'écrire, par une attention pleine d'hon-
 « nêteté, qu'ayant reçu les feuilles d'un jour-
 « nal de M. *Formey*, il y avoit lu cette
 « même lettre, avec un avis dans lequel
 « l'éditeur dit, sous la date du 23 octobre 1759,
 « qu'il l'a trouvée, il y a quelques semaines,
 « chez les libraires de Berlin, et que, comme
 « c'est une de ces feuilles volantes qui dis-
 « paroissent bientôt sans retour, il a cru
 « lui devoir donner place dans son jour-
 « nal.

« Voilà, monsieur, tout ce que j'en sais.
 « Il est très sûr que jusqu'ici l'on n'avoit
 « pas même ouï parler à Paris de cette
 « lettre. Il est très sûr que l'exemplaire,
 « soit manuscrit, soit imprimé, tombé dans
 « les mains de M. *Formey*, n'a pu lui ve-
 « nir que de vous, ce qui n'est pas vrai-
 « semblable, ou d'une des trois personnes
 « que je viens de nommer. Enfin il est
 « très sûr que les deux dames sont inca-
 « pables d'une pareille infidélité. Je n'en
 « puis savoir davantage dans ma retraite.
 « Vous avez des correspondances, au moyen
 « desquelles il vous seroit aisé, si la chose

« en valoit la peine, de remonter à la source
« et de vérifier le fait.

« Dans la même lettre M. l'abbé *Tru-*
« *blet* me marque qu'il tient la feuille en
« réserve, et ne la prêtera point sans mon
« consentement, qu'assurément je ne lui
« donnerai pas. Mais cet exemplaire peut
« n'être pas le seul à Paris. Je souhaite,
« monsieur, que cette lettre n'y soit pas
« imprimée, et je ferai de mon mieux pour
« cela; mais si je ne pouvois éviter qu'elle
« ne le fût, et qu'instruit à temps je pusse
« avoir la préférence, alors je n'hésiterois
« pas à la faire imprimer moi-même. Cela
« me paroît juste et naturel.

« Quant à votre réponse à la même lettre,
« elle n'a été communiquée à personne;
« et vous pouvez compter qu'elle ne sera
« point imprimée sans votre aveu, qu'assu-
« rément je n'aurai point l'indiscrétion de
« vous demander, sachant bien que ce qu'un
« homme écrit à un autre il ne l'écrit pas
« au public. Mais si vous en vouliez faire
« une pour être publiée, et me l'adresser,
« je vous promets de la joindre fidèlement
« à ma lettre, et de n'y pas répliquer un
« seul mot.

« Je ne vous aime point , monsieur ;
 « vous m'avez fait les maux qui pouvoient
 « m'être les plus sensibles , à moi votre dis-
 « ciple et votre enthousiaste. Vous avez
 « perdu Geneve pour le prix de l'asyle que
 « vous y avez reçu ; vous avez aliéné de moi
 « mes concitoyens pour le prix des applau-
 « dissemens que je vous ai prodigués parmi
 « eux : c'est vous qui me rendez le séjour
 « de mon pays insupportable : c'est vous
 « qui me ferez mourir en terre étrangere ,
 « privé de toutes les consolations des mou-
 « rans , et jeté pour tout honneur dans
 « une voirie ; tandis que tous les honneurs
 « qu'un homme peut attendre vous accom-
 « pagneront dans mon pays. Je vous hais
 « enfin , puisque vous l'avez voulu ; mais
 « je vous hais en homme encore plus digne
 « de vous aimer , si vous l'aviez voulu. De
 « tous les sentimens dont mon cœur étoit
 « pénétré pour vous , il n'y reste que l'ad-
 « miration , qu'on ne peut refuser à votre
 « beau génie , et l'amour de vos écrits. Si
 « je ne puis honorer en vous que vos ta-
 « lens , ce n'est pas ma faute. Je ne man-
 « querai jamais au respect qui leur est dû
 « ni aux procédés que ce respect exige. »

Au milieu de toutes ces petites tracasseries littéraires, qui me confirmoient de plus en plus dans ma résolution, je reçus le plus grand honneur que les lettres m'aient attiré, et auquel j'ai été le plus sensible, dans la visite que M. le prince de *Conti* daigna me faire par deux fois; l'une au petit château, et l'autre à Mont-Louis. Il choisit même toutes les deux fois le temps que M^{me} de *Luxembourg* n'étoit pas à Montmorency, afin de rendre plus manifeste qu'il n'y venoit que pour moi. Je n'ai jamais douté que je ne dusse les premières bontés de ce prince à M^{me} de *Luxembourg* et à M. de *Boufflers*; mais je ne doute pas non plus que je ne doive à ses propres sentimens et à moi-même celles dont il n'a cessé de m'honorer depuis lors. (*)

Comme mon appartement de Mont-Louis étoit très petit, et que la situation du donjon étoit charmante, j'y conduisis le

(*) Remarquez la persévérance de cette aveugle et stupide confiance, au milieu de tous les traitemens qui devoient le plus m'en désabuser. Elle n'a cessé que depuis mon retour à Paris en 1770.

prince , qui pour comble de graces voulut que j'eusse l'honneur de faire sa partie aux échecs. Je savois qu'il gagnoit le chevalier de *Lorenzy* , qui étoit plus fort que moi. Cependant , malgré les signes et les grimaces du chevalier et des assistans , que je ne fis pas semblant de voir , je gagnai les deux parties que nous jouâmes. En finissant , je lui dis d'un ton respectueux , mais grave : Monseigneur , j'honore trop votre altesse sérénissime pour ne la pas gagner toujours aux échecs. Ce grand prince , plein d'esprit et de lumiere , et si digne de n'être pas adulé , sentit en effet , du moins je le pense , qu'il n'y avoit là que moi qui le traitasse en homme , et j'ai tout lieu de croire qu'il m'en a vraiment su bon gré.

Quand il m'en auroit su mauvais gré , je ne me reprocherois pas de n'avoir voulu le tromper en rien , et je n'ai pas assurément à me reprocher non plus d'avoir mal répondu dans mon cœur à ses bontés , mais bien d'y avoir répondu quelquefois de mauvaise grace ; tandis qu'il mettoit lui-même une grace infinie dans la maniere de me les marquer. Peu de jours après il me fit en-

voyer un panier de gibier, que je reçus comme je devois. A quelque temps de là il m'en fit envoyer un autre; et l'un de ses officiers des chasses écrivit par ses ordres que c'étoit de la chasse de son altesse et du gibier tiré de sa propre main. Je le reçus encore; mais j'écrivis à M^{me} de *Boufflers* que je n'en recevrois plus. Cette lettre fut généralement blâmée, et méritoit de l'être. Refuser des présens en gibier d'un prince du sang, qui de plus met tant d'honnêteté dans l'envoi, est moins la délicatesse d'un homme fier qui veut conserver son indépendance, que la rusticité d'un malappris qui se méconnoît. Je n'ai jamais relu cette lettre dans mon recueil sans en rougir et sans me reprocher de l'avoir écrite. Mais enfin je n'ai pas entrepris mes confessions pour taire mes sottises, et celle-là me révolte trop moi-même pour qu'il me soit permis de la dissimuler.

Si je ne fis pas celle de devenir son rival, il s'en fallut peu; car alors M^{me} de *Boufflers* étoit encore sa maîtresse, et je n'en savois rien. Elle me venoit voir assez souvent avec le chevalier de *Lorenzy*. Elle étoit belle et jeune encore; elle affectoit l'esprit

romain, et moi je l'eus toujours romanesque; cela se tenoit d'assez près. Je faillis me prendre; je crois qu'elle le vit : le chevalier le vit aussi, du moins il m'en parla, et de maniere à ne pas me décourager. Mais pour le coup je fus sage, et il en étoit temps à cinquante ans. Plein de la leçon que je venois de donner aux barbons dans ma lettre à d'*Alembert*, j'eus honte d'en profiter si mal moi-même; d'ailleurs, apprenant ce que j'avois ignoré, il auroit fallu que la tête m'eût tourné pour porter si haut mes concurrences. Enfin, mal guéri peut-être encore de ma passion pour M^{me} d'*Houdetot*, je sentis que plus rien ne la pouvoit remplacer dans mon cœur, et je fis mes adieux à l'amour pour le reste de ma vie. Au moment où j'écris ceci, je viens d'avoir d'une jeune femme, qui avoit ses vues, des agaceries bien dangereuses et avec des yeux bien inquiétans : mais si elle a fait semblant d'oublier mes douze lustres, pour moi je m'en suis souvenu. Après m'être tiré de ce pas, je ne crains plus de chûtes, et je réponds de moi pour le reste de mes jours.

M^{me} de *Boufflers*, s'étant apperçue de l'é-

motion qu'elle m'avoit donnée, put s'apercevoir aussi que j'en avois triomphé. Je ne suis ni assez fou ni assez vain pour croire avoir pu lui inspirer du goût à mon âge; mais sur certains propos qu'elle tint à *Thérèse*, j'ai cru lui avoir inspiré de la curiosité. Si cela est, et qu'elle ne m'ait pas pardonné cette curiosité frustrée, il faut avouer que j'étois bien né pour être victime de mes foiblesses, puisque l'amour vainqueur me fut si funeste, et que l'amour vaincu me le fut encore plus.

Ici finit le recueil de lettres qui m'a servi de guide dans ces deux livres. Je ne vais plus marcher que sur la trace de mes souvenirs : mais ils sont tels dans cette cruelle époque, et la forte impression m'en est si bien restée, que, perdu dans la mer immense de mes malheurs, je ne puis oublier les détails de mon premier naufrage, quoique ses suites ne m'offrent plus que des souvenirs confus. Ainsi je puis marcher dans le livre suivant avec encore assez d'assurance. Si je vais plus loin ce ne sera plus qu'en tâtonnant.



L E S
C O N F E S S I O N S

D E

J. J. R O U S S E A U.

L I V R E O N Z I E M E.

Q U O I Q U E la *Julie*, qui depuis long-temps étoit sous presse, ne parût point encore à la fin de 1760, elle commençoit à faire grand bruit. M^{me} de *Luxembourg* en avoit parlé à la cour, M^{me} d'*Houdetot* à Paris. Cette dernière avoit même obtenu de moi pour *S.-Lambert* la permission de la faire lire en manuscrit au roi de Pologne, qui en avoit été enchanté. *Duclos*, à qui je l'avois aussi fait lire, en avoit parlé à l'académie. Tout Paris étoit dans l'impatience de voir ce roman; les libraires de la rue *S.-Jacques* et celui du Palais-royal étoient assiégés de gens qui en demandoient des nouvelles. Il parut enfin; et son succès, contre l'ordinaire, répondit à l'empressement avec lequel il avoit été attendu. M^{me} la dauphine, qui l'avoit lu des premières, en parla à

M. de *Luxembourg* comme d'un ouvrage ravissant. Les sentimens furent partagés chez les gens de lettres : mais dans le monde il n'y eut qu'un avis; et les femmes surtout s'enivrèrent et du livre et de l'auteur, au point qu'il y en avoit peu, même dans les hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête si je l'avois entreprise. J'ai de cela des preuves que je ne veux pas écrire, et qui, sans avoir eu besoin de l'expérience, autorisent mon opinion. Il est singulier que ce livre ait mieux réussi en France que dans le reste de l'Europe, quoique les François, hommes et femmes, n'y soient pas fort bien traités. Tout au contraire de mon attente, son moindre succès fut en Suisse, et son plus grand à Paris. L'amitié, l'amour, la vertu, regnent-ils donc à Paris plus qu'ailleurs? Non sans doute; mais il y regne encore ce sens exquis qui transporte le cœur à leur image, et qui nous fait chérir dans les autres les sentimens purs, tendres, honnêtes, que nous n'avons plus. La corruption désormais est par-tout la même : il n'existe plus ni mœurs ni vertus en Europe; mais s'il existe en-

cœur quelque amour pour elles, c'est à Paris qu'on doit le chercher. (*)

Il faut, à travers tant de préjugés et de passions factices, savoir bien analyser le cœur humain pour y démêler les vrais sentimens de la nature. Il faut une délicatesse de tact, qui ne s'acquiert que dans l'éducation du grand monde, pour sentir, si j'ose ainsi dire, les finesses de cœur dont cet ouvrage est rempli. Je mets sans crainte sa quatrième partie à côté de la *Princesse de Cleves*; et je dis que si ces deux morceaux n'eussent été lus qu'en province, on n'auroit jamais senti tout leur prix. Il ne faut donc pas s'étonner si le plus grand succès de ce livre fut à la cour. Il abonde en traits vifs, mais voilés, qui doivent y plaire, parcequ'on est plus exercé à les pénétrer. Il faut pourtant ici distinguer encore. Cette lecture n'est assurément pas propre à cette sorte de gens d'esprit qui n'ont que de la ruse, qui ne sont fins que pour pénétrer le mal, et qui ne voient rien du tout où il n'y a que du bien à voir.

(*) J'écrivois ceci en 1769.

Si, par exemple, la *Julie* eût été publiée en certain pays que je pense, je suis sûr que personne n'en eût achevé la lecture, et qu'elle seroit morte en naissant.

J'ai rassemblé la plupart des lettres qui me furent écrites sur cet ouvrage dans une liasse qui est entre les mains de M^{me} de *Nadaillac*. Si jamais ce recueil paroît, on y verra des choses bien singulieres, et une opposition de jugement qui montre ce que c'est que d'avoir affaire au public. La chose qu'on y a le moins vue, et qui en fera toujours un ouvrage unique, est la simplicité du sujet, et la chaîne de l'intérêt, qui, concentré entre trois personnes, se soutient durant six volumes, sans épisode, sans aventure romanesque, sans méchanceté d'aucune espece, ni dans les personnages, ni dans les actions. *Diderot* a fait de grands complimens à *Richardson* sur la prodigieuse variété de ses tableaux et sur la multitude de ses personnages. *Richardson* a en effet le mérite de les avoir tous bien caractérisés; mais quant à leur nombre, il a cela de commun avec les plus insipides romanciers, qui suppléent à

la stérilité de leurs idées à force de personnages et d'aventures. Il est aisé de réveiller l'attention, en présentant incessamment et des évènements inouis et de nouveaux visages qui passent comme les figures de la lanterne magique : mais de soutenir toujours cette attention sur les mêmes objets et sans aventures merveilleuses, cela certainement est plus difficile ; et si, toute chose égale, la simplicité du sujet ajoute à la beauté de l'ouvrage, les romans de *Richardson*, supérieurs en tant d'autres choses, ne sauroient, sur cet article, entrer en parallèle avec le mien. Il est mort cependant, je le sais, et j'en sais la cause ; mais il ressuscitera.

Toute ma crainte étoit qu'à force de simplicité, ma marche ne fût ennuyeuse, et que je n'eusse pu nourrir assez l'intérêt pour le soutenir jusqu'au bout. Je fus rassuré par un fait qui, seul, m'a plus flatté que tous les complimens qu'a pu m'attirer cet ouvrage.

Il parut au commencement du carnaval. Un colporteur le porta à M^{me} la princesse

de *Talmont* (*) un jour de bal de l'opéra. Après souper elle se fit habiller pour y aller, et, en attendant l'heure, elle se mit à lire le nouveau roman. A minuit elle ordonna qu'on mît sēs chevaux, et continua de lire. On vint lui dire que ses chevaux étoient mis; elle ne répondit rien. Ses gens, voyant qu'elle s'oubloit, vinrent l'avertir qu'il étoit deux heures. Rien ne presse encore, dit-elle en lisant toujours. Quelque temps après, sa montre étant arrêtée, elle somma pour savoir quelle heure il étoit. On lui dit qu'il étoit quatre heures. Cela étant, dit-elle, il est trop tard pour aller au bal; qu'on ôte mes chevaux. Elle se fit déshabiller, et passa le reste de la nuit à lire.

Depuis qu'on me raconta ce trait, j'ai toujours désiré voir M^{me} de *Talmont*, non seulement pour savoir d'elle-même s'il est exactement vrai, mais aussi parceque j'ai toujours cra qu'on ne pouvoit prendre un

(*) Ce n'est pas elle, mais une autre dame dont j'ignore le nom.

intérêt si vif à *l'Héloïse* sans avoir ce sixième sens, ce sens moral, dont si peu de cœurs sont doués, et sans lequel nul ne sauroit entendre le mien.

Ce qui me rendit les femmes si favorables fut la persuasion où elles furent que j'avois écrit ma propre histoire, et que j'étois moi-même le héros de ce roman. Cette croyance étoit si bien établie, que M^{me} de *Polignac* écrivit à M^{me} de *Verdelin* pour la prier de m'engager à lui laisser voir le portrait de *Julie*. Tout le monde étoit persuadé qu'on ne pouvoit exprimer si vivement des sentimens qu'on n'auroit point éprouvés, ni peindre ainsi les transports de l'amour que d'après son propre cœur. En cela l'on avoit raison, et il est certain que j'écrivis ce roman dans les plus brûlantes extases; mais on se trompoit en pensant qu'il avoit fallu des objets réels pour les produire; on étoit loin de concevoir à quel point je puis m'enflammer pour des êtres imaginaires. Sans quelques réminiscences de jeunesse et M^{me} d'*Houdetot*, les amours que j'ai senties et décrites n'auroient été qu'avec des sylphides. Je ne

voulus ni confirmer ni détruire une erreur qui m'étoit avantageuse. On peut voir dans la préface en dialogue que je fis imprimer à part comment je laissai là dessus le public en suspens. Les rigoristes disent que j'aurois dû déclarer la vérité tout rondement. Pour moi, je ne vois pas ce qui m'y pouvoit obliger, et je crois qu'il y auroit eu plus de bêtise que de franchise à cette déclaration faite sans nécessité.

A-peu-près dans le même temps parut la *Paix perpétuelle*, dont l'année précédente j'avois cédé le manuscrit à un certain M. de *Bastide*, auteur d'un journal appelé *le Monde*, dans lequel il vouloit, bon gré, mal gré, fourrer tous mes manuscrits. Il étoit de la connoissance de M. *Duclos*, et vint en son nom me presser de lui aider à remplir *le Monde*. Il avoit ouï parler de la *Julie*, et vouloit que je la misse dans son journal : il vouloit que j'y misse l'*Émile* ; il auroit voulu que j'y misse le *Contrat Social*, s'il en eût soupçonné l'existence. Enfin, excédé de ses importunités, je pris le parti de lui céder pour douze louis mon extrait de la *Paix perpétuelle*.

Notre accord étoit qu'il s'imprimeroit dans son journal ; mais sitôt qu'il fut propriétaire de ce manuscrit, il jugea à propos de le faire imprimer à part, avec quelques retranchemens que le censeur exigea. Qu'eût-ce été si j'y avois joint mon jugement sur cet ouvrage, dont très heureusement je ne parlai point à M. de *Bastide*, et qui n'entra point dans notre marché ! Ce jugement est encore en manuscrit parmi mes papiers. Si jamais il voit le jour, on y verra combien les plaisanteries et le ton suffisant de *Voltaire* à ce sujet m'ont dû faire rire, moi qui voyois si bien la portée de ce pauvre homme dans les matieres politiques dont il se mêloit de parler.

Au milieu de mes succès dans le public et de la faveur des dames, je me sentois déchoir à l'hôtel de Luxembourg, non pas auprès de M. le maréchal, qui sembloit même redoubler chaque jour de bontés et d'amitiés pour moi, mais auprès de M^{me} la maréchale. Depuis que je n'avois plus rien à lui lire, son appartement m'étoit moins ouvert ; et durant les voyages de Montmorency, quoique je me présentasse assez

exactement, je ne la voyois plus guere qu'à table; ma place n'y étoit même plus aussi marquée à côté d'elle. Comme elle ne me l'offroit plus, qu'elle me parloit peu, et que je n'avois pas non plus grand'chose à lui dire, j'aimois autant prendre une autre place, où j'étois plus à mon aise, sur-tout le soir; car machinalement je prenois peu-à-peu l'habitude de me placer plus près de M. le marechal.

A propos du soir, je me souviens d'avoir dit que je ne soupois pas au château; et cela étoit vrai dans le commencement de la connoissance: mais comme M. de *Luxembourg* ne dînoit point et ne se mettoit pas même à table, il arriva de là qu'au bout de plusieurs mois, et déjà très familier dans la maison, je n'avois encore jamais mangé avec lui. Il eut la bonté d'en faire la remarque. Cela me détermina d'y souper quelquefois quand il y avoit peu de monde; et je m'en trouvois très bien, vu qu'on dînoit presque en l'air, et, comme on dit, sur le bout du banc; au lieu que le souper étoit très long, parcequ'on s'y reposoit avec plaisir au retour d'une lon-

gue promenade ; très bon , parceque M. de *Luxembourg* étoit gourmand ; et très agréable , parceque M^{me} de *Luxembourg* en faisoit les honneurs à charmer. Sans cette explication , l'on entendroit difficilement la fin d'une lettre de M. de *Luxembourg* (liasse C , n^o. 36) , où il me dit qu'il se rappelle avec délices nos promenades , surtout , ajoute-t-il , quand en rentrant les soirs dans la cour nous n'y trouvions point de traces de roues de carrosse : c'est que , comme on passoit tous les matins le râteau sur le sable de la cour pour effacer les ornières , je jugeois par le nombre de ces traces du monde qui étoit survenu dans l'après-midi.

Cette année 1761 mit le comble aux pertes continuelles que fit ce bon seigneur depuis que j'avois l'honneur de le voir : comme si les maux que me préparoit la destinée eussent dû commencer par l'homme pour qui j'avois le plus d'attachement et qui en étoit le plus digne ! La première année il perdit sa sœur ; M^{me} la duchesse de *Villeroy* ; la seconde il perdit sa fille , la princesse de *Roëck* ; la troisième il perdit dans le

duc de *Montmorency*, son fils unique, et dans le comte de *Luxembourg*, son petit-fils, les seuls et derniers soutiens de sa branche et de son nom. Il supporta toutes ces pertes avec un courage apparent; mais son cœur ne cessa de saigner en dedans tout le reste de sa vie, et sa santé ne fit plus que décliner. La mort imprévue et tragique de son fils dut lui être d'autant plus sensible, qu'elle arriva précisément au moment où le roi venoit de lui accorder pour son fils, et de lui promettre pour son petit-fils, la survivance de sa charge de capitaine des gardes-du-corps. Il eut la douleur de voir s'éteindre peu-à-peu ce dernier enfant de la plus grande espérance, et cela par l'aveugle confiance de la mere au médecin, qui fit périr ce pauvre enfant d'inanition avec des médecines pour toute nourriture. Hélas! si j'en eusse été cru, le grand pere et le petit-fils seroient tous deux encore en vie. Que ne dis-je point, que n'écrivis-je point à M. le maréchal, que de représentations ne fis-je point à M^{me} de *Montmorency* sur le régime plus qu'austere que, sur la foi de son médecin,

elle faisoit observer à son fils ! M^{me} de *Luxembourg*, qui pensoit comme moi , ne vouloit point usurper l'autorité de la mere ; M. de *Luxembourg*, homme doux et foible , n'ainmoit point à contrarier. M^{me} de *Montmorency* avoit dans *Bordeu* une foi dont son fils finit par être la victime. Que ce pauvre enfant étoit aise quand il pouvoit obtenir la permission de venir à *Mont-Louis* avec M^{me} de *Boufflers* demander à goûter à *Thérese* et mettre quelque aliment dans son estomac affamé ! Combien je déplorais en moi-même les miseres de la grandeur , quand je voyois cet unique héritier d'un si grand bien , d'un si grand nom , de tant de titres et de dignités , dévorer avec l'avidité d'un mendiant un pauvre petit morceau de pain ! Enfin j'eus beau dire et beau faire , le médecin triompha , et l'enfant mourut de faim.

La même confiance aux charlatans , qui fit périr le petit-fils , creusa le tombeau du grand-pere , et il s'y joignit de plus la pusillanimité de vouloir se dissimuler les infirmités de l'âge. M. de *Luxembourg* avoit eu par intervalles quelque douleur au gros

doigt du pied ; il en eut une atteinte à Montmorency qui lui donna de l'insomnie et un peu de fièvre. J'osai prononcer le mot de goutte ; M^{me} de *Luxembourg* me tança. Le valet-de-chambre chirurgien de M. le maréchal soutint que ce n'étoit pas la goutte , et se mit à panser la partie souffrante avec du baume tranquille. Malheureusement la douleur se calma, et quand elle revint on ne manqua pas d'employer le même remède qui l'avoit calmée : la constitution s'altéra , les maux augmentèrent , et les remèdes en même raison. M^{me} de *Luxembourg*, qui vit bien enfin que c'étoit la goutte , s'opposa à cet insensé traitement. On se cacha d'elle , et M. de *Luxembourg* périt par sa faute , au bout de quelques années , pour avoir voulu s'obstiner à guérir. Mais n'anticipons point de si loin sur les malheurs : combien j'en ai d'autres à narrer avant celui-là !

Il est singulier avec quelle fatalité tout ce que je pouvois dire et faire sembloit fait pour déplaire à M^{me} de *Luxembourg* , lors même que j'avois le plus à cœur de conserver sa bienveillance. Les afflictions

que M. de *Luxembourg* éprouvoit coup sur coup ne faisoient que m'attacher à lui davantage, et par conséquent à M^{me} de *Luxembourg*; car ils m'eurent toujours paru si sincèrement unis, que les sentimens qu'on avoit pour l'un s'étendoient nécessairement à l'autre. M. le maréchal vieillissoit. Son assiduité à la cour, les soins qu'elle entraînoit, les chasses continuelles, la fatigue sur tout du service durant son quartier, auroient demandé la vigueur d'un jeune homme, et je ne voyois plus rien qui pût soutenir la sienne dans cette carrière. Puisque ses dignités devoient être dispersées et son nom éteint après lui, peu lui importoit de continuer une vie laborieuse dont l'objet principal avoit été de ménager la faveur du prince à ses enfans. Un jour que nous n'étions que nous trois, et qu'il se plaignoit des fatigues de la cour en homme que ses pertes avoient découragé, j'osai lui parler de retraite, et lui donner le conseil que *Cynéas* donnoit à *Pyrrhus*. Il soupira et ne répondit pas décidément : mais au premier moment où M^{me} de *Luxembourg* me vit en particulier, elle me

relança vivement sur ce conseil, qui me parut l'avoir alarmée. Elle ajouta une chose dont je sentis la justesse, et qui me fit renoncer à retoucher jamais la même corde ; c'est que la longue habitude de vivre à la cour devenoit un vrai besoin, que c'étoit même en ce moment une dissipation pour M. de *Luxembourg*, et que la retraite que je lui conseillois seroit moins un repos pour lui qu'un exil, où l'oisiveté, l'ennui, la tristesse, acheveroit bientôt de le consumer. Quoiqu'elle dût voir qu'elle m'avoit persuadé, quoiqu'elle dût compter sur la promesse que je lui fis et que je lui tins, elle ne parut jamais bien tranquillisée à cet égard, et je me suis rappelé que depuis lors mes tête-à-tête avec M. le maréchal avoient été plus rares et presque toujours interrompus.

Tandis que ma balourdise et mon guignon me nuisoient ainsi de concert auprès d'elle, les gens qu'elle voyoit et qu'elle aimoit le plus ne m'y servoient pas. L'abbé de *Boufflers* sur-tout, jeune homme aussi brillant qu'il soit possible de l'être, ne me parut jamais bien disposé pour moi ; et nou

seulement il est le seul de la société de M^{me} la maréchale qui ne m'ait jamais marqué la moindre attention, mais j'ai cru m'appercevoir qu'à tous les voyages qu'il fit à Montmorency je perdois quelque chose auprès d'elle; et il est vrai que, sans même qu'il le voulût, c'étoit assez de sa seule présence : tant la grace et le sel de ses gentilleses appesantissoient encore mes lourds *spropositi* ! Les deux premières années il n'étoit presque pas venu à Montmorency, et, par l'indulgence de M^{me} la maréchale, je m'étois passablement soutenu; mais sitôt qu'il parut un peu de suite, je fus écrasé sans retour. J'aurois voulu me réfugier sous son aile et faire en sorte qu'il me prît en amitié; mais la même maussaderie qui me faisoit un besoin de lui plaire m'empêcha d'y réussir, et ce que je fis pour cela mal-adroitement acheva de me perdre auprès de M^{me} la maréchale sans m'être utile auprès de lui. Avec autant d'esprit il eût pu réussir à tout; mais l'impossibilité de s'appliquer, et le goût de la dissipation, ne lui ont permis d'acquérir que des demi-talens en tout genre.

En revanche il en a beaucoup, et c'est tout ce qu'il faut dans le grand monde où il veut briller. Il fait très bien de petits vers, écrit très bien de petites lettres, va jouaillant un peu du cistre; et barbonillant un peu de peinture au pastel. Il s'avisa de vouloir faire le portrait de M^{me} de *Luxembourg*: ce portrait étoit horrible. Elle prétendoit qu'il ne lui ressembloit point du tout, et cela étoit vrai. Le traître d'abbé me consulta; et moi, comme un sot et comme un menteur, je dis que le portrait ressembloit. Je voulois cajoler l'abbé; mais je ne cajo-lois pas M^{me} la maréchale, qui mit ce trait sur ses registres; et l'abbé ayant fait son coup se moqua de moi. J'appris par ce succès de mon tardif coup d'essai à ne plus me mêler de vouloir flagorner et flatter malgré Minerve.

Mon talent étoit de dire aux hommes des vérités utiles, mais dures, avec assez d'énergie et de courage; il falloit m'y tenir. Je n'étois point né, je ne dis pas pour flatter, mais pour louer. La mal adresse des louanges que j'ai voulu donner m'a fait plus de mal que l'âpreté de mes cen-

sure.

sures. J'en ai à citer ici un exemple si terrible, que ses suites ont non seulement fait ma destinée pour le reste de ma vie, mais décideront peut-être de ma réputation dans toute la postérité.

Durant les voyages de Montmorency, M. de *Choiseul* venoit quelquefois souper au château. Il y vint un jour que j'en sortois. On parla de moi: M. de *Luxembourg* lui conta mon histoire de Venise avec M. de M..... M. de *Choiseul* dit que c'étoit dommage que j'eusse abandonné cette carrière, et que, si j'y voulois rentrer, il ne demandoit pas mieux que de m'occuper. M. de *Luxembourg* me reedit cela: j'y fus d'autant plus sensible, que je n'étois pas accoutumé d'être gâté par les ministres; et il n'est pas sûr que, malgré mes résolutions, si ma santé m'eût permis d'y songer, j'eusse évité d'en faire de nouveau la folie. L'ambition n'eut jamais chez moi que les courts intervalles où toute autre passion me laissoit libre; mais un de ces intervalles eût suffi pour me rengager. Cette bonne intention de M. de *Choiseul*, m'affectionnant à lui, accrut l'estime que,

sur quelques opérations de son ministère, j'avois conçue pour ses talens; et le parti de famille en particulier me parut annoncer un homme d'état du premier ordre. Il gaignoit encore dans mon esprit au peu de cas que je faisois de ses prédécesseurs, sans excepter M^{me} de *Pompadour*, que je regardois comme une façon de premier ministre; et quand le bruit courut que, d'elle ou de lui, l'un des deux expulseroit l'autre, je crus faire des vœux pour la gloire de la France en en faisant pour que M. de *Choiseul* triomphât. Je m'étois senti de tout temps pour M^{me} de *Pompadour* de l'antipathie, même quand, avant sa fortune, je l'avois vue chez M^{me} de *la Popliniere* portant encore le nom de M^{me} d'*Étioles*. Depuis lors j'avois été mécontent de son silence au sujet de *Diderot*, et de tous ses procédés par rapport à moi, tant au sujet des *Fêtes de Ramire* et des *Muses galantes*, qu'au sujet du *Devin du village*, qui ne m'avoit valu dans aucun genre de produit des avantages proportionnés à ses succès; et dans toutes les occasions je l'avois toujours trouvée très peu disposée à m'obli-

ger : ce qui n'empêcha pas le chevalier de *Lorenzy* de me proposer de faire quelque chose à la louange de cette dame, en m'insinuant que cela pourroit m'être utile. Cette proposition m'indigna d'autant plus ; que je vis bien qu'il ne la faisoit pas de son chef, sachant que cet homme, nul par lui-même, ne pense et n'agit que par l'impulsion d'autrui. Je sais trop peu me contraindre pour avoir pu lui cacher mon dédain pour sa proposition, ni à personne mon peu de penchant pour la favorite : elle le connoissoit, j'en étois sûr ; et tout cela mêloit mon intérêt propre à mon inclination naturelle dans les vœux que je faisois pour M. de *Choiseul*. Prévenu d'estime pour ses talens, qui étoient tout ce que je connoissois de lui, plein de reconnaissance pour sa bonne volonté, ignorant d'ailleurs totalement dans ma retraite ses goûts et sa maniere de vivre, je le regardois d'avance comme le vengeur du public et le mien ; et mettant alors la dernière main au *Contrat Social*, j'y marquai, dans un seul trait, ce que je pensois des précédens ministeres, et de celui qui com-

mençoit à les éclipser. Je manquai, dans cette occasion, à ma plus constante maxime; et de plus je ne songeai pas que, quand on veut louer et blâmer fortement dans un même article, sans nommer les gens, il faut tellement approprier la louange à ceux qu'elle regarde, que le plus ombrageux amour-propre ne puisse y trouver de qui-pro-quo. J'étois là-dessus dans une si folle sécurité, qu'il ne me vint pas même à l'esprit que quelqu'un pût prendre le change. On verra bientôt si j'ens raison.

Une de mes chances étoit d'avoir toujours dans mes liaisons des femmes auteurs. Je croyois au moins parmi les grands éviter cette chance. Point du tout: elle m'y suivit encore. M^{me} de *Luxembourg* ne fut pourtant jamais, que je sache, atteinte de cette manie; mais M^{me} la comtesse de *Boufflers* le fut. Elle fit une tragédie en prose, qui fut d'abord lue, promenée et prônée dans la société de M. le prince de *Conti*, et sur laquelle, non contente de tant d'éloges, elle voulut aussi me consulter pour avoir le mien. Elle l'eut, mais

modéré, tel que le méritoit l'ouvrage. Elle eut de plus l'avertissement que je crus lui devoir, que sa piece, intitulée l'*Esclave généreux*, avoit un très grand rapport à une piece angloise, assez peu connue, mais pourtant traduite, intitulée *Oroonoko*. M^{me} de *Boufflers* me remercia de l'avis, en m'assurant toutefois que sa piece ne ressembloit point du tout à l'autre. Je n'ai jamais parlé de ce plagiat à personne au monde qu'à elle seule, et cela pour remplir un devoir qu'elle m'avoit imposé : cela ne m'a pas empêché de me rappeler souvent depuis lors le sort de celui que remplit *Gil-Blas* près de l'archevêque prédicateur.

Outre l'abbé de *Boufflers*, qui ne m'aïmoit pas, outre M^{me} de *Boufflers*, auprès de laquelle j'avois des torts que jamais les femmes ni les auteurs ne pardonnent, tous les autres amis de M^{me} la maréchale m'ont toujours paru peu disposés à être des miens, entre autres M. le président *Hénault*, lequel, enrôlé parmi les auteurs, n'étoit pas exempt de leurs défauts; entre autres aussi M^{me} du *Deffand* et M^{lle} de *Lespinasse*, toutes deux en grande liaison avec

Voltaire, et intimes amies de d'*Alembert*, avec lequel la dernière a même fini par vivre, s'entend en tout bien et en tout honneur; et cela ne peut même s'entendre autrement. J'avois d'abord commencé par m'intéresser fort à M^{me} du *Deffand*, que la perte de ses yeux faisoit aux miens un objet de commisération : mais sa maniere de vivre, si contraire à la mienne, que l'heure du lever de l'un étoit presque celle du coucher de l'autre, sa passion sans bornes pour le petit bel-esprit, l'importance qu'elle donnoit, soit en bien, soit en mal, aux moindres torche-culs qui paroisoient, le despotisme et l'emportement de ses oracles, son engouement outré pour ou contre toutes choses, qui ne lui permettoit de parler de rien qu'avec des convulsions, ses préjugés incroyables, son invincible obstination, l'enthousiasme de déraison où la portoit l'opiniâtreté de ses jugemens passionnés; tout cela me rebuta bientôt des soins que je voulois lui rendre. Je la négligeai : elle s'en apperçut ; c'en fut assez pour la mettre en fureur ; et, quoique je sentisse assez combien une femme de ce

caractere pouvoit être à craindre, j'aimai mieux encore m'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié.

Ce n'étoit pas assez d'avoir si peu d'amis dans la société de M^{me} de *Luxembourg*, si je n'avois des ennemis dans sa famille. Je n'en eus qu'un, mais qui, par la position où je me trouve aujourd'hui, en vaut cent. Ce n'étoit assurément pas M. le duc de *Villeroy* son frere ; car, non seulement il m'étoit venu voir, mais il m'avoit invité plusieurs fois d'aller à *Villeroy* ; et comme j'avois répondu à cette invitation avec autant de respect et d'honnêteté qu'il m'avoit été possible, partant de cette réponse vague comme d'un consentement, il avoit arrangé avec M. et M^{me} de *Luxembourg* un voyage d'une quinzaine de jours, dont je devois être, et qui me fut proposé. Comme les soins qu'exigeoit ma santé ne me permettoient pas alors de me déplacer sans risque, je priai M. de *Luxembourg* de vouloir bien me dégager. On peut voir par sa réponse, liasse D, n^o. 3, que cela se fit de la meilleure grace du monde ; et M. le duc de *Villeroy* ne m'en

témoigna pas moins de bonté qu'auparavant. Son neveu et son héritier, le jeune marquis de *Villeroy*, ne participa pas à la bienveillance dont m'honorait son oncle, ni aussi, je l'avoue, au respect que j'avois pour lui. Ses airs éventés me le rendirent insupportable, et mon air froid m'attira son aversion. Il fit même, un soir à table, une incartade, dont je me tirai mal, parce que je suis bête, sans aucune présence d'esprit, et que la colere, au lieu d'aiguïser le peu que j'en ai, me l'ôte. J'avois un chien qu'on m'avoit donné tout jeune, presque à mon arrivée à l'Hermitage, et que j'avois alors appelé *Duc*. Ce chien, non beau, mais rare en son espece, duquel j'avois fait mon compagnon, mon ami, et qui certainement méritoit mieux ce titre que la plupart de ceux qui l'ont pris, étoit devenu célèbre au château de Montmorency, par son naturel aimant, sensible, et par l'attachement que nous avions l'un pour l'autre; mais, par une pusillanimité fort sotté, j'avois changé son nom en celui de *Turc*; comme s'il n'y avoit pas des multitudes de chiens qui s'appellent

Marquis, sans qu'aucun *marquis* s'en fâche. Le *marquis de Villeroy*, qui sut ce changement de nom, me poussa tellement là-dessus, que je fus obligé de conter en pleine table ce que j'avois fait. Ce qu'il y avoit d'offensant pour le nom de duc, dans cette histoire, n'étoit pas tant de le lui avoir donné, que de le lui avoir ôté. Le pis fut qu'il y avoit là plusieurs ducs; M. de *Luxembourg* l'étoit, son fils l'étoit. Le *marquis de Villeroy*, fait pour le devenir, et qui l'est aujourd'hui, jouit avec une cruelle joie de l'embarras où il m'avoit mis, et de l'effet qu'avoit produit cet embarras. On m'assura le lendemain que sa tante l'avoit très vivement tancé là-dessus; et l'on peut juger si cette réprimande, en la supposant réelle, a dû beaucoup racommoder mes affaires auprès de lui.

Je n'avois pour appui contre tout cela, tant à l'hôtel de *Luxembourg* qu'au *Temple*, que le seul chevalier de *Lorenzy*, qui fit profession d'être mon ami; mais il étoit encore plus de d'*Alembert*, à l'ombre duquel il passoit chez les femmes pour un grand géometre. Il étoit d'ailleurs le sigis-

bée, ou plutôt le complaisant de M^{me} la comtesse de *Boufflers*, très amie elle-même de d'*Alembert*; et le chevalier de *Lorenzy* n'avoit d'existence et ne pensoit que par elle. Ainsi, loin que j'eusse au dehors quelque contre-poids à mon ineptie pour me soutenir auprès de M^{me} de *Luxembourg*, tout ce qui l'approchoit sembloit concourir à me nuire dans son esprit. Cependant, outre l'*Emile* dont elle avoit voulu se charger, elle me donna dans le même temps une autre marque d'intérêt et de bienveillance, qui me fit croire que, même en s'ennuyant de moi, elle me conservoit et me conserveroit toujours l'amitié qu'elle m'avoit tant de fois promise pour toute la vie.

Sitôt que j'avois cru pouvoir compter sur ce sentiment de sa part, j'avois commencé par soulager mon cœur auprès d'elle de l'aveu de toutes mes fautes; ayant pour maxime inviolable, avec mes amis, de me montrer à leurs yeux exactement tel que je suis, ni meilleur ni pire. Je lui avois déclaré mes liaisons avec *Thérèse*, et tout ce qui en avoit résulté, sans omettre de quelle façon j'avois disposé de

mes enfans. Elle avoit reçu mes confessions très bien, trop bien même, en m'épargnant les censures que je méritois; et ce qui m'émut sur-tout vivement, fut de voir les bontés qu'elle prodiguoit à *Thérèse*, lui faisant de petits cadeaux, l'envoyant chercher, l'exhortant à l'aller voir, la recevant avec cent caresses, et l'embrassant très souvent devant tout le monde. Cette pauvre fille étoit dans des transports de joie et de reconnoissance, qu'assurément je partageois bien, les amitiés dont M. et M^{me} de *Luxembourg* me combloient en elle me touchant bien plus vivement encore que celles qu'ils me faisoient directement.

Pendant assez long-temps les choses en resterent là : mais enfin M^{me} la maréchale poussa la bonté jusqu'à vouloir retirer un de mes enfans. Elle savoit que j'avois fait mettre un chiffre dans les langes de l'aîné; elle me demanda le double de ce chiffre; je le lui donnai. Elle employa pour cette recherche *la Roche*, son valet-de-chambre et son homme de confiance, qui fit de vaines perquisitions, et ne trouva rien.

quoiqu'au bout de douze ou quatorze ans seulement : si les registres des enfans-trouvés étoient bien en ordre , ou que la recherche eût été bien faite, ce chiffre n'eût pas dû être introuvable. Quoi qu'il en soit, je fus moins fâché de ce mauvais succès que je ne l'aurois été si j'avois suivi cet enfant dès sa naissance. Si à l'aide du renseignement on m'eût présenté quelque enfant pour le mien , le doute si ce l'étoit Lien en effet , si on ne lui en substituoit point un autre, m'eût resserré le cœur par l'incertitude , et je n'aurois point goûté dans tout son charme le vrai sentiment de la nature : il a besoin , pour se soutenir, au moins durant l'enfance , d'être appuyé sur l'habitude. Le long éloignement d'un enfant qu'on ne connoît pas encore affoiblit , anéantit enfin les sentimens paternels et maternels ; et jamais on n'aimera celui qu'on a mis en nourrice , comme celui qu'on a nourri sous ses yeux. La réflexion que je fais ici peut exténuer mes torts dans leurs effets , mais c'est en les aggravant dans leur source.

Il n'est peut-être pas inutile de remar-

quer que, par l'entremise de *Thérese*, ce même *la Roche* fit connoissance avec M^{me} *le Vasseur*, que *Grimm* continuoit de tenir à Deuil, à la porte de la Chevrette, et tout près de Montmorency. Quand je fus parti, ce fut par M. *la Roche* que je continuai de faire remettre à cette femme l'argent que je n'ai point cessé de lui envoyer, et je crois qu'il lui portoit aussi souvent des présens de la part de M^{me} la maréchale; ainsi elle n'étoit sûrement pas à plaindre, quoiqu'elle se plaignit toujours. A l'égard de *Grimm*, comme je n'aime point à parler des gens que je dois haïr, je n'en parlois jamais à M^{me} de *Luxembourg* que malgré moi; mais elle me mit plusieurs fois sur son chapitre, sans me dire ce qu'elle en pensoit, et sans me laisser pénétrer jamais si cet homme étoit de sa connoissance ou non. Comme la réserve avec les gens qu'on aime, et qui n'en ont point avec nous, n'est pas de mon goût, sur-tout en ce qui les regarde, j'ai depuis lors pensé quelquefois à celle-là, mais seulement quand d'autres évènements ont rendu cette réflexion naturelle.

Après avoir demeuré long-temps sans entendre parler de l'*Emile*, depuis que je l'avois remis à M^{me} de *Luxembourg*, j'appris enfin que le marché en étoit conclu à Paris avec le libraire *Duchesne*, et par celui-ci avec le libraire *Néaulme* d'Amsterdam. M^{me} de *Luxembourg* m'envoya les deux doubles de mon traité avec *Duchesne*, pour les signer. Je reconnus l'écriture pour être de la même main dont étoient celles des lettres de M. de *Malesherbes* qu'il ne m'écrivoit pas de sa propre main. Cette certitude que mon traité se faisoit de l'aveu et sous les yeux du magistrat me le fit signer avec confiance. *Duchesne* me donnoit de ce manuscrit six mille francs, la moitié comptant, et, je crois, cent ou deux cents exemplaires. Après avoir signé les deux doubles, je les renvoyai tous deux à M^{me} de *Luxembourg*, qui l'avoit ainsi désiré : elle en donna un à *Duchesne*, elle garda l'autre, au lieu de me le renvoyer, et je ne l'ai jamais revu.

La connoissance de M. et M^{me} de *Luxembourg*, en faisant quelque diversion à mon projet de retraite, ne m'y avoit pas

fait renoncer. Même au temps de ma plus grande faveur auprès de M^{me} la maréchale, j'avois toujours senti qu'il n'y avoit que mon sincere attachement pour M. le maréchal et pour elle qui pût me rendre leurs entours supportables ; et tout mon embarras étoit de concilier ce même attachement avec un genre de vie plus conforme à mon goût et moins contraire à ma santé , que cette gêne et ces soupers tenoient dans une altération continuelle, malgré tous les soins qu'on apportoit à ne pas m'exposer à la déranger : car sur ce point, comme sur tout autre, les attentions furent poussées aussi loin qu'il étoit possible ; et par exemple, tous les soirs après souper, M. le maréchal, qui s'alloit coucher de bonne heure, ne manquoit jamais de m'eumener, bon gré, mal gré, pour m'aller coucher aussi. Ce ne fut que quelque temps avant ma catastrophe qu'il cessa, je ne sais pourquoi, d'avoir cette attention.

Avant même d'appercevoir le refroidissement de M^{me} la maréchale, je desirois, pour ne m'y pas exposer, d'exécuter mon

ancien projet; mais les moyens me manquant pour cela, je fus obligé d'attendre la conclusion du traité de l'*Enile*, et en attendant je mis la dernière main au *Contrat Social*, et l'envoyai à *Rey*, fixant le prix de ce manuscrit à mille francs, qu'il me donna. Je ne dois peut-être pas omettre un petit fait qui regarde ledit manuscrit. Je le remis bien cacheté à *du Voisin*, ministre du pays-de-Vaud, et chapelain de l'hôtel de Hollande, qui me venoit voir quelquefois, et qui se chargea de l'envoyer à *Rey*, avec lequel il étoit en liaison. Ce manuscrit, écrit en menu caractère, étoit fort petit, et ne remplissoit pas sa poche. Cependant, en passant la barrière, son paquet tomba, je ne sais comment, entre les mains des commis, qui l'ouvrirent, l'examinèrent, et le lui rendirent ensuite, quand il l'eut réclamé au nom de l'ambassadeur; ce qui le mit à portée de le lire lui-même, comme il me marqua naïvement avoir fait, avec force éloges de l'ouvrage, et pas un mot de critique ni de censure, se réservant sans doute d'être le vengeur du christianisme,

nisme, lorsque l'ouvrage auroit paru. Il recacheta le manuscrit, et le renvoya à *Rey*. Tel fut, en substance, le narré qu'il me fit dans la lettre où il me rendit compte de cette affaire, et c'est tout ce que j'en ai su.

Outre ces deux livres et mon *Dictionnaire de musique*, auquel je travaillois toujours de temps en temps, j'avois quelques autres écrits de moindre importance, tous en état de paroître, et que je me proposois de donner encore, soit séparément, soit avec mon recueil général, si je l'entreprendois jamais. Le principal de ces écrits, dont la plupart sont encore en manuscrit dans les mains de *du Peyrou*, étoit un *Essai sur l'origine des langues*, que je fis lire à M. de *Malesherbes* et au chevalier de *Lorenzy*, qui m'en dit du bien. Je comptois que toutes ces productions rassemblées me vaudroient au moins, tous frais faits, un capital de huit à dix mille francs, que je voulois placer en rente viagère, tant sur ma tête que sur celle de *Thérese*; après quoi nous irions, comme je l'ai dit, vivre ensemble

au fond de quelque province, sans plus occuper le public de moi, sans plus m'occuper moi-même d'autre chose que d'achever paisiblement ma carrière, en continuant de faire autour de moi tout le bien qu'il m'étoit possible, et d'écrire à loisir les mémoires que je méditois.

Tel étoit mon projet, dont la générosité de *Rey*, que je ne dois pas taire, vint faciliter encore l'exécution. Ce libraire, dont on me disoit tant de mal à Paris, est cependant, de tous ceux avec qui j'ai eu affaire, le seul dont j'aie eu toujours à me louer (*). Nous étions, à la vérité, souvent en querelle sur l'exécution de mes ouvrages. Il étoit étourdi, j'étois emporté; mais en matière d'intérêt et de procédés qui s'y rapportent, quoique je n'aie jamais fait avec lui de traités en forme, je l'ai toujours trouvé plein d'exactitude et de probité. Il est même aussi le

(*) Quand j'écrivois ceci, j'étois bien loin encore d'imaginer, de concevoir, et de croire les fraudes que j'ai découvertes ensuite dans les impressions de mes écrits; et dont il a été forcé de convenir.

seul qui m'ait avoué franchement qu'il faisoit bien ses affaires avec moi, et souvent il m'a dit qu'il me devoit sa fortune, en m'offrant de m'en faire part. Ne pouvant exercer directement avec moi sa gratitude, il voulut me la témoigner au moins dans ma gouvernante, à laquelle il fit une pension viagere de trois cents francs, exprimant dans l'acte que c'étoit en reconnaissance des avantages que je lui avois procurés. Il fit cela de lui à moi, sans ostentation, sans prétention, sans bruit; et si je n'en avois parlé le premier à tout le monde, personne n'en auroit rien su. Je fus si touché de ce procédé, que depuis lors je me suis attaché à *Rey* d'une amitié véritable. Quelque temps après il me desira pour parrain d'un de ses enfans : j'y consentis; et l'un de mes regrets, dans la situation où l'on m'a réduit, est qu'on m'ait ôté tout moyen de rendre désormais mon attachement utile à ma filleule et à ses parens. Pourquoi, si sensible à la modeste générosité de ce libraire, le suis-je si peu aux bruyans empressements de tant de gens haut huppés, qui rem-

plissent pompeusement l'univers du bien qu'ils disent m'avoir voulu faire, et dont je n'ai jamais rien senti? Est-ce leur faute? est-ce la mienne? Ne sont-ils que vains? ne suis-je qu'ingrat? Lecteur sensé, pesez, décidez; pour moi, je me tais.

Cette pension fut une grande ressource pour l'entretien de *Thérèse*, et un grand soulagement pour moi. Mais au reste j'étois bien éloigné d'en tirer un profit direct pour moi-même, non plus que de tous les cadeaux qu'on lui faisoit. Elle a toujours disposé de tout elle-même. Quand je gardois son argent, je lui en tenois un fidele compte, sans jamais en mettre un liard à notre commune dépense, même quand elle étoit plus riche que moi. *Ce qui est à moi est à nous*, lui disois-je, *et ce qui est à toi est à toi*. Je n'ai jamais cessé de me conduire avec elle selon cette maxime que je lui ai souvent répétée. Ceux qui ont eu la bassesse de m'accuser de recevoir par ses mains ce que je refusois dans les miennes, jugeoient sans doute de mon cœur par les leurs, et me connoissoient mal. Je mangerois volon-

ters avec elle le pain qu'elle auroit gagné, jamais celui qu'elle auroit reçu. J'en appelle sur ce point à son témoignage, et dès à présent, et lorsque, selon le cours de la nature, elle m'aura survécu. Malheureusement elle est peu entendue en économie à tous égards, peu soigneuse, et fort dépensière, non par vanité ni par gourmandise, mais par négligence uniquement. Nul n'est parfait ici-bas; et puisqu'il faut que ses excellentes qualités soient rachetées, j'aime mieux qu'elle ait des défauts que des vices, quoique ces défauts nous fassent peut-être encore plus de mal à tous deux. Les soins que j'ai pris pour elle, comme jadis pour maman, de lui accumuler quelque avance qui pût un jour lui servir de ressource, sont imaginables; mais ce furent toujours des soins perdus. Jamais elles n'ont compté ni l'une ni l'autre avec elles-mêmes; et malgré tous mes efforts, tout est toujours parti à mesure qu'il est venu. Quelque simplement que *Thérese* se mette, jamais la pension de *Rey* ne lui a suffi pour se nipper, que je n'y aie encore suppléé du

mien chaque année. Nous ne sommes pas faits, ni elle ni moi, pour être jamais riches, et je ne compte assurément pas cela parmi nos malheurs.

Le *Contrat Social* s'imprimoit assez rapidement. Il n'en étoit pas de même de l'*Emile*, dont j'attendois la publication pour exécuter la retraite que je méditois. *Duchesne* m'envoyoit de temps à autre des modèles d'impression pour choisir ; quand j'avois choisi, au lieu de commencer, il m'en envoyoit encore d'autres. Quand enfin nous fûmes bien déterminés sur le format, sur le caractère, et qu'il avoit déjà plusieurs feuilles d'imprimées, sur quelque léger changement que je fis sur une épreuve, il recommença tout, et, au bout de six mois, nous nous trouvâmes moins avancés que le premier jour. Durant tous ces essais, je vis bien que l'ouvrage s'imprimoit en France, ainsi qu'en Hollande, et qu'il s'en faisoit à la fois deux éditions. Que pouvois-je faire ? Je n'étois plus maître de mon manuscrit. Loin d'avoir trempé dans l'édition de France, je m'y étois toujours opposé ; mais enfin, puisque cette édition se faisoit bon gré,

malgré moi, et puisqu'elle servoit de modele à l'autre, il falloit bien y jeter les yeux et voir les épreuves, pour ne pas laisser estropier et défigurer mon livre. D'ailleurs l'ouvrage s'imprimoit tellement de l'aveu du magistrat, que c'étoit lui qui dirigeoit en quelque sorte l'entreprise, qu'il m'écrivoit très souvent, et qu'il me vint voir même à ce sujet, dans une occasion dont je vais parler à l'instant.

Tandis que *Duchesne* avançoit à pas de tortue, *Néaulme*, qu'il retenoit, avançoit encore plus lentement ; on ne lui envoyoit pas fidèlement les feuilles à mesure qu'elles s'imprimoient. Il crut appercevoir de la mauvaise foi dans la manœuvre de *Duchesne*, c'est - à - dire de *Guy* qui faisoit pour lui ; et voyant qu'en n'exécutoit pas le traité, il m'écrivit lettres sur lettres pleines de doléances et de griefs, auxquels je pouvois encore moins remédier qu'à ceux que j'avois pour mon compte. Son ami *Guérin*, qui me voyoit alors fort souvent, me parloit incessamment de ce livre, mais toujours avec la plus grande réserve. Il savoit et ne savoit pas qu'on l'imprimoit

en France ; il savoit et ne savoit pas que le magistrat s'en mêlât : en me plaignant des embarras qu'alloit me donner ce livre , il sembloit m'accuser d'imprudencè , sans vouloir jamais dire en quoi elle consistoit ; il biaisoit et tergiversoit sans cesse ; il sembloit ne parler que pour me faire parler. Ma sécurité pour lors étoit si complète , que je riois du ton circonspect et mystérieux qu'il mettoit à cette affaire , comme d'un tic contracté chez les ministres et les magistrats , dont il fréquentoit assez les bureaux. Sûr d'être en règle à tous égards sur cet ouvrage , fortement persuadé qu'il avoit non seulement l'agrément et la protection du magistrat , mais même qu'il méritoit et qu'il avoit de même la faveur du ministère , je me félicitois de mon courage à bien faire , et je riois de mes pusillanimes amis qui paroisoient s'inquiéter pour moi. *Duclos* fut de ce nombre ; et j'avoue que ma confiance en sa droiture et en ses lumières eût pu m'alarmer à son exemple , si j'en avois eu moins dans l'utilité de l'ouvrage et dans la probité de ses patrons. Il me vint voir de

chez M. *Baille* tandis que l'*Emile* étoit sous presse ; il m'en parla. Je lui lus la profession de foi du Vicaire Savoyard ; il l'écouta très paisiblement , et , ce me semble , avec grand plaisir. Il me dit quand j'eus fini : Quoi ! citoyen , cela fait partie d'un livre qu'on imprime à Paris ? Oui , lui dis-je , et l'on devoit l'imprimer au Louvre par ordre du roi. J'en conviens , me dit-il ; mais faites-moi le plaisir de ne dire à personne que vous m'avez lu ce morceau. Cette frappante manière de s'exprimer me surprit sans m'effrayer. Je savois que *Duclos* voyoit beaucoup M. de *Malesherbes*. J'eus peine à concevoir comment il pensoit si différemment que lui sur le même objet,

Je vivois à Montmorency depuis plus de quatre ans sans y avoir eu un seul jour de bonne santé. Quoique l'air y soit excellent , les eaux y sont mauvaises , et cela peut très bien être une des causes qui contribuoient à empirer mes maux habituels. Sur la fin de l'automne 1761 je tombai tout-à-fait malade , et je passai l'hiver entier dans des souffrances presque

sas relâche. Le mal physique, augmenté par mille inquiétudes, me les rendit aussi plus sensibles. Depuis quelque temps de sourds et tristes pressentimens me troubloient sans que je susse à propos de quoi. Je recevois des lettres anonymes assez singulieres, et même des lettres signées qui ne l'étoient guere moins. J'en reçus une d'un conseiller au parlement de Paris, qui, mécontent de la présente constitution des choses et n'augurant pas bien des suites, me consultoit sur le choix d'un asyle, à Geneve ou en Suisse, pour s'y retirer avec sa famille. J'en reçus une de M. de....., président à mortier au parlement de....., lequel me proposoit de rédiger pour ce parlement, qui pour lors étoit mal avec la cour, des mémoires et remontrances, offrant de me fournir tous les documens et matériaux dont j'aurois besoin pour cela. Quand je souffre je suis sujet à l'humeur. J'en avois en recevant ces lettres ; j'en mis dans les réponses que j'y fis, refusant tout à plat ce qu'on me demandoit. Ce refus n'est assurément pas ce que je me reproche, puisque ces lettres

pouvoient être des pièges de mes ennemis (*), et ce qu'on me demandoit étoit contraire à des principes dont je voulois moins me départir que jamais : mais pouvant refuser avec aménité, je refusai avec dureté ; et voilà en quoi j'eus tort.

On trouvera parmi mes papiers les deux lettres dont je viens de parler. Celle du conseiller ne me surprit pas absolument, parceque je pensois , comme lui et comme beaucoup d'autres , que la constitution déclinante menaçoit la France d'un prochain délabrement : Les désastres d'une guerre malheureuse , qui tous venoient de la faute du gouvernement ; l'incroyable désordre des finances, les tiraillemens continuels de l'administration partagée jusqu'alors entre deux ou trois ministres en guerre ouverte l'un avec l'autre, et qui, pour se nuire mutuellement, abymoient le royaume ; le mécontentement général du peuple et de tous les ordres de l'état ;

(*) Je savois, par exemple, que le président de..... étoit fort lié avec les encyclopédistes et les holbachiques.

l'entêtement d'une femme obstinée, qui, sacrifiant toujours à ses lumières, si tant est qu'elle en eût, écartoit presque toujours des emplois les plus capables pour placer ceux qui lui plaisoient le plus : tout concouroit à justifier la prévoyance du conseiller, et celle du public, et la mienne. Cette prévoyance me mit même plusieurs fois en balance si je ne chercherois pas moi-même un asylè hors du royaume, avant les troubles qui sembloient le menacer ; mais, rassuré par ma petitesse et mon humeur paisible, je crus que dans la solitude où je voulois vivre nul orage ne pouvoit pénétrer jusqu'à moi. Fâché seulement que, dans cet état des choses, M. de *Luxembourg* se prêtât à des commissions qui devoient le faire moins bien vouloir dans son gouvernement, j'aurois voulu qu'il s'y ménagât, à tout évènement, une retraite s'il arrivoit que la grande machine vînt à crouler, comme cela paroissoit à craindre dans l'état actuel des choses ; et il me paroît encore à présent indubitable que, si toutes les rênes du gouvernement ne fussent enfin tombées dans une seule main,

la monarchie françoise seroit maintenant aux abois.

Tandis que mon état empirait , l'impression de l'*Emile* se ralentissoit , et fut enfin tout-à-fait suspendue , sans que je pusse en apprendre la raison , sans que *Guy* daignât plus m'écrire ni me répondre , sans que je pusse avoir des nouvelles de personne ni rien savoir de ce qui se passoit , M. de *Malesherbes* étant pour lors à la campagne. Jamais un malheur , quel qu'il soit , ne me trouble ni ne m'abat , pourvu que je sache en quoi il consiste ; mais mon penchant naturel est d'avoir peur des ténèbres ; je redoute et je hais leur air noir ; le mystere m'inquiete toujours , il est par trop antipathique avec mon naturel ouvert jusqu'à l'imprudenc. L'aspect du monstre le plus hideux m'effraieroit peu , ce me semble ; mais si j'entrevois de nuit une figure sous un drap blanc , j'aurai peur. Voilà donc mon imagination , qu'allumoit ce long silence , occupée à me tracer des fantômes. Plus j'avois à cœur la publication de mon dernier et meilleur ouvrage , plus je me tourmentois à chercher ce qui pouvoit l'ac-

crocher ; et, toujours portant tout à l'extrême, dans la suspension de l'impression du livre j'en croyois voir la suppression. Cependant , n'en pouvant imaginer ni la ausec ni la maniere, je restois dans l'incertitude du monde la plus cruelle. J'écrivois lettres sur lettres à *Guy*, à M. de *Malesherbes*, à M^{me} de *Luxembourg* ; et les réponses ne venant point , ou ne venant pas quand je les attendois, je me troublois entièrement, je délirais. Malheureusement j'appris dans le même temps que le P. *Griffet*, jésuite, avoit parlé de l'*Emile* et en avoit rapporté des passages. A l'instant mon imagination part comme un éclair et me dévoile tout le mystere d'iniquité ; j'en vis la marche aussi clairement, aussi sûrement que si elle m'eût été révélée. Je me figurai que les jésuites, furieux du ton méprisant sur lequel j'avois parlé des colleges, s'étoient emparés de mon ouvrage ; que c'étoient eux qui en accrochoient l'édition ; qu'instruits par *Guérin*, leur ami, de mon état présent, et prévoyant ma mort prochaine, dont je ne doutois pas ; ils vouloient retarder l'impression jusqu'alors,

dans le dessein de tronquer, d'altérer mon ouvrage, et de me prêter, pour remplir leurs vues, des sentimens différens des miens. Il est étonnant quelle foule de faits et de circonstances vint dans mon esprit se calquer sur cette folie et lui donner un air de vraisemblance ; que dis-je ! m'y montrer l'évidence et la démonstration. *Guérin* étoit totalement livré aux jésuites, je le savois. Je leur attribuai toutes les avances d'amitié qu'il m'avoit faites ; je me persuadai que c'étoit par leur impulsion qu'il m'avoit pressé de traiter avec *Néaulme* ; que par ledit *Néaulme* ils avoient eu les premières feuilles de mon ouvrage ; qu'ils avoient ensuite trouvé le moyen d'en arrêter l'impression chez *Duchesne*, et peut-être de s'emparer de mon manuscrit, pour y travailler à leur aise jusqu'à ce que ma mort les laissât libres de le publier travesti à leur mode. J'avois toujours senti, malgré le patelinage du P. *Berthier*, que les jésuites ne m'aimoient pas, non seulement comme encyclopédiste, mais parce que tous mes principes étoient encore plus opposés à leurs maximes et à leur crédit que l'in-

crédulité de mes confreres, puisque le fanatisme athée et le fanatisme dévot, se touchant par leur commune intolérance, peuvent même se réunir, comme ils ont fait à la Chine, et comme ils font contre moi; au lieu que la religion raisonnable et morale, ôtant tout pouvoir humain sur les consciences, ne laisse plus de ressource aux arbitres de ce pouvoir. Je savois que M. le chancelier étoit aussi fort ami des jésuites: je craignois que le fils, intimidé par le pere, ne se vît forcé de leur abandonner l'ouvrage qu'il avoit protégé. Je croyois même voir l'effet de cet abandon dans les chicanes que l'on commençoit à me susciter sur les deux premiers volumes, où l'on exigeoit des cartons pour des riens, tandis que les deux autres volumes étoient; comme on ne l'ignoroit pas, remplis de choses si fortes, qu'il eût fallu les refondre en entier, en les censurant comme les deux premiers. Je savois de plus, et M. de *Malesherbes* me le dit lui même, que l'abbé de *Grave*, qu'il avoit chargé de l'inspection de cette édition, étoit encore un autre partisan des jésuites. Je ne voyois par-tout que

que jésuites, sans songer qu'à la veille d'être anéantis, et tout occupés de leur propre défense, ils avoient autre chose à faire que d'aller tracasser sur l'impression d'un livre où il ne s'agissoit pas d'eux. J'ai tort de dire *sans songer*; car j'y songeois très bien; et c'est même une objection que M. de *Malesherbes* eut soin de me faire sitôt qu'il fut instruit de ma vision : mais, par un autre de ces travers d'un homme qui, du fond de sa retraite, veut juger du secret des grandes affaires dont il ne sait rien, je ne voulus jamais croire que les jésuites fussent en danger, et je regardois le bruit qui s'en répandoit comme un leurre de leur part pour endormir leurs adversaires. Leurs succès passés, qui ne s'étoient jamais démentis, me donnoient une si terrible idée de leur puissance, que je déplorais déjà l'avilissement du parlement. Je savois que M. de *Choiseul* avoit étudié chez les jésuites, que M^{me} de *Pompadour* n'étoit point mal avec eux, et que leur ligue avec les favorites et les ministres avoit toujours paru avantageuse aux uns et aux autres contre leurs ennemis communs. La cour paroissoit

ne se mêler de rien ; et persuadé que si la société recevoit un jour quelque rude échec, ce ne seroit jamais le parlement qui seroit assez fort pour le lui porter, je tirois de cette inaction de la cour le fondement de leur confiance et l'augure de leur triomphe. Enfin, ne voyant dans tous les bruits du jour qu'une feinte et des pièges de leur part, et leur croyant dans leur sécurité du temps pour vaquer à tout, je ne doutois pas qu'ils n'écrasassent dans peu le jansénisme, et le parlement, et les encyclopédistes, et tout ce qui n'auroit pas porté leur joug ; et qu'enfin s'ils laissoient paroître mon livre, ce ne fût qu'après l'avoir transformé au point de s'en faire une arme, en se prévalant de mon nom pour surprendre mes lecteurs.

Je me sentois mourant : j'ai peine à comprendre comment cette extravagance ne m'acheva pas ; tant l'idée de ma mémoire déshonorée après moi dans mon plus digne et meilleur livre m'étoit effroyable. Jamais je n'ai tant craint de mourir ; et je crois que, si j'étois mort dans ces circonstances, je serois mort désespéré. Aujourd'hui

même que je vois marcher sans obstacle à son exécution le plus noir, le plus affreux complot qui jamais ait été tramé contre la mémoire d'un homme, je mourrai beaucoup plus tranquille, certain de laisser dans mes écrits un témoignage de moi qui triomphera tôt ou tard des complots des hommes.

M. de *Malesherbes*, témoin et confident de mes agitations, se donna pour les calmer des soins qui prouvent son inépuisable bonté de cœur. M^{me} de *Luxembourg* concourut à cette bonne œuvre, et fut plusieurs fois chez *Duchesne* pour savoir à quoi en étoit cette édition. Enfin l'impression fut reprise et marcha plus rondement, sans que jamais j'aie pu savoir pourquoi elle avoit été suspendue. M. de *Malesherbes* prit la peine de venir à *Montmorency* pour me tranquilliser : il en vint à bout : et ma parfaite confiance en sa droiture, l'ayant emporté sur l'égarément de ma pauvre tête, rendit efficace tout ce qu'il fit pour m'en ramener. Après ce qu'il avoit vu de mes angoisses et de mon délire, il étoit naturel qu'il me trouvât très à

plaindre : aussi fit-il. Les propos incessamment rebattus de la cabale philosophique qui l'entouroit lui revinrent à l'esprit. Quand j'allai vivre à l'Hermitage, ils publièrent, comme je l'ai déjà dit, que je n'y tiendrois pas long-temps. Quand ils virent que je persévérois, ils dirent que c'étoit par obstination, par orgueil, par honte de m'en dédire, mais que je m'y ennuyois à périr et que j'y vivois très malheureux. M. de *Malesherbes* le crut et me l'écrivit. Sensible à cette erreur dans un homme pour qui j'avois tant d'estime, je lui écrivis quatre lettres consécutives, où, lui exposant les vrais motifs de ma conduite, je lui décrivis fidèlement mes goûts, mes penchans, mon caractère, et tout ce qui se passoit dans mon cœur. Ces quatre lettres faites sans brouillon, rapidement, à trait de plume, et sans même avoir été relues, sont peut-être la seule chose que j'aie écrite avec facilité dans toute ma vie, et, ce qui est bien étonnant, au milieu de mes souffrances et de l'extrême abattement où j'étois. Je gémissois, en me sentant défaillir, de penser que je laissois dans l'es-

prit des honnêtes gens une opinion de moi si peu juste ; et par l'esquisse tracée à la hâte dans ces quatre lettres je tâchois de suppléer en quelque sorte aux mémoires que j'avois projetés. Ces lettres qui plurent à M. de *Malesherbes*, et qu'il montra dans Paris, sont en quelque façon le sommaire de ce que j'expose ici plus en détail, et méritent à ce titre d'être conservées. On trouvera parmi mes papiers la copie qu'il en fit faire à ma prière, et qu'il m'envoya quelques années après.

La seule chose qui m'affligoit désormais, dans l'opinion de ma mort prochaine, étoit de n'avoir aucun homme lettré de confiance entre les mains duquel je pusse déposer mes papiers pour en faire après moi le triage. Depuis mon voyage de Geneve je m'étois lié d'amitié avec *Moultou* ; j'avois de l'inclination pour ce jeune homme, et j'aurois désiré qu'il vînt me fermer les yeux. Je lui marquai ce desir ; et je crois qu'il auroit fait avec plaisir cet acte d'humanité si ses affaires et sa famille le lui eussent permis. Privé de cette consolation, je voulus du moins lui marquer ma confiance

en lui envoyant la profession de foi du vicaire avant la publication. Il en fut content; mais il ne me parut pas dans sa réponse partager la sécurité avec laquelle j'en attendois pour lors l'effet. Il desira d'avoir de moi quelque morceau que n'eût personne autre. Je lui envoyai une oraison funebre du feu duc d'Orléans, que j'avois faite pour l'abbé *Darty*, et qui ne fut pas prononcée, parceque, contre son attente, ce ne fut pas lui qui en fut chargé.

L'impression, après avoir été reprise, se continua, s'acheva même assez tranquillement; et j'y remarquai ceci de singulier, qu'après les cartons qu'on avoit sévèrement exigés pour les deux premiers volumes, on passa les deux derniers sans rien dire et sans que leur contenu fît aucun obstacle à sa publication. J'eus pourtant encore quelque inquiétude que je ne dois pas passer sous silence. Après avoir eu peur des jésuites, j'eus peur des jansénistes et des philosophes. Ennemi de tout ce qui s'appelle parti, faction, cabale, je n'ai jamais rien attendu de bon des gens qui en sont. Les *commeres* avoient depuis un temps quitté

leur ancienne demeure, et s'étoient établis tout à côté de moi, en sorte que de leur chambre on entendoit tout ce qui se disoit dans la mienne et sur ma terrasse, et que de leur jardin on pouvoit très aisément escalader le petit mur qui le séparoit de mon donjon. J'avois fait de ce donjon mon cabinet de travail, en sorte que j'y avois une table couverte d'épreuves et de feuilles de l'*Emile* et du *Contrat Social*; et brochant ces feuilles à mesure qu'on me les envoyoit, j'avois là tous mes volumes long-temps avant qu'on les publiât. Mon étourderie, ma négligence, ma confiance en M. *Mathas*, dans le jardin duquel j'étois clos, faisoient que souvent, oubliant de fermer le soir mon donjon, je le trouvois le matin tout ouvert; ce qui ne m'eût guere inquiété si je n'avois cru remarquer du dérangement dans mes papiers. Après avoir fait plusieurs fois cette remarque, je devins plus soigneux de fermer le donjon. La serrure étoit mauvaise, la clef ne fermoit qu'à demi-tour. Devenu plus attentif, je trouvai un plus grand dérangement encore que quand je laissois tout ouvert. Enfin un de mes vo-

lunes se trouva éclipsé pendant un jour et deux nuits sans qu'il me fût possible de savoir ce qu'il étoit devenu jusqu'au matin du troisieme jour que je le retrouvai sur ma table. Je n'eus ni n'ai jamais eu de soupçon sur M. *Mathas*, ni sur son neveu, M. *Dumoulin*, sachant qu'ils m'aimoient l'un et l'autre, et prenant en eux toute confiance. Je commençois d'en avoir moins dans les *commeres*. Je savois que, quoique jansénistes, ils avoient quelque liaison avec d'*Alembert* et logeoient dans la même maison. Cela me donna quelque inquiétude et me rendit plus attentif. Je retirai mes papiers dans ma chambre, et je cessai tout à-fait de voir ces gens là, ayant su d'ailleurs qu'ils avoient fait parade dans plusieurs maisons du premier volume de l'*Emile*, que j'avois eu l'imprudence de leur prêter. Quoiqu'ils continuassent d'être mes voisins jusqu'à mon départ, je n'ai plus eu de communication avec eux depuis lors.

Le *Contrat Social* parut un mois ou deux avant l'*Emile*. *Rey*, dont j'avois toujours exigé qu'il n'introduiroit jamais furtivement en France aucun de mes livres, s'adressa

au magistrat pour obtenir la permission de faire entrer celui-ci par Rouen, où il fit parmer son envoi. *Rey* n'eut aucune réponse ; ses ballots restèrent à Rouen plusieurs mois, au bout desquels on les lui renvoya après avoir tenté de les confisquer ; mais il fit tant de bruit qu'on les lui rendit. Des curieux en tirèrent d'Amsterdam quelques exemplaires qui circulèrent avec peu de bruit. *Mauléon*, qui en avoit ouï parler et qui même en avoit vu quelque chose, m'en parla d'un ton mystérieux qui me surprit, et qui m'eût inquiété même, si, certain d'être en règle à tous égards et de n'avoir nul reproche à me faire, je ne m'étois tranquilisé par ma grande maxime. Je ne doutois pas même que *M. de Choiseul*, déjà bien disposé pour moi, et sensible à l'éloge que mon estime pour lui m'en avoit fait faire dans cet ouvrage, ne me soutînt en cette occasion contre la malveillance de *M^{me} de Pompadour*.

J'avois assurément lieu de compter alors autant que jamais sur les bontés de *M. de Luxembourg* et sur son appui dans le besoin ; car jamais il ne me donna de mar-

ques d'amitié ni plus fréquentes ni plus touchantes. Au voyage de pâque, mon triste état ne me permettant pas d'aller au château, il ne manqua pas un seul jour de me venir voir; et enfin, me voyant souffrir sans relâche, il fit tant qu'il me détermina à voir le frere *Cóme*, l'envoya chercher, me l'amena lui-même, et eut le courage, rare certes et méritoire dans un grand seigneur, de rester chez moi durant l'opération, qui fut cruelle et longue. Il n'étoit pourtant question que d'être sondé; mais je n'avois jamais pu l'être, même par *Morand*, qui s'y prit à plusieurs fois et toujours sans succès. Le frere *Cóme*, qui avoit la main d'une adresse et d'une légèreté sans égale, vint à bout enfin d'introduire une très petite algalie, après m'avoir beaucoup fait souffrir pendant plus de deux heures, durant lesquelles je m'efforçai de retenir les plaintes pour ne pas déchirer le cœur sensible du bon maréchal. Au premier examen le frere *Cóme* crut trouver une grosse pierre, et me le dit; au second il ne la trouva plus. Après avoir recommencé une seconde et une troisième fois,

avec un soin et une exactitude qui me firent trouver le temps fort long, il déclara qu'il n'y avoit point de pierre, mais que la prostate étoit squirreuse et d'une grosseur sur-naturelle; il trouva la vessie grande et en bon état, et finit par me déclarer que je souffrirois beaucoup et que je vivrois long-temps. Si la seconde prédiction s'accomplit aussi bien que la première, mes maux ne sont pas prêts à finir.

C'est ainsi qu'après avoir été traité successivement pendant tant d'années pour des maux que je n'avois pas, je finis par savoir que ma maladie, incurable sans être mortelle, dureroit autant que moi. Mon imagination, réprimée par cette connoissance, ne me fit plus voir en perspective une mort cruelle dans les douleurs du calcul. Je cessai de craindre qu'un bout de bougie, qui s'étoit rompu dans l'urethre il y avoit long-temps, n'eût fait le noyau d'une pierre. Délivré des maux imaginaires, plus cruels pour moi que les maux réels, j'endurai plus paisiblement ces derniers. Il est constant que depuis ce temps j'ai beaucoup moins souffert de ma maladie que je

n'avois fait jusqu'alors ; et je ne me rappelle jamais que je dois ce soulagement à M. de *Luxembourg* sans m'attendrir de nouveau sur sa mémoire.

Revenu pour ainsi dire à la vie , et plus occupé que jamais du plan sur lequel j'en voulois passer le reste , je n'attendois pour l'exécuter que la publication de l'*Émile*. Je songeois à la Touraine , où j'avois déjà été , et qui me plaisoit beaucoup tant pour la douceur du climat que pour celle des habitans :

*La terra , molle , lieta e diletta ,
Simile a se l'habitor produce.*

J'avois déjà parlé de mon projet à M. de *Luxembourg* , qui m'en avoit voulu détourner : je lui en reparlai derechef comme d'une chose résolue. Alors il me proposa le château de Merlou , à quinze lieues de Paris , comme un asyle qui pouvoit me convenir et dans lequel ils se feroient l'un et l'autre un plaisir de m'établir. Cette proposition me toucha et ne me déplut pas. Avant toute chose il falloit voir le lieu ; nous convînmes du jour où M. le maré-

chial enverroit son valet-de-chambre avec une voiture pour m'y conduire. Je me trouvai ce jour-là fort incommodé : il fallut remettre la partie, et les contre-temps qui survinrent m'empêchèrent de l'exécuter. Ayant appris depuis que la terre de Merlou n'étoit pas à M. le maréchal mais à madame, je m'en consolai plus aisément de n'y être pas allé.

L'*Emile* parut enfin sans que j'entendisse plus parler de cartons ni d'aucune difficulté. Avant sa publication M. le maréchal me redemanda toutes les lettres de M. de *Malesherbes* qui se rapportoient à cet ouvrage. Ma grande confiance en tous les deux, ma profonde sécurité, m'empêchèrent de réfléchir à ce qu'il y avoit d'extraordinaire et même d'inquiétant dans cette demande. Je rendis les lettres, hors une ou deux qui par mégarde étoient restées dans des livres. Quelque temps auparavant M. de *Malesherbes* m'avoit marqué qu'il retireroit les lettres que j'avois écrites à *Duchesne* durant mes alarmes au sujet des jésuites ; et il faut avouer que ces lettres ne faisoient pas grand honneur à ma

raison. Mais je lui marquai qu'en nulle chose je ne voulois passer pour meilleur que je n'étois et qu'il pouvoit lui laisser les lettres. J'ignore ce qu'il a fait.

La publication de ce livre ne se fit point avec cet éclat d'applaudissemens qui suivoit celle de tous mes écrits. Jamais ouvrage n'eut de si grands éloges particuliers ni si peu d'approbation publique. Ce que m'en dirent, ce que m'en écrivirent les gens les plus capables d'en juger, me confirma que c'étoit là le meilleur de mes écrits ainsi que le plus important. Mais tout cela fut dit avec les précautions les plus bizarres, comme s'il eût importé de garder le secret du bien que l'on en pensoit. M^{me} de *Boufflers*, qui me marqua que l'auteur de ce livre méritoit des statues et les hommages de tous les humains, me pria sans façon, à la fin de son billet, de le lui renvoyer. D'*Alembert*, qui m'écrivit que cet ouvrage décidait de ma supériorité et devoit me mettre à la tête de tous les gens de lettres, ne signa point sa lettre, quoiqu'il eût signé toutes celles qu'il m'avoit écrites jusqu'alors. *Duclos*, ami sûr,

homme vrai, mais circonspect, et qui faisoit cas de ce livre, évita de m'en parler par écrit. *La Condamine* se jeta sur la profession de foi, et battit la campagne. *Caliraut* se borna dans sa lettre au même morceau; mais il ne craignit pas d'exprimer l'émotion que sa lecture lui avoit donnée, et il me marqua en propres termes que cette lecture avoit réchauffé sa vieille ame : de tous ceux à qui j'avois envoyé mon livre il fut le seul qui dit hautement et librement à tout le monde tout le bien qu'il en pensoit.

Mathas, à qui j'en avois aussi donné un exemplaire avant qu'il fût en vente, le prêta à M. de *Blaire*, conseiller au parlement, pere de l'intendant de Strasbourg. M. de *Blaire* avoit une maison de campagne à *S.-Gratien*; et *Mathas*, son ancienne connoissance, l'y alloit voir quelquefois quand il pouvoit aller. Il lui fit lire l'*Emile* avant qu'il fût public. En le lui rendant, M. de *Blaire* lui dit ces propres mots, qui me furent rendus le même jour : « M. *Mathas*, voilà un fort beau livre, mais dont il sera parlé dans peu plus qu'il ne seroit à de-

sirer pour l'auteur ». Quand il me rapporta ce propos je ne fis qu'en rire, et je n'y vis que l'importance d'un homme de robe qui met du mystere à tout. Tous les propos inquiétans qui me revinrent ne me firent pas plus d'impression; et, loin de prévoir en aucune sorte la catastrophe à laquelle je touchois, certain de l'utilité, de la beauté de mon ouvrage, certain d'être en regle à tous égards, certain, comme je croyois l'être, de tout le crédit de M^{me} de *Luxembourg* et de la faveur du ministere, je m'applaudissois du parti que j'avois pris de me retirer au milieu de mes triomphes et lorsque je venois d'écraser tous mes ennemis.

Une seule chose m'alarmoit dans la publication de ce livre, et cela moins pour ma sûreté que pour l'acquit de mon cœur. A l'Hermitage, à Montmorency, j'avois vu de près et avec indignation les vexations qu'un soin jaloux des plaisirs des princes fait exercer sur les malheureux paysans, forcés de souffrir le dégât que le gibier fait dans leurs champs; sans oser se défendre qu'à force de bruit, et forcés de passer les
nuits

nuits dans leurs feves et leurs pois avec des chauderons , des tambours , des sonnettes , pour écarter les sangliers. Témoin de la dureté barbare avec laquelle M. le comte de *Chauvelins* faisoit traiter ces pauvres gens , j'avois fait , vers la fin de l'*Emile* , une sortie sur cette cruauté. Autre infraction à mes maximes qui n'est pas restée impunie. J'appris que les officiers de M. le prince de *Conti* n'en usoient guere moins durement sur ses terres : je tremblois que ce prince , pour lequel j'étois pénétré de respect et de reconnoissance , ne prît pour lui ce que l'humanité révoltée m'avoit fait dire pour son oncle , et ne s'en tint offensé. Cependant , comme ma conscience me rassuroit pleinement sur cet article , je me tranquillisai sur son témoignage , et je fis bien : du moins , je n'ai jamais appris que ce grand prince ait fait la moindre attention à ce passage , écrit long-temps avant que j'eusse l'honneur d'être connu de lui.

Peu de jours avant ou après la publication de mon livre , car je ne me rappelle pas bien exactement le temps , parut un

autre ouvrage sur le même sujet, tiré mot à mot de mon premier volume, hors quelques platitudes dont on avoit entre-mêlé cet extrait. Ce livre portoit le nom d'un Genevois appelé *Balexsert*, et il étoit dit dans le titre qu'il avoit remporté le prix à l'académie de Harlem. Je compris aisément que cette académie et ce prix étoient d'une création toute nouvelle pour déguiser le plagiat aux yeux du public; mais je vis aussi qu'il y avoit à cela quelque intrigue antérieure à laquelle je ne comprenois rien, soit par la communication de mon manuscrit, sans quoi ce vol n'auroit pu se faire, soit pour bâtir l'histoire de ce prétendu prix, à laquelle il avoit bien fallu donner quelque fondement. Ce n'est que bien des années après, que, sur un mot échappé à d'*Ivernois*, j'ai pénétré le mystère et entrevu ceux qui avoient mis en jeu le sieur *Balexsert*.

Les sourds mugissemens qui précèdent l'orage commençoient à se faire entendre, et tous les gens un peu pénétrants virent bien qu'il se convoit au sujet de mon livre et de moi quelque complot qui ne tarde-

roit pas d'éclater. Pour moi, ma sécurité, ma stupidité fut telle, que, loin de prévoir mon malheur, je n'en soupçonnai pas même la cause après en avoir ressenti l'effet. On commença par répandre avec assez d'adresse qu'en sévissant contre les jésuites on ne pouvoit marquer une indulgence partielle pour les livres et les auteurs qui attaquoient la religion. On me reprochoit d'avoir mis mon nom à l'*Emile*; comme si je ne l'avois pas mis à tous mes autres écrits, auxquels on n'avoit rien dit. Il sembloit qu'on craignît de se voir forcé à quelques démarches, qu'on feroit à regret, mais que les circonstances rendoient nécessaires, et auxquelles mon imprudence avoit donné lieu. Ces bruits me parvinrent et ne m'inquiéterent guere; il ne me vint pas même à l'esprit qu'il pût y avoir dans toute cette affaire la moindre chose qui me regardât personnellement, moi, qui me sentois si parfaitement irréprochable, si bien appuyé, si bien en regle à tous égards, et qui ne craignois pas que M^{me} de *Luxembourg* me laissât dans l'embarras pour un tort qui, s'il existoit, étoit tout entier à elle seule.

Mais sachant en pareil cas comme les choses se passent, et que l'usage est de sévir contre les libraires en ménageant les auteurs, je n'étois pas sans inquiétude pour le pauvre *Duchesne*, si M. de *Malesherbes* venoit à l'abandonner.

Je restai tranquille. Les bruits augmentèrent, et changèrent bientôt de ton. Le public et sur-tout le parlement sembloient s'irriter par ma tranquillité. Au bout de quelques jours la fermentation devint terrible; et les menaces, changeant d'objet, s'adressèrent directement à moi. On entendoit dire tout ouvertement aux parlementaires qu'on n'avançoit rien à brûler les livres, et qu'il falloit brûler les auteurs. Pour les libraires on n'en parloit point. La première fois que ces propos, plus dignes d'un inquisiteur de Goa que d'un sénateur, me revinrent, je ne doutai point que ce ne fût une invention des holbachiques pour tâcher de m'effrayer et de m'exciter à fuir. Je ris de cette puérole ruse, et je me disois en me moquant d'eux, que s'ils avoient su la vérité des choses, ils auroient cherché quelque autre moyen de me faire

peur : mais la rumeur enfin devint telle qu'il fut clair que c'étoit tout de bon. M. et M^{me} de *Luxembourg* avoient cette année avancé leur second voyage de Montmorency, de sorte qu'ils y étoient au commencement de juin. J'y entendis très peu parler de mes nouveaux livres, malgré le bruit qu'ils faisoient à Paris, et les maîtres de la maison ne m'en parloient point du tout. Un matin cependant que j'étois seul avec M. de *Luxembourg*, il me dit : Avez-vous parlé mal de M. de *Choiseul* dans le *Contrat Social* ? Moi ! lui dis-je en reculant de surprise, non, je vous jure ; mais j'en ai fait en revanche, et d'une plume qui n'est pas louangeuse, le plus bel éloge que jamais ministre ait reçu : et tout de suite je lui rapportai le passage. Et dans l'*Emile* ? reprit-il. Pas un mot, répondis-je ; il n'y a pas un seul mot qui le regarde. Ah ! dit-il avec plus de vivacité qu'il n'en avoit d'ordinaire, il falloit faire la même chose dans l'autre livre, ou être plus clair ! J'ai cru l'être, ajoutai-je ; je l'estimois assez pour cela. Il alloit reprendre la parole, je le vis prêt à s'ouvrir ; il se retint et se tut. Mal-

heureuse politique de courtisan , qui dans les meilleurs cœurs domine l'amitié même !

Cette conversation , quoique courte , m'éclaira sur ma situation , du moins à certain égard , et me fit comprendre que c'étoit bien à moi qu'on en vouloit. Je déplorai cette inouïe fatalité qui tournoit à mon préjudice tout ce que je disois et faisois de bien. C pendant , me sentant pour plastron dans cette affaire M^{me} de *Luxembourg* et M. de *Malesherbes* , je ne voyois pas comment on pouvoit s'y prendre pour les écarter et venir jusqu'à moi : car d'ailleurs je sentis bien dès lors qu'il ne seroit plus question d'équité ni de justice , et qu'on ne s'embarrasseroit pas d'examiner si j'avois réellement tort ou non. L'orage cependant grondoit de plus en plus. Il n'y avoit pas jusqu'à *Néaulme* , qui , dans la diffusion de son bavardage , ne me montrât du regret de s'être mêlé de cet ouvrage et la certitude où il paroisoit être du sort qui menaçoit le livre et l'auteur. Une chose pourtant me rassuroit toujours ; je voyois M^{me} de *Luxembourg* si tranquille , si contente , si riante même ,

qu'il falloit bien qu'elle fût sûre de son fait pour n'avoir pas la moindre inquiétude à mon sujet, pour ne pas me dire un seul mot de commisération ni d'excuse, pour voir le tour que prendroit cette affaire avec autant de sang froid que si elle ne s'en fût point mêlée, et qu'elle n'eût pas pris à moi le moindre intérêt. Ce qui me surprenoit étoit qu'elle ne me disoit rien du tout. Il me sembloit qu'elle auroit dû me dire quelque chose. M^{me} de *Boufflers* paroissoit moins tranquille : elle alloit et venoit avec un air d'agitation, se donnant beaucoup de mouvement, et m'assurant que M. le prince de *Conti* s'en donnoit beaucoup aussi pour parer le coup qui m'étoit préparé, et qu'elle attribuoit toujours aux circonstances présentes, dans lesquelles il importoit au parlement de ne pas se laisser accuser par les jésuites d'indifférence sur la religion. Elle paroissoit cependant peu compter sur le succès des démarches du prince et des siennes. Ses conversations, plus alarmantes que rassurantes, tendoient toutes à m'engager à la retraite, et elle me conseilloit toujours l'An-

gleterre, où elle m'offroit beaucoup d'amis, entre autres le célèbre *Hume*, qui étoit le sien depuis long-temps. Voyant que je persistois à rester tranquille, elle prit un tour plus capable de m'ébranler : elle me fit entendre que si j'étois arrêté et interrogé, je me mettois dans la nécessité de nommer M^{me} de *Luxembourg*, et que son amitié pour moi méritoit bien que je ne m'exposasse pas à la compromettre. Je répondis qu'en pareil cas elle pouvoit rester tranquille et que je ne la compromettrai point. Elle répliqua que cette résolution étoit plus facile à prendre qu'à exécuter : et en cela elle avoit raison, surtout pour moi, bien déterminé à ne jamais me parjurer ni mentir devant les juges, quelque risque qu'il pût y avoir à dire la vérité.

Voyant que cette réflexion m'avoit fait quelque impression sans cependant que je pusse me résoudre à fuir, elle me parla de la Bastille pour quelques semaines, comme d'un moyen de me soustraire à la juridiction du parlement qui ne se mêle pas des prisonniers d'état. Je n'objectai

rien contre cette singuliere grace , pourvu qu'elle ne fût pas sollicitée en mon nom. Comme elle ne m'en parla plus, j'ai jugé dans la suite qu'elle n'avoit proposé cette idée que pour me sonder, et qu'on n'avoit pas voulu d'un expédient qui finissoit tout.

Peu de jours après, M. le maréchal reçut du curé de Deuil, ami de *Grimm* et de M^{me} d'*Epinay*, une lettre portant l'avis qu'il disoit avoir eu de bonne part que le parlement devoit procéder contre moi avec la dernière sévérité, et que tel jour, qu'il marqua, je serois décrété de prise de corps. Je jugeai cet avis de fabrique noblachique; je savois que le parlement étoit très attentif aux formes, et que c'étoit toutes les enfreindre que de commencer en cette occasion par un décret de prise de corps, avant de savoir juridiquement si j'avois le livre et si réellement j'en étois l'auteur. Il n'y a, disois-je à M^{me} de *Boufflers*, que les crimes qui portent atteinte à la sûreté publique, dont sur le simple indice on décrète les accusés de prise de corps, de peur qu'ils n'échappent

au châtement ; mais quand on veut punir un délit tel que le mien , qui mérite des honneurs et des récompenses , on procède contre le livre , et l'on évite autant qu'on peut de s'en prendre à l'auteur. Elle me fit à cela une distinction subtile , que j'ai oubliée , pour me prouver que c'étoit par faveur qu'on me décrétoit de prise de corps au lieu de m'assigner pour être ouï. Le lendemain je reçus une lettre de *Guy* , qui m'è marquoit que s'étant trouvé le même jour chez M. le procureur-général , il avoit vu sur son bureau le brouillon d'un requisitoire contre l'*Emile* et son auteur. Notez que ledit *Guy* étoit l'associé de *Duchesne* qui avoit imprimé l'ouvrage , lequel , fort tranquille pour son propre compte , donnoit par charité cet avis à l'auteur. On peut juger combien tout cela me parut croyable. Il étoit si simple , si naturel , qu'un libraire admis à l'audience de M. le procureur-général lût tranquillement les manuscrits et brouillons épars sur le bureau de ce magistrat ! M^{me} de *Boufflers* et d'autres me confirmerent la même chose. Sur les absurdités dont on me rebattoit inces-

samment les oreilles, j'étois tenté de croire que tout le monde étoit devenu fou.

Sentant bien qu'il y avoit sous tout cela quelque mystere qu'on ne vouloit pas me dire, j'attendois tranquillement l'évènement, me reposant sur ma droiture et mon innocence en toute cette affaire, et trop heureux, quelque persécution qui dût m'attendre, d'être appelé à l'honneur de souffrir pour la vérité. Loin de craindre et de me tenir caché, j'allai tous les jours au château, et je faisais les après-midi ma promenade ordinaire. Le 8 juin, veille du décret, je la fis avec deux professeurs oratoriens, le P. *Alamanni* et le P. *Mandard*. Nous portâmes aux Champeaux un petit goûté que nous mangeâmes de grand appétit. Nous avons oublié des verres; nous y suppléâmes par des chalumeaux de seigle avec lesquels nous aspirions le vin dans la bouteille, nous piquant de choisir des tuyaux bien larges pour pomper à qui mieux mieux. Je n'ai de ma vie été si gai.

J'ai conté comment je perdis le sommeil dans ma jeunesse. Depuis lors j'avois pris

L'habitude de lire tous les soirs dans mon lit jusqu'à ce que je sentisse mes yeux s'appesantir ; alors j'éteignois ma bougie et je tâchois de m'assoupir quelques instans qui ne duroient guere. Ma lecture ordinaire du soir étoit la Bible, et je l'ai lue entiere au moins cinq ou six fois de suite de cette façon. Ce soir-là, me trouvant plus éveillé qu'à l'ordinaire, je prolongeai plus long-temps ma lecture, et je lus tout entier le livre qui finit par le Lévitte d'Ephraïm, et qui, si je ne me trompe, est le livre des Juges, car je ne l'ai pas revu depuis ce temps-là. Cette histoire m'affecta beaucoup, et j'en étois occupé dans une espece de rêve, quand tout-à-coup j'en fus tiré par du bruit et de la lumiere. *Thérèse*, qui la portoit, éclairoit *M. la Roche*, qui, me voyant lever brusquement sur mon séant, me dit : Ne vous alarmez pas ; c'est de la part de *M^{me} la maréchale* qui vous écrit et vous envoie une lettre de *M. le prince de Conti*. En effet dans la lettre de *M^{me} de Luxembourg* je trouvai celle qu'un exprès de ce prince venoit de lui apporter, portant avis que, malgré tous ses efforts, on étoit déterminé à procéder

contre moi à toute rigueur. La fermentation, lui marquoit-il, est extrême; rien ne peut parer le coup; la cour l'exige, le parlement le veut; à sept heures du matin il sera décrété de prise de corps, et l'on enverra sur-le-champ le saisir: j'ai obtenu qu'on ne le poursuivra pas s'il s'éloigne; mais s'il persiste à vouloir se laisser prendre, il sera pris. *La Roche* me conjura de la part de M^{me} la maréchale de me lever et d'aller conférer avec elle. Il étoit deux heures; elle venoit de se coucher. Elle vous attend, ajouta-t-il, et ne veut pas s'endormir sans vous avoir vu. Je m'habillai à la hâte et j'y courus.

Elle me parut agitée. C'étoit la première fois. Son trouble me toucha. Dans ce moment de surprise, au milieu de la nuit, je n'étois pas moi-même exempt d'émotion; mais, en la voyant, je m'oubliai moi-même pour ne penser qu'à elle et au triste rôle qu'elle alloit jouer si je me laissois prendre: car, me sentant assez de courage pour ne dire jamais que la vérité, dût-elle me nuire et me perdre, je ne me sentoie ni assez de présence d'esprit ni assez

d'adresse , ni peut-être assez de fermeté ; pour éviter de la compromettre si j'étois vivement pressé. Cela même décida à sacrifier ma gloire à sa tranquillité , à faire pour elle en cette occasion ce que rien ne m'eût fait faire pour moi. Dans l'instant que ma résolution fut prise , je la lui déclarai , ne voulant point gâter le prix de mon sacrifice en le lui faisant acheter. Je suis certain qu'elle ne put se tromper sur mon motif ; cependant elle ne me dit pas un mot qui marquât qu'elle y fût sensible. Je fus choqué de cette indifférence au point de balancer à me rétracter : mais M. le maréchal survint ; M^{me} de *Boufflers* arriva de Paris quelques momens après. Ils firent ce qu'auroit dû faire M^{me} de *Luxembourg*. Je me laissai flatter ; j'eus honte de me dédire , et il ne fut plus question que du lieu de ma retraite et du temps de mon départ. M. de *Luxembourg* me proposa de rester chez lui quelques jours incognito pour délibérer et prendre mes mesures plus à loisir : je n'y consentis point non plus qu'à la proposition d'aller secrètement au Temple. Je m'obstinaï à vouloir partir dès le même

jour, plutôt que de rester caché où que ce pût être.

Sentant que j'avois des ennemis secrets et puissans dans le royaume, je jugeai que, malgré mon attachement pour la France, j'en devois sortir pour assurer ma tranquillité. Mon premier mouvement fut de me retirer à Geneve; mais un instant de réflexion suffit pour me dissuader de faire cette sottise. Je savois que le ministere de France, encore plus puissant à Geneve qu'à Paris, ne me laisseroit pas plus en paix dans une de ces villes que dans l'autre s'il avoit résolu de me tourmenter. Je savois que le discours sur l'Inégalité avoit excité contre moi dans le conseil une haine d'autant plus dangereuse qu'il n'osoit la manifester. Je savois qu'en dernier lieu, quand la *Nouvelle Héloïse* parut, il s'étoit pressé de la défendre à la sollicitation du docteur *Tronchin*; mais voyant que personne ne l'imitoit, pas même à Paris, il eut honte de cette étourderie, et retira la défense. Je ne doutois pas que, trouvant ici l'occasion plus favorable, il n'eût grand soin d'en profiter. Je savois que,

malgré tous les beaux semblans , il régnoit contre moi dans tous les cœurs genevois une secrete jalousie qui n'attendoit que l'occasion de s'assouvir. Néanmoins l'amour de la patrie me rappeloit dans la mienne ; et si j'avois pu me flatter d'y vivre en paix je n'aurois pas balancé : mais l'honneur ni la raison ne me permettant pas de m'y réfugier comme un fugitif , je pris le parti de m'en rapprocher seulement , et d'aller attendre en Suisse celui qu'on prendroit à Geneve à mon égard. On verra bientôt que cette incertitude ne dura pas long-temps.

M^{me} de *Boufflers* désapprouva beaucoup cette résolution , et fit de nouveaux efforts pour m'engager à passer en Angleterre. Elle ne m'ébranla pas. Je n'ai jamais aimé l'Angleterre ni les Anglois ; et toute l'éloquence de M^{me} de *Boufflers* , loin de vaincre ma répugnance , sembloit l'augmenter , sans que je susse pourquoi.

Décidé à partir le même jour , je fus dès le matin parti pour tout le monde ; et *la Roche* , par qui j'envoyai chercher mes papiers , ne voulut pas dire à *Thérese* elle-même

même si je l'étois ou ne l'étois pas. Depuis que j'avois résolu d'écrire un jour mes mémoires, j'avois accumulé beaucoup de lettres et autres papiers, de sorte qu'il fallut plusieurs voyages. Une partie de ces papiers déjà triés furent mis à part, et je m'occupai le reste de la matinée à trier les autres, afin de n'emporter que ce qui pouvoit m'être utile, et brûler le reste. M. de *Luxembourg* voulut bien m'aider à ce travail, qui se trouva si long que nous ne pûmes achever dans la matinée, et je n'eus le temps de rien brûler. M. le maréchal m'offrit de se charger du reste du triage, de brûler le rebut lui-même, sans s'en rapporter à qui que ce fût, et de m'envoyer tout ce qui auroit été mis à part. J'acceptai l'offre, fort aise d'être délivré de ce soin, pour pouvoir passer le peu d'heures qui me restoient avec des personnes si chères que j'aïlois quitter pour jamais. Il prit la clef de la chambre où je laissois ces papiers, et à mon instante priere il envoya chercher ma pauvre tante, qui se consumoit dans la perplexité mortelle de ce que j'étois devenu et de ce qu'elle al-

loit devenir, et attendant à chaque instant les huissiers, sans savoir comment se conduire et que leur répondre. *La Roche* l'amena au château sans lui rien dire : elle me croyoit déjà bien loin ; en m'apercevant elle perça l'air de ses cris et se précipita dans mes bras. O amitié, rapport des cœurs, habitude, intimité ! Dans ce doux et cruel moment se rassemblèrent tous les jours de bonheur, de tendresse et de paix passés ensemble, pour me faire mieux sentir le déchirement d'une première séparation, après nous être à peine perdus de vue un seul jour pendant près de dix-sept ans. Le maréchal, témoin de cet embrassement, ne put retenir ses larmes. Il nous laissa. *Thérèse* ne vouloit plus me quitter. Je lui fis sentir l'inconvénient qu'elle me suivît en ce moment, et la nécessité qu'elle restât pour liquider mes effets et recueillir mon argent. Quand on décrète un homme de prise de corps, l'usage est de saisir ses papiers, de mettre le scellé sur ses effets, ou d'en faire l'inventaire et d'y nommer un gardien. Il falloit bien qu'elle restât pour veiller à ce





qui se passeroit , et tirer de tout le meilleur parti possible. Je lui promis qu'elle me rejoindroit dans peu ; M. le maréchal confirma ma promesse : mais je ne voulus jamais lui dire où j'allois , afin qu'interrogée par ceux qui viendroient me saisir elle pût protester avec vérité de son ignorance sur cet article. En l'embrassant au moment de nous quitter , je sentis en moi-même un mouvement très extraordinaire , et je lui dis dans un transport , hélas ! trop prophétique : Mon enfant , il faut t'armer de courage : tu as partagé la prospérité de mes beaux jours ; il te reste , puisque tu le veux , à partager mes miseres. N'attends plus qu'affronts et calamités à ma suite. Le sort que ce triste jour commence pour moi me poursuivra jusqu'à ma dernière heure.

Il ne me restoit plus qu'à songer au départ. Les huissiers avoient dû venir à dix heures. Il en étoit quatre après midi quand je partis , et ils n'étoient pas encore arrivés. Il avoit été décidé que je prendrois la poste. Je n'avois point de chaise ; M. le maréchal me fit présent d'un cabriolet , et me prêta

des chevaux et un postillon jusqu'à la première poste, où, par les mesures qu'il avoit prises, on ne fit aucune difficulté de me fournir des chevaux.

Comme je n'avois point dîné à table et ne m'étois pas montré dans le château, les dames vinrent me dire adieu dans l'entre-sol, où j'avois passé la journée. M^{me} la maréchale m'embrassa plusieurs fois d'un air assez triste; mais je ne sentis plus dans ces embrassemens les étreintes de ceux qu'elle m'avoit prodigués il y avoit deux ou trois ans. M^{me} de *Boufflers* m'embrassa aussi et me dit de fort belles choses. Un embrassement qui me surprit davantage fut celui de M^{me} de *Mirepoix*; car elle étoit aussi là. M^{me} la maréchale de *Mirepoix* est une personne extrêmement froide, décente et réservée, et ne me paroît pas tout-à-fait exempte de la hauteur naturelle à la maison de Lorraine. Elle ne m'avoit jamais témoigné beaucoup d'attention. Soit que, flatté d'un honneur auquel je ne m'attendois pas, je cherchasse à m'en augmenter le prix, soit qu'en effet elle eût mis dans cet embrassement un peu de cette com-

misération naturelle aux cœurs généreux, je trouvai dans son mouvement et dans son regard je ne sais quoi d'énergique qui me pénétra. Souvent, en y repensant, j'ai soupçonné dans la suite que, n'ignorant pas à quel sort j'étois condamné, elle n'avoit pu se défendre d'un moment d'attendrissement sur ma destinée.

M. le maréchal n'ouvroit pas la bouche; il étoit pâle comme un mort. Il voulut absolument m'accompagner jusqu'à ma chaise qui m'attendoit à l'abreuvoir. Nous traversâmes tout le jardin sans dire un seul mot. J'avois une clef du parc, dont je me servis pour ouvrir la porte; après quoi, au lieu de remettre la clef dans ma poche, je la lui rendis sans mot dire. Il la prit avec une vivacité surprenante, à laquelle je n'ai pu m'empêcher de penser souvent depuis ce temps-là. Je n'ai guere eu dans ma vie d'instant plus amer que celui de cette séparation. L'embrassement fut long et muet: nous sentîmes l'un et l'autre que cet embrassement étoit un dernier adieu.

Entre la Barre et Montmorency je rencontrai dans un carrosse de remise quatre

hommes en noir, qui me saluerent en souriant. Sur ce que *Thérese* m'a rapporté dans la suite de la figure des huissiers, de l'heure de leur arrivée, et de la façon dont ils se comporterent, je n'ai point douté que ce ne fussent eux, sur-tout ayant appris dans la suite qu'au lieu d'être décrété à sept heures, comme on me l'avoit annoncé, je ne l'avois été qu'à midi. Il fallut traverser tout Paris. On n'est pas fort caché dans un cabriolet tout ouvert. Je vis dans les rues plusieurs personnes qui me saluerent d'un air de connoissance, mais je n'en reconnus aucune. Le même soir je me détournai pour passer à Villeroy. A Lyon les couriers doivent être menés au commandant. Cela pouvoit être embarrassant pour un homme qui ne vouloit ni mentir ni changer son nom. J'allois avec une lettre de M^{me} de *Luxembourg* prier M. de *Villeroy* de faire en sorte que je fusse exempté de cette corvée. M. de *Villeroy* me donna une lettre, dont je ne fis point usage parceque je ne passai pas à Lyon. Cette lettre est restée encore cachetée parmi mes papiers. M. le duc me pressa beaucoup de coucher

à Villeroy ; mais j'aimai mieux reprendre la grande route, et je fis encore deux postes le même jour.

Ma chaise étoit rude et j'étois trop incommodé pour pouvoir marcher à grandes journées. D'ailleurs je n'avois pas l'air assez imposant pour me faire bien servir ; et l'on sait qu'en France les chevaux de poste ne sentent la gaule que sur les épaules du postillon. En payant grassement les guides je crus suppléer à la mine et au propos : ce fut encore pis ; ils me prirent pour un pied-plat qui marchoit par commission, et qui couroit la poste pour la première fois de sa vie. Dès lors je n'eus plus que des rosses, et je devins le jouet des postillons. Je finis, comme j'aurois dû commencer, par prendre patience, ne rien dire, et aller comme il leur plut.

J'avois de quoi ne pas m'ennuyer en route en me livrant aux réflexions qui se présentoient sur tout ce qui venoit de m'arriver ; mais ce n'étoit là ni mon tour d'esprit ni la pente de mon cœur. Il est étonnant avec quelle facilité j'oublie le mal passé, quelque récent qu'il puisse être. Autant sa

prévoyance m'effraie et me trouble tant que je le vois dans l'avenir, autant son souvenir me revient foiblement et s'éteint sans peine aussitôt qu'il est arrivé. Ma cruelle imagination, qui se tourmente sans cesse à prévenir les maux qui ne sont point encore, fait diversion à ma mémoire et m'empêche de me rappeler ceux qui ne sont plus. Contre ce qui est fait il n'y a plus de précautions à prendre, et il est inutile de s'en occuper. J'épuise en quelque façon mon malheur d'avance : plus j'ai souffert à le prévoir, plus j'ai de facilité à l'oublier ; tandis qu'au contraire, sans cesse occupé de mon bonheur passé, je le rappelle et le rumine, pour ainsi dire, au point d'en jouir derechef quand je veux. C'est à cette heureuse disposition, je le sens, que je dois de n'avoir jamais connu cette humeur rancuniere qui fermente dans un cœur vindicatif par le souvenir continuel des offenses reçues, et qui le tourmente lui-même de tout le mal qu'il voudroit faire à son ennemi. Naturellement emporté, j'ai senti la colere, la fureur même dans les premiers mouvemens ; mais jamais un desir de vengeance ne prit racine

au dedans de moi. Je m'occupe trop peu de l'offense pour m'occuper beaucoup de l'offenseur ; je ne pense au mal que j'en ai reçu qu'à cause de celui que j'en peux recevoir encore ; et si j'étois sûr qu'il ne m'en fit plus , celui qu'il m'a fait seroit à l'instant oublié. On nous prêche beaucoup le pardon des offenses : c'est une fort belle vertu sans doute , mais qui n'est pas à mon usage. J'ignore si mon cœur sauroit dominer sa haine , car il n'en a jamais senti , et je pense trop peu à mes ennemis pour avoir le mérite de leur pardonner. Je ne dirai pas à quel point , pour me tourmenter , ils se tourmentent eux-mêmes. Je suis à leur merci , ils ont tout pouvoir , ils en usent. Il n'y a qu'une seule chose au-dessus de leur puissance , et dont je les défie , c'est en se tourmentant de moi de me forcer à me tourmenter d'eux.

Dès le lendemain de mon départ , j'oubliai si parfaitement tout ce qui venoit de se passer , et le parlement , et M^{me} de *Pompadour* , et M. de *Choiseul* , et *Grimm* , et d'*Alembert* , et leurs complots , et leurs complices , que je n'y aurois pas même re

pensé de tout mon voyage , sans les précautions dont j'étois obligé d'user. Un souvenir qui me vint au lieu de tout cela , fut celui de ma dernière lecture la veille de mon départ. Je me rappelai aussi les *Idylles de Gessner* , que son traducteur *Hubner* m'avoit envoyées il y avoit quelque temps. Ces deux idées me revinrent si bien et se mêlèrent de telle sorte dans mon esprit , que je voulus essayer de les réunir , en traitant à la manière de *Gessner* le sujet du *Lévite d'Ephraïm*. Ce style champêtre et naïf ne paroïssoit guere propre à un sujet si atroce , et il n'étoit guere à présumer que ma situation présente me fournît des idées bien riantes pour l'égayer. Je tentai toutefois la chose , uniquement pour m'amuser dans ma chaise et sans aucun espoir de succès. A peine eus-je essayé , que je fus étonné de l'aménité de mes idées et de la facilité que j'éprouvois à les rendre. Je fis en trois jours les trois premiers chants de ce petit poëme , que j'achevai dans la suite à Motier ; et je suis sûr de n'avoir rien fait en ma vie où regne une douceur de mœurs plus attendrissante , un

coloris plus frais, des peintures plus naïves, un costume plus exact, une plus antique simplicité en toute chose, et tout cela malgré l'horreur du sujet, qui dans le fond est abominable; de sorte qu'outre tout le reste, j'eus encore le mérite de la difficulté vaincue. Le *Lévite d'Ephraïm*, s'il n'est pas le meilleur de mes ouvrages, en sera toujours le plus chéri. Jamais je ne l'ai relu, jamais je ne le relirai, sans sentir en dedans l'applaudissement d'un cœur sans fiel, qui, loin de s'aigrir par ses malheurs, s'en console avec lui-même et trouve en soi de quoi s'en dédommager. Qu'on rassemble tous ces grands philosophes, si supérieurs dans leurs livres à l'adversité qu'ils n'éprouverent jamais, qu'on les mette dans une position pareille à la mienne, et que, dans la première indignation de l'honneur outragé, on leur donne un pareil ouvrage à faire, on verra comment ils s'en tireront.

En partant de Montmorency pour la Suisse, j'avois pris la résolution d'aller m'arrêter à Yverdon, chez mon bon vieux ami M. *Roguin*, qui s'y étoit retiré depuis

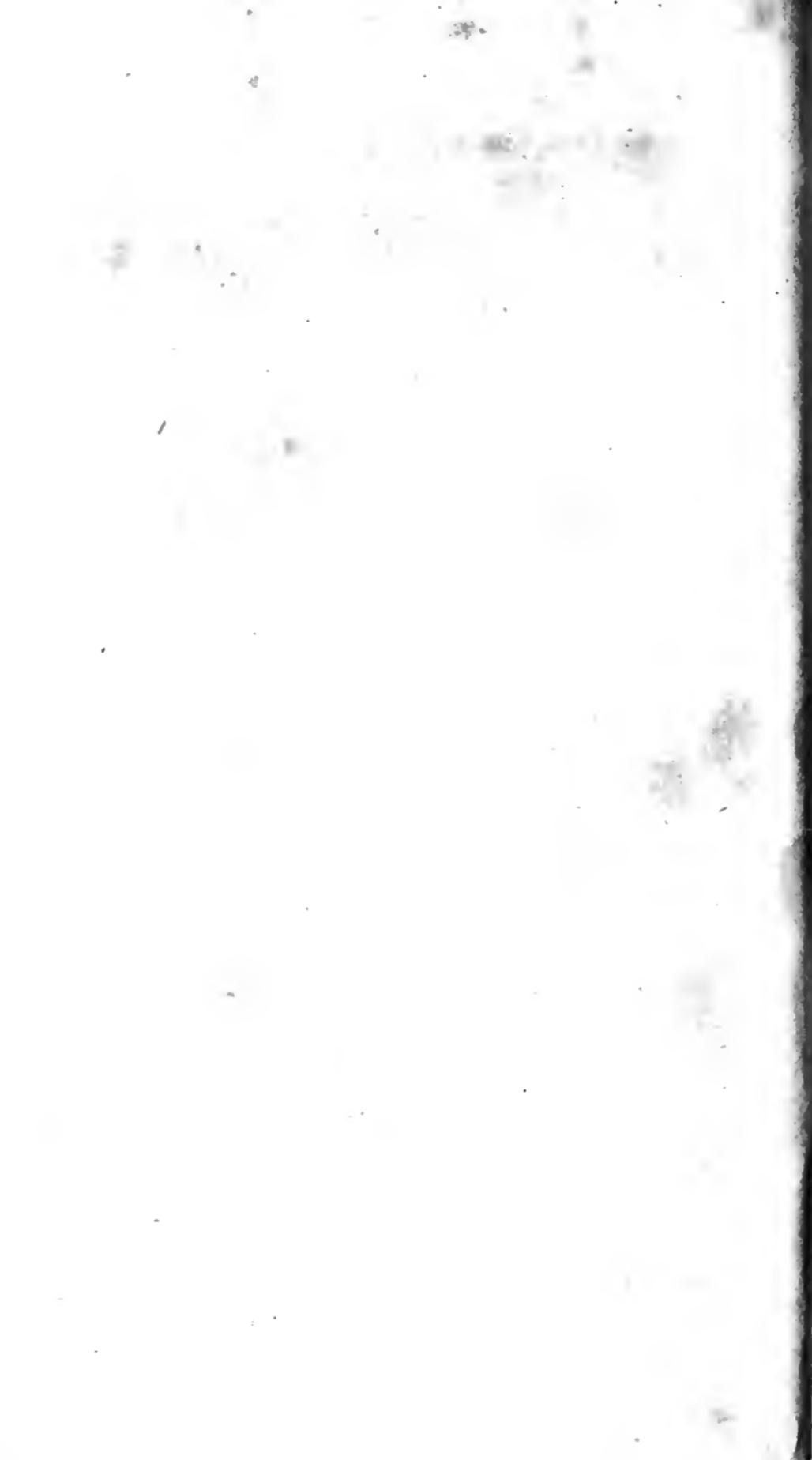
quelques années, et qui m'avoit même invité à l'y aller voir. J'appris en route que Lyon faisoit un détour ; cela m'évita d'y passer : mais en revanche il falloit passer par Besançon , place de guerre, et par conséquent sujette au même inconvénient. Je m'avisai de gauchir, et de passer par Salins, sous prétexte d'aller voir M. de *Mairan*, neveu de M. *Dupin*, qui avoit un emploi à la saline, et qui m'avoit fait jadis force invitations de l'y aller voir. L'expédient me réussit. Je ne trouvai point M. de *Mairan* : fort aise d'être dispensé de m'arrêter, je continuai ma route sans que personne me dît un mot.

En entrant sur le territoire de Berne je fis arrêter ; je descendis, je me prosternai, j'embrassai, je baisai la terre, et m'écriai dans mon transport : Ciel, protecteur de la vertu, je te loue, je touche une terre de liberté ! C'est ainsi qu'aveugle et confiant dans mes espérances, je me suis toujours passionné pour ce qui devoit faire mon malheur. Mon postillon surpris me crut fou ; je remontai dans ma chaise, et peu d'heures après j'eus la joie aussi pure



dessiné par Sartorius

gravé par L. Armand



que vive de me sentir pressé dans les bras du respectable *Roguin*. Ah ! respirons quelques instans chez ce digne hôte. J'ai besoin d'y reprendre du courage et des forces ; je trouverai bientôt à les employer.

Ce n'est pas sans raison que je me suis étendu , dans le récit que je viens de faire , sur toutes les circonstances que j'ai pu me rappeler. Quoiqu'elles ne paroissent pas fort lumineuses , quand on tient une fois le fil de la trame elles peuvent jeter du jour sur sa marche ; et , par exemple , sans donner la première idée du problème que je vais proposer , elles aident beaucoup à le résoudre.

Supposons que , pour l'exécution du complot dont j'étois l'objet , mon éloignement fût absolument nécessaire , tout devoit , pour l'opérer , se passer à-peu-près comme il se passa ; mais si , sans me laisser épouvanter par l'ambassade nocturne de M^{me} de *Luxembourg* et troubler par ses alarmes , j'avois continué de tenir ferme comme j'avois commencé , et qu'au lieu de rester au château je m'en fusse retourné dans mon lit dormir tranquillement

414 L E S C O N F E S S I O N S , etc.
la fraîche matinée, aurois-je également été décrété? Grande question, d'où dépend la solution de beaucoup d'autres, et pour l'examen de laquelle l'heure du décret comminatoire et celle du décret réel ne sont pas inutiles à remarquer. Exemple grossier, mais sensible, de l'importance des moindres détails dans l'exposé des faits dont on cherche les causes secrètes pour les découvrir par induction.

Fin du tome vingt-cinquième.









